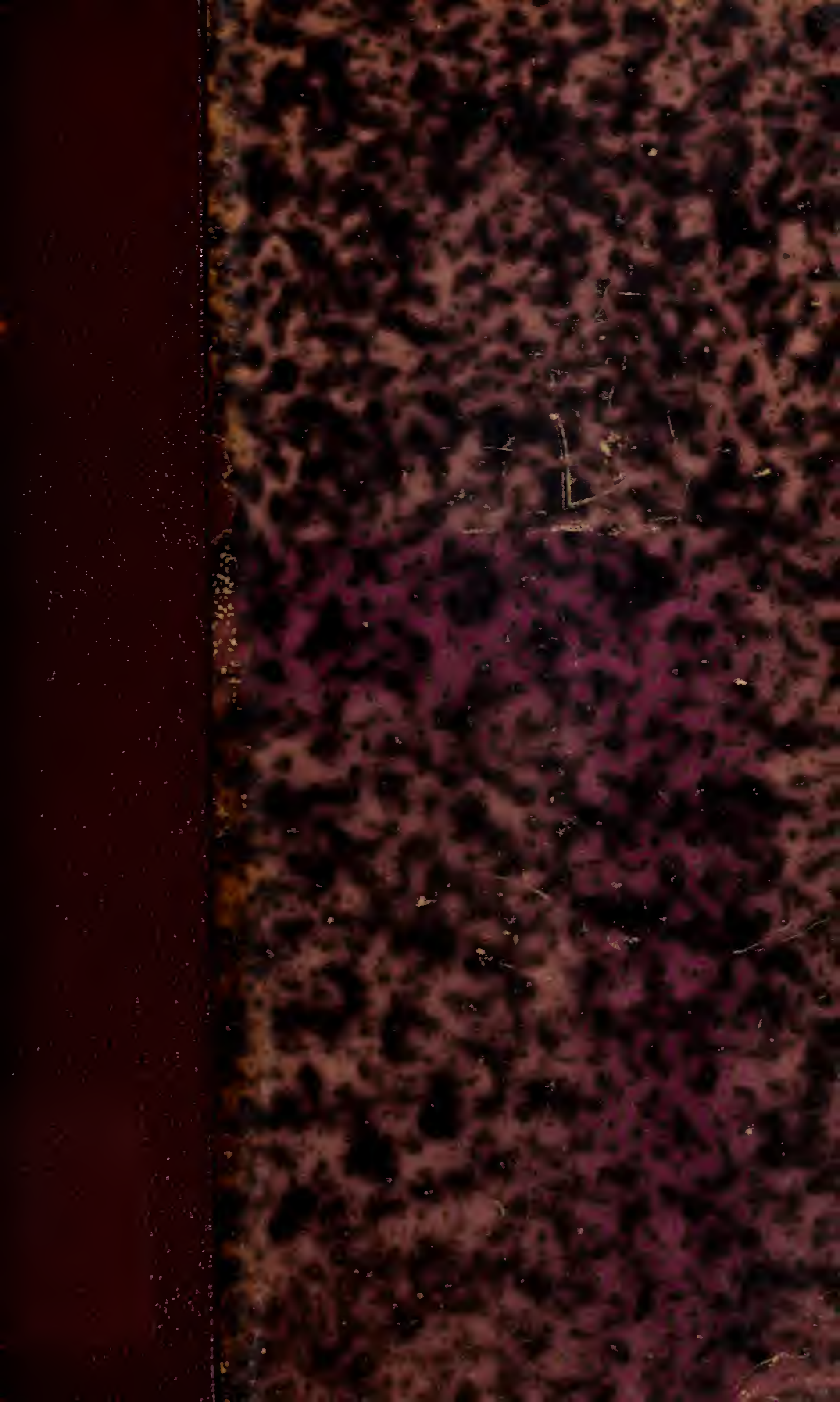
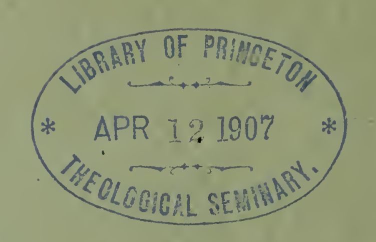




BENJAMIN ESCANDE

1864-1897

Genève. 1898. — Imprimerie Romet 26, boulevard de Plainpalais



BENJAMIN ESCANDE

BENJAMIN ESCANDE
MISSIONNAIRE AU SÉNÉGAL ET A MADAGASCAR

SOUVENIRS INTIMES

EXTRAITS

DE SON JOURNAL ET DE SA CORRESPONDANCE

Avec un portrait, 20 gravures hors texte et 15 vignettes.



GENÈVE
J.-H. JEHEBER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, rue du Marché, 28



Une réunion à Béthesda.

INTRODUCTION

J'ai dit, en tête du petit volume consacré à la mémoire de Benjamin Escande, ce que je pensais de lui, et j'ai d'autant moins à le redire que la notice de M. Ernest Barnaud, et les lettres mêmes de notre ami, le feront suffisamment connaître, et ajouteront encore, s'il est possible, à l'affection et aux regrets de ceux qui le pleurent.

Je voudrais seulement indiquer ici de quelle nature est cette correspondance, quels principes ont dicté le choix des lettres, quelles pensées dominantes se dégagent de la lecture de ce livre.

Ces lettres sont toutes intimes : adressées soit à la famille d'Escande, soit à M. Bœgner, soit à quelques amis, et recueillies par une main pieuse que nous n'avons pas à désigner autrement, elles n'ont pas été écrites en vue de la publicité; si quelques fragments ont paru çà et là, c'est à l'insu et contre l'intention de notre ami. De là une familiarité et un abandon qui sont une marque de sincérité et qui révèlent, en même temps, le fond de l'âme[1].

On a joint à ces lettres quelques passages d'un *Journal;* et tout cela

[1] Voir pour les lettres publiées dans le *Journal des Missions,* les années 1889, pages 99, 141, 185, 218, 299; — 1890, p. 26, 68, 460; — 1891. p. 16, 68; — 1892, p. 116, 199; — 1893, p. 81. 126, 267; — 1894, p. 123, 170; — 1895, p. 115, 167, 208; — 1896 à 1897, p. 126, et le volume *Neuf mois à Madagascar.*

sans doute ne fait pas une biographie, qu'on n'a pas prétendu donner, ni une histoire de la Mission du Sénégal. Il ne faut donc pas s'étonner que de menus détails soient relatés, tandis que des faits plus importants sont passés sous silence, ou à peine indiqués ; que tel collaborateur d'Escande ne soit mentionné qu'en passant, ou que des incidents, dont une histoire devrait tenir grand compte, occupent peu ou point d'espace. Encore une fois, il s'est agi de faire mieux connaître Escande et aussi de faire aimer davantage l'œuvre qu'il a tant aimée, de servir par cette mise au jour de ses pensées la cause du Sénégal, et de continuer ainsi, par cet appel posthume, le travail du missionnaire. Il y a des tombeaux fastueux qui ne racontent que l'orgueil du mort et des survivants ; il y a des tombes modestes qui parlent au passant de résurrection et de vie, et mêlent à un peu de souvenir beaucoup d'espérance.

En effet — on le verra — Escande, dès les premières pages, je veux dire dès les premiers jours de sa vie au Sénégal, entrevoit cette idée qui sera la sienne toujours : à savoir que Saint-Louis est un pied-à-terre ou un point de départ, mais que l'avenir de la Mission est dans l'intérieur. Il le disait déjà le 17 janvier 1889 ; il le redira en écrivant au Comité le 16 mai 1895. De là l'intérêt qu'il porte à Kerbala, la joie qu'il éprouve, même pour quelques jours, à se trouver loin de la civilisation, en contact avec les indigènes et chez eux. C'est là son grand désir : aller plus loin ; il en frémit d'impatience, et ce frémissement que d'autres ont éprouvé après lui, cette perception toujours plus claire du but à viser, ce n'est pas autre chose que l'instinct missionnaire, où il entre avec l'amour des âmes l'ardeur conquérante. Le désir d'évangéliser, chez le missionnaire, tend sans cesse, et avec juste raison, à briser l'enveloppe de la routine, à suivre des voies à peine tracées par les plus hardis explorateurs, et quand il n'y a pas de route, à s'en frayer : « Que faire ? dit-il, attendre ? mais voici bien longtemps que j'attends..... » Mon cher ami, l'attente est souvent une des formes de l'héroïsme, ou, si vous craignez le mot, de l'obéissance.

En *attendant,* il fait son travail, il prêche en français et en wolof, il prépare ses sermons avec un soin tout particulier, sans chercher dans le petit nombre de ses auditeurs une excuse pour une négligence qui ne serait pas dans ses habitudes. Car il est ordonné en toutes choses, cet homme au cœur ardent ; il a de la méthode, il réussit à faire beaucoup parce qu'il n'empile pas au hasard ses efforts dans le cadre de sa vie, mais les dispose et les arrange. C'est pour cela que, dans ses neuf mois de Madagascar, il pourra donner un travail considérable, non pas sans fatigue, mais sans arriver à l'épuisement. Il ne ruine pas sa santé, il la conserve comme un don de Dieu, sans l'économiser comme un avare. Il

ne perd pas son bon sens au milieu d'une activité qui pourrait tourner à l'agitation, si elle n'était assujettie à une discipline rigoureuse, celle-là même qu'il exerce aussi sur son âme, sur sa vie intérieure et sa volonté. Aussi, comme il souffre, malgré la naturelle bienveillance de son cœur, devant tous les désordres, et particulièrement devant les désordres moraux qui affligent tous les jours «son âme juste.» N'est-ce pas aussi une mission, que celle qu'il poursuit incessamment en face de ces Européens qui portent le nom de chrétiens sans l'honorer? Et quand même il rêve et il brûle de répandre au loin, dans le monde fétichiste ou musulman, le message de l'Evangile, n'est-ce pas une tâche digne d'un serviteur de Jésus-Christ que de combattre la corruption presque universelle et d'opposer l'austérité chrétienne à l'immoralité régnante, et ne faudra-t-il pas toujours — quoi qu'on entreprenne au dehors — avoir à Saint-Louis même un ministère pastoral? Car, même pour faire entendre ailleurs la voix du Berger, il ne s'agit pas d'abandonner ceux qui sont de notre race et parlent notre langue.

On trouvera peut-être de l'optimisme dans certaines lettres d'Escande. Qui pourrait s'en étonner? S'il note avec joie les premiers symptômes d'un réveil qui ne tiendra pas toutes ses promesses, s'il enregistre avec gratitude des conversions, dont quelques unes ne seront, hélas! qu'une rosée matinale, trop vite bue par le soleil des passions humaines, c'est qu'il croit — et il a raison de croire — à la réalité de la conversion et que la défiance perpétuelle serait une manifeste incrédulité. On appelle cela des illusions; mais le Seigneur lui-même n'a-t-il pas compté trois ans un Judas au nombre de ses apôtres, et pour gagner les âmes, ne faut-il pas croire en elles, ou plutôt en Celui qui a la puissance de les transformer, quoiqu'il leur ait laissé la redoutable puissance de se dérober à cette transformation et d'interrompre le progrès par leur révolte?

On sera, certainement, touché de l'amour d'Escande pour les petits, non seulement pour les humbles de ce monde, mais pour les enfants aussi. Il aime à les instruire; il aime à conduire, avec sa voix sonore, leurs voix inexpérimentées; il se plaît dans les écoles, et plus tard à Madagascar, comme au Sénégal, comme à Paris, il trouvera une grande joie au milieu de ceux que Jésus a pris dans ses bras. Et, à mesure qu'il avance dans la vie, il semble qu'il veuille travailler davantage : «Le repos viendra plus tard,» écrit-il le 30 décembre 1896, sans se douter que le repos éternel ne tarderait pas à venir. Rien ne m'a paru plus émouvant à relire que les lettres si simples, si fortes dans leur simplicité, par lesquelles il accepte de renoncer à son congé si bien gagné et de partir pour Madagascar. Il s'y révèle tout entier, d'autant mieux qu'il songe moins à s'y montrer.

Si ce livre peut servir, je ne dis plus à faire aimer Benjamin Escande — car c'est déjà cause gagnée chez ceux-là même qui ne l'ont connu que par ses lettres — mais à faire aimer la Mission qu'il a servie par sa vie et par sa mort, il aura, lui aussi, fait son œuvre en prolongeant celle de son auteur. Il aura montré qu'il n'y a pas de travail inutile au service de Dieu et de son Christ, pas de travail petit pour une âme grande, pas de travail profane, même celui qui consiste à faire le maçon ou le charpentier, quand le but est sacré et l'inspiration chrétienne. A sa manière, il répète le mot de Judson : « Dites aux frères que le succès est aussi certain que le peut faire la promesse d'un Dieu fidèle. »

Benjamin COUVE.



Nous aurions voulu accompagner ce volume d'une carte des possessions françaises de l'Afrique occidentale, destinée à montrer l'importance de la mission du Sénégal, et l'étendue du champ qui lui est offert. Malheureusement il nous a fallu y renoncer. On peut se procurer la carte du Sénégal pour le prix de 50 centimes à la Maison des Missions, à Paris.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Portrait de Benjamin Escande (frontispice).
Une réunion à Béthesda 7
Un coin du village de Sor (Sénégal) 13
La maison de la Mission à Saint-Louis 17
La tombe à Ramaïnandro 33
La station de Kerbala 35
Un wolof 49
Le palais du gouvernement à Saint-Louis 57
L'avenue Dodds à Ndar-Tout 65
Le marché de Saint-Louis 81
Saint-Louis et le pont Faidherbe 97
La cour centrale de Béthesda 113
Inondation de Kayes 117
Un coin du village de Sor 129
Médine 135
L'inondation de Kayes 137
Une course d'école à Dakar-Bango 141
Cases indigènes à Konacry 145
Intérieur de village 159
En quittant Mbéray 161
Le nouveau village de Béthesda 171
Ngalèl 177
Guet-Ndar, vu de Saint-Louis 183
Emilie Escande avec sa bonne 193
Une famille de Béthesda 202
La chapelle et le presbytère de Sor 209
Groupe d'indigènes 209
Le *Bourdiaux* à Dagana 221
Course d'école à Béthesda 225
Construction d'une case 231
Réunion à Béthesda 233
La maison de Kerbala 241
Une visite à Kersouleyman 249
Les cinq catéchumènes bambaras 257
Le pont Faidherbe 259
La famille missionnaire à Saint-Louis en 1896 273

Les légendes imprimées en italiques sont celles des gravures hors texte.



Un coin du village de Sor (Sénégal).

BENJAMIN ESCANDE

« L'enfant fait déjà connaître par ses actions si sa conduite sera pure et droite » (Prov. XX, 11). Cette observation du vieux sage des Proverbes s'est rarement trouvée plus exacte que dans le cas du héros de ce livre. La vie de Benjamin Escande offre une unité, une suite si harmonieuse, que son biographe éprouve quelque embarras à la raconter. L'heureuse monotonie qui la caractérise enlèvera forcément au récit quelque chose de son intérêt. Il n'y a ici, en effet, aucun de ces coups de théâtre qui, du jour au lendemain, transforment une existence. La conversion elle-même, ce grand tournant de toute vie humaine, a été pour lui bien plutôt le développement d'un germe déposé dans l'âme aux jours de la première enfance, qu'une de ces révolutions violentes qui marquent un point de départ absolument

nouveau. Il a eu conscience, lui, d'un moment où s'est fait le passage des ténèbres à la lumière; mais, pour l'œil qui l'observe du dehors, son sentier a été plutôt comme celui du juste, « semblable à la lumière resplendissante dont l'éclat augmente jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. » (Prov. IV, 18.)



La famille Escande est originaire de Saint-Alby, petit bourg à trois kilomètres de Mazamet. Le père de Benjamin, converti à Dieu de bonne heure, à une époque où l'Evangile était une nouveauté et où la profession de la foi exposait à un certain opprobre, se joignit à la petite Eglise évangélique libre qui s'était constituée à Mazamet en 1849. Sa femme avait eu à souffrir pour sa foi de la part même de ses parents, lesquels, comme beaucoup d'autres, redoutaient l'influence du Réveil, et de ceux que l'on appelait improprement les « méthodistes. » Quelques années se passèrent, puis, en 1857, Jean Escande se sentit appelé de Dieu à quitter son métier de tisserand pour prendre la balle de colporteur biblique; plus tard, entré au service de la Société évangélique de France, il occupa successivement les postes nouvellement créés d'Albi et de Guéret. Il revint, en 1872, se fixer dans son pays natal, où il se livra à un petit commerce.

Enfance de Benjamin.

Benjamin naquit à Mazamet, le 6 décembre 1864. C'était l'avant-dernier de neuf enfants, dont quatre sont encore vivants. Ses parents n'ont conservé des premières années de sa vie que le souvenir d'une obéissance absolue. Son père nous disait un jour :

« Nous savons que cet enfant est pécheur parce que, d'après l'Ecriture, tous les hommes le sont, mais nous ne nous souvenons pas qu'il nous ait désobéi une seule fois et nous ait jamais fait la moindre peine. » Il témoignait aux siens, spécialement à sa mère, une affection pleine de tendresse, et son intelligence éveillée et alerte rendait son éducation facile.

De bonne heure il manifesta un goût prononcé pour les choses de Dieu. Il aimait entendre parler du ciel, du prochain retour du Seigneur Jésus.

« Maman, disait-il à l'âge d'environ huit ans, je voudrais être *diacre !* » Il ne se rendait pas bien compte sans doute, à ce moment-là, du sens de ce mot, mais cette parole enfantine trahissait le désir de se consacrer, d'une manière ou de l'autre, à l'œuvre de Dieu.

A l'école du dimanche, on a conservé le souvenir de son attention soutenue, de ses réponses vives et généralement justes. Le directeur de cette école nous a souvent dit n'avoir jamais eu d'élève qui lui ait donné plus de satisfaction.

Une vieille chrétienne, grande amie des Missions, Mlle Emilie Sabatié, avait l'habitude de réunir chez elle,

chaque semaine, un certain nombre d'enfants pour leur raconter des histoires missionnaires et les intéresser à l'œuvre de Dieu. Benjamin, très assidu à ces après-midi du jeudi, a raconté plusieurs fois que c'est là qu'il avait senti se lever en lui les premières lueurs de sa vocation missionnaire.

C'est au printemps de 1877 que l'auteur de cette notice arriva à Mazamet et apprit à connaître Benjamin. C'était alors un jeune garçon de douze ans et demi, aux cheveux blonds, à la figure intelligente, au regard vif et pur, qui gagnait tout de suite le cœur. Ce fut un de mes premiers catéchumènes, ce fut aussi le plus assidu et le plus appliqué. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu besoin de le rappeler à l'ordre; il était aisé de voir que la vérité pénétrait dans cette jeune âme comme une bonne semence dans un terrain bien préparé.

Dans une petite note écrite par Benjamin à la date du 12 avril 1880 et retrouvée par sa famille, on lit ce qui suit :

« C'est le 9 décembre 1877 que le Seigneur m'a pris à lui. J'ai désiré ardemment, depuis lors, de devenir le modèle des jeunes gens. J'essaie, et je sens que je ne puis pas. Que j'apprenne à me reposer sur Christ!...

« Depuis deux ans que je suis chrétien, je n'ai rien fait pour Christ; je perds mes journées, ma vie est trop conforme à celle des mondains. Que Dieu me donne la force de le glorifier !

« J'ai beaucoup à faire autour de moi et auprès de mes frères; j'ai une œuvre à accomplir; je veux être un instrument de conversion pour eux, ainsi que pour mes camarades. »



LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES A SAINT-LOUIS

(La chapelle est au rez-de-chaussée)

Ce désir de faire du bien aux jeunes gens l'amena à fonder la section cadette de l'Union chrétienne de jeunes gens, dont il fut l'âme pendant plusieurs années. Il prenait aussi une grande part aux réunions de jeunes hommes qui se tenaient chez le pasteur, et dans lesquelles on entendait soit des récitations, soit de petites compositions faites par les jeunes gens eux-mêmes. Nous nous souvenons, entre autres, d'un travail qu'il nous présenta sur les *Missions*, dans lequel il parlait avec enthousiasme de saint Paul comme d'un géant parmi les pionniers de l'Evangile. On pouvait déjà pressentir en lui l'ardent missionnaire que nous avons connu.

Au sortir de l'école, Benjamin, bien jeune encore, était entré comme employé chez M. Alba La Source, un des plus grands industriels de Mazamet. Il est superflu de dire que là encore il se fit grandement apprécier par son intelligence, sa ponctualité, son honnêteté. Un vieil employé de la maison, qui a travaillé pendant deux ans côte à côte avec lui, se plaît à raconter comment il a été souvent édifié par sa piété précoce. Le chrétien d'âge mûr et le jeune converti s'entretenaient souvent de choses religieuses, et l'enfant étonnait son interlocuteur par la maturité de sa foi et l'étendue de ses connaissances bibliques. « Il n'a pas eu d'enfance spirituelle ; d'un bond il avait tout saisi ; il était au courant de tout ; il raisonnait comme un chrétien expérimenté. »

Cet apprentissage lui fut très utile quand, plus tard, il fut appelé à régler les questions administratives des missions du Sénégal et de Madagascar. C'est ainsi,

comme il aimait lui-même à le rappeler, que le Maître le préparait pour la tâche spéciale qui lui était réservée.

La note que nous avons citée de Benjamin nous le montre dès le début préoccupé de mener une vie sainte et irréprochable. Il se faisait remarquer, en effet, par la pureté de ses conversations comme par sa véracité. Sans qu'il prît le moins du monde l'attitude d'un régent au milieu de ses camarades, il exerçait sur ceux-ci une influence sanctifiante. On ne se serait pas permis devant lui certaines plaisanteries déplacées, certains propos scabreux. Ah ! que n'avons-nous, en plus grand nombre, dans nos Eglises, de ces jeunes hommes semblables à Joseph ou à Daniel, réprouvant hautement le mal et résolus à ne pas se souiller en participant aux mœurs d'un monde plongé dans l'impureté !

C'est à la suite de la visite faite à nos Eglises par M. Coillard, en 1881, que Benjamin se sentit définitivement appelé à se consacrer à l'œuvre des missions et qu'il fit à son pasteur la confidence de ses pensées à ce sujet et de son désir de bien connaître la volonté de Dieu afin de s'y conformer.

Les difficultés paraissaient grandes. Notre jeune ami était, par son travail, le soutien de ses parents déjà âgés et hors d'état de se suffire; leur demander de renoncer à lui, c'était non seulement leur demander un sacrifice douloureux à leur cœur, mais c'était aussi les priver de leur principal appui matériel. Nous sommes heureux de dire que, pas un moment, ils ne songèrent à contrarier la vocation de leur enfant. La pensée ne leur vint même pas de se mettre en travers de la volonté de Dieu. « Notre Benjamin, dirent-ils, a été

consacré au Seigneur dès avant sa naissance. Il peut disposer de lui à son gré. » — Une telle soumission à la volonté de Dieu n'a certes rien que de très naturel chez un chrétien. Elle n'est cependant pas si fréquente qu'il soit inutile de la signaler. Combien de parents, même pieux, même se prétendant consacrés, eux et leurs enfants et leurs biens, au service du Maître, se croient autorisés à peser sur les décisions de leurs fils ou de leurs filles, à disposer à leur gré de leur avenir! Ah! hypocrites que nous sommes, quand prendrons-nous au sérieux notre profession et nos engagements les plus sacrés? Quand comprendrons-nous qu'il n'y a, pour nos enfants et pour nous, de bonheur que dans l'accomplissement de la volonté du Maître, et qu'il y a une volonté divine relative à la vie et à la carrière de chacun? Notre seul souci ne devrait-il pas être de connaître cette volonté et de la faire « sans consulter ni la chair ni le sang ? »

Les difficultés ayant été aplanies du côté de la famille, le chemin s'ouvrit facilement d'autre part. Benjamin fut admis par le Comité des missions et placé à l'école préparatoire des Batignolles, où il entra en 1882, dans sa dix-huitième année. Il était un peu âgé pour commencer des études de grec et de latin; mais sa bonne volonté devait surmonter tous les obstacles. D'ailleurs, à Mazamet déjà, il avait donné la mesure de son énergie et de sa persévérance en étudiant ces langues tout seul, autant que le lui permettaient ses occupations; il avait aussi appris à lire assez couramment en anglais.

Période des études.

Le milieu parisien devait étonner un peu notre jeune provincial. Il se familiarisa pourtant le plus facilement du monde avec son nouvel entourage. Il arrivait à la rue Nollet plein d'un seul désir, celui de se préparer le plus promptement possible à entrer dans la Maison des Missions et à partir pour son lointain champ de travail. Aussi se fit-il immédiatement classer comme « le premier des bûcheurs. » — Les témoignages que nous avons reçus de ses camarades d'alors, aujourd'hui pasteurs ou missionnaires en activité, comme celui que lui rend le vénéré directeur de l'école préparatoire, M. de Visines, s'accordent à nous le représenter, avant tout, comme un jeune homme consciencieux et droit, d'une volonté ferme, tenace, un de ses amis dit même « un peu têtu parfois. » Cette énergie était un don précieux qui devait lui servir plus tard, aux heures difficiles.

Il se donnait à tout avec une ardeur égale. Toujours ponctuel, il était le premier levé et le dernier à quitter l'étude. « Je le vois encore, dit un de ses amis, la tête dans ses mains, cherchant à comprendre une phrase latine et parlant à demi-voix, pour mieux fixer son attention. Il avait l'air absolument furieux, et il l'était, en effet, par la passion qu'il mettait à son travail. Si un importun venait alors le déranger ou le taquiner, il essayait de ne pas entendre d'abord, puis, par un mot brusque, l'envoyait promener de la belle manière. »

L'entrain qu'il apportait à son travail, il le mettait

aussi au jeu et aux exercices physiques pendant les récréations. « C'était un joueur recherché dans les parties de barre ou de *foot-ball*, non pas tant pour la course que pour la résistance ; il gardait le camp admirablement ; il avait l'œil et le jarret. Il a su aussi garder le camp admirablement, au Sénégal et à Madagascar. »

La gymnastique le passionnait, le chant également. Ce n'est pas lui qui aurait manqué les répétitions. « Il se faisait souvent le recruteur des chanteurs trop peu zélés et allait les quérir par toute la maison. Et comme il chantait de toute sa voix ! Il pensait sans doute qu'il aurait plus tard à enseigner la musique à ses noirs. »

La piété et le sérieux moral d'Escande ne devaient pas tarder à être remarqués par ses camarades. « Ce qui m'a beaucoup frappé, écrit l'un d'eux, c'est sa grande piété. Sa première occupation, en entrant le matin à l'étude, était de prendre sa Bible, de la lire, de la méditer, de prier. Il avait même un certain geste que je vois encore et qui m'amusait beaucoup. Lorsqu'il était absorbé par sa lecture, il passait machinalement, et je ne sais combien de fois de suite, ses doigts dans ses cheveux. Dans la journée il reprenait souvent cette Bible, et le soir, avant de monter au dortoir. Je le vois aussi s'agenouillant au pied de son lit et priant avec ferveur. »

« Aussi enfant que nous bien souvent, il ne s'associait jamais à nos jeux dès qu'ils devenaient moqueries ou farces peu intelligentes. Alors on entendait un petit claquement de langue et toujours cette même phrase d'Escande : « Messieurs, ce n'est pas sérieux, cela ! » et tout cela avec un ton si enjoué, ayant si peu l'air de

faire la leçon aux autres, que cette leçon était souvent acceptée, toujours supportée. »

Il n'est donc pas étonnant qu'Escande fût généralement aimé de ses condisciples. C'est lui que l'on déléguait auprès du directeur quand il y avait une requête à lui porter. « Il était difficile à décider, mais quand il avait pris une cause en main, nous la considérions comme à moitié gagnée. »

Voici, d'autre part, comment M. de Vismes le caractérise : « Je puis dire qu'il a été à tous égards un élève modèle. Je ne dirai pas que je n'ai jamais eu la moindre observation à lui faire ; ce n'est pas à l'âge qu'il avait alors que l'on peut être exempt de toute erreur de jugement ou de conduite ; mais je me rappelle qu'à lui, mes observations, d'ailleurs très rares, étaient toujours faites sur le ton de la conversation qu'on peut avoir avec un frère, un ami plus jeune que l'on interroge sur les motifs de ses actes avant de se permettre de juger ces actes. Il y avait chez lui tant de conscience, tant de bon sens, et une si étonnante maturité ! Jamais ses fautes, si légères en elles-mêmes, n'étaient des légèretés. Il les avait commises à bon escient et à bonne intention. Aussi, lorsque, mieux éclairé, il les reconnaissait, le faisait-il avec une rondeur, une franchise, une plénitude d'acquiescement qui ne laissait absolument rien à désirer. Je vois encore son geste très caractéristique et son bon sourire, et j'entends l'accent de sa voix si nette, quand il disait : « C'est vrai, je n'y avais pas pensé à ce point de vue. »

« Ma confiance en lui était si entière, que je prenais parfois son avis et que sa présence quelque part me

donnait toute sécurité, comme un mot de lui toute certitude. Je le citais souvent en exemple à ses camarades, pour leur montrer qu'on peut avoir toute l'ardeur, toute la gaieté de la jeunesse, et cependant être irréprochable comme élève et comme écolier. Il était d'ailleurs si vraiment humble qu'on ne songeait pas à voir un manque de modestie dans une certaine assurance de langage et une certaine aisance de manières qui étaient comme un peu au-dessus de son âge. Tous l'aimaient et le respectaient.

« Travailleur et intelligent comme il l'était, il devait réussir dans tous ses examens. Il échoua pourtant lors de sa première présentation à l'examen de philosophie en juillet 1885, et je ne me rappelle qu'un seul autre cas où les aléas du baccalauréat, pourtant si fécond en surprises de ce genre, m'aient causé un aussi pénible étonnement. Quant à lui, je me souviens qu'il prit la chose en chrétien (c'est tout dire), n'accusant personne que lui-même. Il se remit tranquillement au travail, et, quatre mois après, il prenait une éclatante revanche. »

Reçu au mois de novembre avec la mention *Bien*, Escande entra immédiatement à la Maison des Missions. Le premier de ses rêves les plus chers était ainsi réalisé.

Débarrassé des études préliminaires, indispensables, mais plus ou moins arides, notre ami allait enfin aborder des études plus concrètes et qui devaient lui être plus directement utiles dans son activité missionnaire. Inutile de dire qu'il s'y livra encore avec sa conscience comme avec toute son intelligence. Les lettres qu'on lira plus loin montrent quel intérêt, quel plaisir il y prenait. Il noua, dans cette chère Maison des Missions, des

amitiés précieuses et durables. Il devint bientôt pour le directeur de la Maison un vrai fils. La reconnaissance affectueuse qu'il éprouvait pour M. et Mme Bœgner et pour tous ses professeurs, donne une idée de ce qu'étaient les rapports des maîtres et des élèves. Il rencontra souvent aussi, dans cet intérieur de famille, M. de Pressensé, pour lequel il s'éprit d'une affection enthousiaste. Il se trouvait là enfin avec les frères Jalla, qui allaient bientôt partir pour le Zambèze, avec MM. Allégret et Teisserès, désignés pour le Congo, avec d'autres encore sur le point de se disperser pour aller porter sous tous les cieux la bonne nouvelle du salut. — On se représente ce que devaient être les entretiens de ces jeunes hommes qui avaient tout sacrifié pour suivre Jésus-Christ. « Nous faisions des plans d'avenir, nous écrit M. E. Allégret ; nous suivions les pas de nos aînés, rêvant de grandes conquêtes, sans nous inquiéter des difficultés pratiques. Je ne me rappelle pas si nous parlions de la mort possible à brève échéance ; nous avons dû en parler, mais jamais cela ne jetait d'ombre sur notre enthousiasme. Nous étions tout à la joie et à l'impatience de partir pour le champ de bataille. » — Une pareille atmosphère de foi, de piété, de saint enthousiasme est bien le milieu qui convient pour la formation des héros de la Mission.

A Paris comme à Mazamet, Escande éprouva le besoin de joindre à ses études préparatoires un travail plus direct pour le Seigneur. Il fut pendant près de six ans moniteur à l'école du dimanche de la rue des Fourneaux, et on verra par ses lettres avec quel amour il s'occupa des « gavroches » parisiens. Nous devons

aussi mentionner, tout au moins, parmi les diverses activités auxquelles il consacra ses vacances, une tournée d'évangélisation dans le département de l'Aveyron qu'il entreprit avec un de ses oncles, en 1887, la suffragance qu'il fit à Londres en 1888, et deux préceptorats en France et en Hollande.

Activité missionnaire.

Enfin l'heure allait sonner de partir pour le champ missionnaire. Où devait-on l'envoyer? Le Comité le désigna pour le Sénégal. Il semblait que ce fût l'envoyer à la mort. Le Sénégal, en effet, avait déjà englouti bien des vies précieuses : les Lauga, les Guindet, les Golaz y avaient péri prématurément; d'autres, comme MM. Andrault et Villéger, y avaient usé leur santé. On pouvait se demander si ce climat était supportable pour des Européens. — Escande n'eut pas une minute d'hésitation. Il s'était donné sans esprit de retour et était prêt à aller partout où le Comité jugerait à propos de l'envoyer. Il fut consacré à Paris le 27 novembre 1888.

Ce qu'il a été comme missionnaire, ses lettres le diront assez. Pasteur de la population protestante française de Saint-Louis, il s'acquittait de sa tâche avec un soin vigilant, saisissant avec empressement toutes les occasions de faire du bien à ses compatriotes. Il lui

tardait d'avoir un temple digne du protestantisme français, estimant avec raison que cet édifice poserait bien l'œuvre aux yeux de la population, et que les auditeurs se multiplieraient quand on pourrait leur offrir un abri un peu confortable.

Mais Escande avait rêvé d'être missionnaire auprès des païens, aussi ne tarda-t-il pas à transporter le centre de son activité missionnaire dans le village de Sor. Mais cela même ne satisfaisait pas son ambition. Il lui tardait de pouvoir laisser l'œuvre de Saint-Louis en d'autres mains pour pouvoir s'enfoncer lui-même au cœur de l'Afrique. Il étudia avec acharnement le wolof d'abord, le bambara ensuite, pour être en mesure de prêcher le plus tôt possible aux indigènes des vastes régions de l'intérieur.

En attendant d'avoir un collègue, il allait trouver une « aide semblable à lui. » C'est pendant un séjour de congé en Europe, dans le courant de l'année 1891, que Dieu lui fit découvrir à Genève une compagne digne de lui et animée, comme lui, de l'esprit missionnaire. Ce fut pour notre ami une réponse à beaucoup de prières. Mlle Gertrude Lasserre, fille d'un ami dévoué des missions trop tôt enlevé à cette œuvre, avait, dès son enfance, éprouvé le désir de consacrer sa vie aux païens. Les deux jeunes époux partirent donc, pleins de joie et d'entrain, pour continuer l'œuvre à laquelle ils s'étaient donnés l'un et l'autre avec un enthousiasme juvénile, mais profond et bien raisonné.

Si les difficultés ne leur furent pas épargnées, les joies ne leur manquèrent pas non plus. Ils virent des âmes se tourner vers Dieu parmi les élèves de leurs

écoles et au milieu des affranchis de Béthesda. — Deux enfants leur furent accordés; on verra dans quelles circonstances leur fillette aînée, la petite Emilie vint au monde. La rentrée de Madame Escande pour cet événement ne fut décidée qu'après certitude que telle était la volonté du Maître; la douleur de cette séparation se laisse deviner.

En 1896, M. et Mme Escande, ayant trouvé en M. Bolle un remplaçant provisoire qu'ils espéraient bien voir rester définitivement comme leur collègue [1], purent enfin revenir en Europe pour un congé bien mérité et bien nécessaire, qui avait été retardé d'une année, comme l'avait aussi été celui que Benjamin avait dû prendre en 1890. Ils avaient été devancés par leur petite fille, dont des motifs de santé les avaient contraints à se séparer; ils ramenaient avec eux leur second enfant, un petit garçon d'environ 18 mois. Toute la famille, heureuse de se retrouver au complet, allait respirer pendant quelques mois, avec délices, l'air pur et frais des Alpes, afin de se préparer à supporter de nouveau et plus aisément le soleil de feu des tropiques.

Il y avait à peine deux semaines que nos amis étaient en Suisse, et ils se disposaient à s'installer dans une paisible retraite, au fond du Valais, quand le Comité des Missions eut besoin d'un homme prêt à partir sur le champ pour remplacer à Madagascar MM. Lauga et Krüger, afin de défendre la liberté religieuse et l'existence même des Eglises protestantes malgaches,

[1] On sait comment ces espérances ont été déçues par la mort prématurée de ce jeune missionnaire qui a succombé en mer au moment où il allait remettre le pied sur le sol de la France.

menacées par le fanatisme des jésuites. Ne trouvant personne pour cette tâche urgente et délicate, le Comité demanda à Benjamin Escande s'il serait disposé à partir immédiatement pour passer quelque temps à Madagascar. Sans hésiter, notre ami répondit par ce télégramme : « Suis à la disposition du Comité. Que Dieu vous dirige. »

En envoyant cette réponse si pleine d'abnégation et de modestie, Escande n'avait pas l'air de se douter qu'il fît rien d'extraordinaire. Mais tous ceux qui étaient au courant de la situation eurent l'impression que, en renonçant si simplement et avec tant de promptitude, à son repos et aux joies de son foyer, il accomplissait un acte héroïque dont peu d'hommes eussent été capables.

Madagascar. La dernière étape.

Parti de Marseille le 25 août, Escande arrivait à Tananarive le 26 septembre 1896. Il y trouva encore M. Lauga, mais le départ de ce collègue le laissa, dès le commencement de novembre, seul sur la brèche.

Ce qu'a été sa vie pendant les neuf mois que dura son ministère dans la grande île, on peut en juger par le petit volume publié l'année dernière, sous le titre de *Neuf mois à Madagascar*. Comment put-il subvenir au labeur gigantesque dont il fut chargé? Comment put-il, sans un moment de faiblesse, sans une défail-

lance, supporter le poids écrasant de tant de soucis, de tant de responsabilités, de tant de tristesses? Cela ne saurait s'expliquer que par un secours divin dont la grandeur fut proportionnée aux besoins.

Obligé de réclamer incessamment auprès du résident général pour faire rendre leurs temples aux communautés dépossédées et pour faire respecter la liberté de conscience des milliers de protestants malgaches, il eut à parcourir le pays pour ranimer les courages près de défaillir. Souvent il eut à intervenir auprès de certains officiers ou autres représentants de l'autorité française, trop prompts à se faire les complices des méchants desseins des jésuites. Avec cela il devait faire à Tananarive œuvre de pasteur, de prédicateur, de professeur de français, donnant chaque semaine un nombre de leçons invraisemblable. Et en outre, il avait à soutenir avec les directeurs de la mission et avec de nombreux amis une correspondance destinée à faire connaître la situation et à fournir des documents pour les représentations du Comité auprès des pouvoirs publics.

Après l'avoir vu à l'œuvre, Paul Minault, son compagnon de martyre, écrivait à un de ses amis : « Quand vous le verrez, saluez-le avec respect. C'est un héros, cet Escande. Personne ne saura jamais, en France, quel fardeau il a porté ici, et avec quelle vaillance, quelle énergie il l'a porté. Je suis rempli pour lui d'une admiration sans bornes. »

Une telle existence aurait usé les énergies des hommes les mieux trempés. Aussi avec quelle joie Escande apprit-il la nouvelle de la prochaine arrivée des renforts que les Eglises de France lui envoyaient, en la personne de

MM. Minault, Delord, Mondain, Meyer et Ducommun! Il prépara leur voyage de Tamatave à Tananarive avec une sagesse et une prévoyance étonnantes.

La situation paraissait presque sauvée, grâce surtout à l'indomptable énergie de notre ami. Son œuvre à lui touchait à son terme. Il lui restait à installer ses successeurs, à les mettre au courant de la situation, à les aider dans leurs débuts ; puis il aurait la joie de reprendre le chemin de l'Europe, de rejoindre ses bien-aimés qui l'attendaient avec une légitime impatience, et enfin, après cette mémorable parenthèse dans sa carrière missionnaire, il se proposait d'aller reprendre, à Saint-Louis, sa tâche interrompue. C'était là, en effet, qu'était toujours son cœur, et le développement de l'œuvre du Sénégal n'avait pas cessé un instant d'occuper ses pensées et de faire l'objet de ses prières. Hélas! la réalité devait être toute différente de ce rêve.

Les missionnaires nouveaux venus étaient arrivés à Tananarive, le 26 avril 1897. Après quelques jours d'un repos bien nécessaire, il fut décidé, dans la première conférence des missionnaires français de Madagascar, que M. Minault irait le plus tôt possible s'établir à Fianarantsoa, capitale du Betsileo, où l'œuvre évangélique agonisait sous les coups et par l'effet des intrigues des jésuites. Benjamin Escande devait accompagner son ami, dont la santé avait été ébranlée par plusieurs violentes attaques de fièvre.

Ils partirent de Tananarive, le 17 mai, avec un missionnaire quaker, M. Standing, pour visiter avec lui quelques stations de son district. Ils devaient ensuite assister à Bétafo à une conférence de missionnaires

norvégiens. Le 19 mai, ils présidaient encore une réunion, la dernière à nous connue, dans laquelle Escande parla sur ce mot du Seigneur Jésus : « Suis-moi. » Le lendemain, M. Standing les quitta pour rentrer à Tananarive. Le vendredi 21, dans l'après-midi, nos voyageurs arrivaient à Ambatondradama, dans les gorges de l'Ankaratra, à une distance de 48 kilomètres de Tananarive ; après une halte d'environ deux heures, ils avaient repris leur marche, mais à peine avaient-ils fait 1500 mètres, que le convoi fut assailli, tout près du *zoma,* ou marché, par une trentaine de bandits armés qui s'étaient mis en embuscade dans la brousse. Escande était à cheval, Minault en filanzane. Dès les premiers coups de feu, les bourjanes épouvantés jetèrent bas leurs fardeaux et s'enfuirent de toutes parts. Les deux missionnaires, accompagnés du fidèle *boy* de M. Escande, Raïnimanga, essayèrent vainement d'échapper aux assassins. Le sol était glissant ; Paul Minault, affaibli par la fièvre et trop lourdement vêtu, avait de la peine à marcher. Un coup de feu retentit, il tomba sans proférer une parole. Escande, descendu de cheval pour secourir son compagnon, ne put reprendre sa monture, il fit quelques pas, puis tomba à son tour frappé d'une balle. Le *boy,* assez heureux pour rattraper le cheval et pour échapper à la poursuite des assassins, vint apporter la triste nouvelle à Ramaïnandro, où se trouvent un poste militaire français et une station de la mission anglicane.

Par les soins de l'adjudant Bétille et du missionnaire anglican Mac-Mahon, les corps des deux victimes furent amenés à Ramaïnandro. Ils avaient reçu encore

plusieurs coups d'assagaye et avaient été dépouillés de la plus grande partie de leurs vêtements. Leurs traits cependant exprimaient la paix la plus profonde et ne révélaient pas la moindre trace d'angoisse ou de terreur. Le Rev. Mac-Mahon dit n'avoir jamais vu d'expression plus angélique. Tel devait être Etienne succombant sous les coups de ses bourreaux et voyant le ciel ouvert au moment d'expirer.

Les restes de nos amis furent déposés dans un tombeau en briques construit pour eux par les soins du missionnaire Mac-Mahon, à l'ombre de quelques lauriers du Japon. Leurs collègues de Tananarive, pour lesquels l'affreuse nouvelle avait été un coup de foudre, vinrent, quelques jours plus tard, avec les représentants du gouvernement français, saluer les dépouilles des deux glorieux serviteurs de Jésus et célébrer un service religieux sur leur tombe. Ils y placèrent ensuite une croix, avec cette inscription tracée en lettres blanches sur un écriteau noir encadré de lierre : « A nos amis B. Escande et P. Minault, assassinés le 21 mai 1897, la mission protestante française. — *J'ai combattu le bon combat.* »

Là reposent, en attendant le grand jour de la résurrection, la dépouille de ces deux héros, « morts, comme a dit le général Galliéni, en soldats victimes de leur dévouement et de leur zèle. [1] »

A l'émotion intense, à la stupeur provoquée dans toutes les Eglises de langue française, et bien au delà, par la fatale nouvelle, on peut juger de l'étendue de la

[1] Quelques mois plus tard le gouvernement français a fait élever sur le lieu même du crime, par les habitants du district, un monument à la mémoire des deux missionnaires.

(Photographie du Rév. Mac-Mahon.)

LA TOMBE A RAMAÏNANDRO

perte que la mission venait de faire. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'un deuil aussi général et aussi profond dans notre public religieux. Mais, en cette circonstance encore, s'est confirmée la grande parole de Tertullien : « Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise. » Rien n'a contribué plus puissamment que cette mort à réveiller chez les chrétiens français le zèle missionnaire. Nombreux furent les serviteurs de Dieu, de tout âge, de toute condition, qui firent au Comité leurs offres de services pour aller remplacer ceux qui venaient de tomber au champ d'honneur. Non, la cause de Dieu, à Madagascar pas plus qu'au Sénégal, ne souffrira du sacrifice de Paul Minault et de Benjamin Escande. « Dieu enterre ses ouvriers et continue son œuvre! » — Quant à ceux qui sont tombés sous les coups des brigands, ne les plaignons pas. Ils ont reçu déjà la récompense promise à ces serviteurs qui « ne font aucun cas de leur vie. »

Heureux ceux qui, pour leur Maître,
Auront voulu tout souffrir!
Le grand jour fera connaître
L'honneur qui les doit couvrir.
Dans l'immortelle victoire
De Jésus, le Roi des rois,
Ils auront part à sa gloire,
Ayant eu part à sa croix.

E. Barnaud.



La station de Kerbala (Sénégal).

ANNÉES PRÉPARATOIRES

1881-1888

Offres de services. — École des Batignolles. — Maison des Missions. — Études et activités. — Suffragance à Londres.

A M. Coillard.

Mazamet, 23 mai 1881.

C'est avec un intérêt croissant que j'ai suivi les réunions et les conférences que vous avez présidées. Mon attachement à l'œuvre des missions n'a fait que grandir, et c'est avec la pensée que vous verrez avec plaisir que vos appels aux jeunes gens n'ont pas été vains, que j'entreprends ma lettre.

... J'ai seize ans et demi. A l'âge de treize ans, il a plu à Dieu, dans sa grande miséricorde, de se faire connaître à moi. A quatorze ans, je fus reçu membre de l'Eglise libre, mais entre ces deux dates, un événement mémorable, qui devait avoir pour moi de grandes

conséquences, s'était produit; un horizon nouveau s'était montré à mes yeux : j'avais senti que le Seigneur m'appelait à la vocation missionnaire.

Dès lors, ma vocation n'a fait que s'affermir. Quelquefois, il est vrai, soit en contemplant ma faiblesse, soit en ne voyant dans cette carrière que fatigues et renoncements, j'éprouvais une sorte de malaise intérieur, car, d'un côté, je n'aurais pas voulu désobéir à l'ordre de mon Maître, et, de l'autre côté, je ne me sentais guère disposé à accepter sa volonté. Mais Dieu, qui avait commencé cette œuvre, ne la laissa pas inachevée.

Non, non, il n'est pas possible que quelqu'un qui a goûté l'amour infini de Jésus-Christ ne se sente pressé de dire et de proclamer aux âmes égarées ce que Jésus a fait pour lui. Aussi, chaque fois que je médite un instant sur l'œuvre de la Rédemption, je sens mon cœur déborder de reconnaissance, et de plus en plus je reconnais que l'ordre de Dieu est express.

... Je me plais à m'appeler, comme saint Paul, esclave de Jésus-Christ, et si je suis petit, chétif, misérable, je rappelle à mon souvenir que la force de Dieu s'accomplit dans la faiblesse.

A M. le pasteur Barnaud.

9 janvier 1882.

... Dès que le St-Esprit eut déposé en mon âme le germe de la vie nouvelle, je compris et j'éprouvai

l'amour infini dont j'avais été l'objet de la part du Seigneur, je rayonnai d'espérance à la pensée que j'étais un citoyen des cieux ; et plein de reconnaissance envers Dieu, et sentant le besoin de faire en retour quelque chose pour lui, je lui demandai de me tracer le chemin que je devais suivre. Ma prière n'est pas restée sans réponse, et peu à peu, par des degrés successifs, j'ai acquis la conviction que Dieu m'appelle à la vocation missionnaire.

Toutefois je ne voudrais pas me bercer dans de funestes illusions ; je ne voudrais pas que ce fût un simple effet de mon imagination, un vain rêve de mon esprit, l'enthousiasme de la première heure, le désir de me mettre en relief, qui me poussât à tourner mes yeux vers ce champ de travail ! Non, je tiens à être bien sûr que c'est le Maître lui-même qui m'appelle à ce poste avancé, et dans ce cas, je n'aurai qu'une réponse à son appel : « Me voici, Maître, prends-moi. »

J'ai mûrement réfléchi à ce sujet, je l'ai examiné sous toutes ses faces, et, faut-il le dire, lorsque je me suis placé en face de cette grande œuvre, j'ai parfois ressenti une telle incapacité, que j'en étais à me demander s'il était possible que j'eusse jamais songé à devenir missionnaire. Mais, grâce à Dieu, ces moments douloureux étaient vite passés, et le soleil d'En-Haut, perçant l'obscur nuage, redonnait la sérénité à mon âme, et je sortais de cette crise plus convaincu que jamais de la réalité de cet appel.

L'amour divin a élargi le cercle de mes affections, a desserré les liens de ma charité, m'a communiqué une compassion et un amour extrêmes pour ceux qui péris-

sent, faute de connaître le Rocher du salut, et s'il est vrai que Dieu m'appelle à devenir un messager de Bonne Nouvelle, à porter la lumière de l'Evangile au sein des peuplades païennes du « Noir continent, » assises dans l'ombre de la mort, j'en bénirai l'Eternel.

Oui, je suis désireux de hâter dans la mesure de mes moyens, ce jour glorieux où la terre sera couverte de la connaissance de l'Eternel comme l'est le fond de la mer par les eaux, où, par toute la terre habitable, on offrira à Jehovah le parfum d'une oblation pure !

Toutefois je ne me dissimule pas les grandes difficultés qu'il y a à surmonter. Je sais que la vie du missionnaire est une vie de dévouement et de sacrifice, et que la croix qu'il est appelé à porter est souvent fort lourde. Mais je suis assuré que si le Seigneur m'appelle à cette œuvre, il me donnera le courage, la force, les lumières nécessaires pour que je ne faille point à mon devoir.

...Afin de couper court à mes incertitudes, j'ai résolu de vous faire part de mes projets, et je serai bien aise que vous me disiez en toute franchise si vous croyez que je suis qualifié pour cette œuvre-là, car, vous le savez, je suis jeune et inexpérimenté, et je m'estimerais heureux que vous serviez à me montrer le chemin.

C'est en vue de ces projets que j'apprends la langue anglaise, que je travaille à acquérir la plus grande somme de connaissances possible, et si le Comité des Missions à Paris m'accepte comme élève-missionnaire, ce sera avec une grande joie et une énergie toute juvénile que j'irai continuer mes études.

Ainsi, si d'un côté, j'aperçois des obstacles et des

difficultés sans nombre, de l'autre côté je n'ai garde d'oublier que les petites considérations sont le tombeau des grandes choses.....

Au Directeur de la Maison des Missions de Paris.

20 mars 1882.

J'ai été très heureux de recevoir la confirmation de mon admission en qualité d'élève missionnaire à l'école préparatoire des Batignolles.

Permettez-moi, Monsieur, de vous en témoigner ici toute ma reconnaissance, et je vous prie de transmettre à Messieurs les membres du Comité, l'expression de ma plus vive gratitude.

Mon cœur est rempli de joie à la pensée que je vais enfin pouvoir sérieusement me préparer à la belle œuvre à laquelle Dieu daigne m'employer. Plus j'avance, et plus je me convaincs que c'est bien là le chemin que je dois suivre.

Je dois aussi avouer que je me prends parfois à trembler lorsque je songe à ma grande faiblesse et aux difficultés de la carrière missionnaire, et pour mon encouragement, j'ai besoin de m'appliquer la parole que l'Eternel adressait à Gédéon : « Va avec cette force que tu as, n'est-ce pas moi qui t'envoie ? » et de me souvenir que Dieu proportionne ses bénédictions à la grandeur de la tâche qu'il impose à ses enfants.

École des Batignolles, Paris, 16 octobre 1882.

Voici près d'une semaine que je suis ici : je m'y trouve bien. Certes je n'ai pas oublié mes parents, mes amis, mon Eglise de Mazamet, les mille souvenirs qui se rattachent à ma chère ville natale, mais j'essaie d'y penser le moins possible, afin de ne pas être troublé dans mes études. Ces études, je les fais avec joie, je tâche d'y prendre goût, et je suis tellement encombré de travail que, le voudrais-je, je ne trouverais pas un instant pour me livrer aux regrets.

.... La prière du matin, à six heures, est faite par un élève. Le culte a lieu à sept heures et demie, il est présidé soit par M. de Vismes, soit par un autre professeur. Le soir, enfin, il est célébré par le même professeur. Chaque élève, à tour de rôle, est appelé à faire le culte, le samedi soir; il lit ordinairement son travail, après quoi chacun peut ajouter ses réflexions particulières.

Hier, dimanche, nous avons eu liberté complète. Allégret et moi sommes allés entendre M. Hollard à la chapelle du Luxembourg, de là nous sommes allés à la Maison des Missions; M. et Mme Bœgner ont été très aimables.

6 décembre 1883.

J'ai été dimanche dernier aider Allégret à l'école d'Ivry. Je t'assure qu'il y a de la différence entre cette école du dimanche et celle du Bousquet [1]. Imagine-toi

[1] Aux environs de Mazamet.

cent-vingt enfants, garçons et filles, plus tapageurs les uns que les autres. La plupart sont déguenillés, ils sont sales, échevelés, quelques-uns sans chaussures. Quand on ouvre la porte, c'est un flot impétueux se précipitant dans la salle, renversant les bancs, sifflant, chantant, et faisant un bruit assourdissant. Les cinq moniteurs et les cinq monitrices sont incapables de faire faire silence. Pour faire la prière, il faut rester au moins cinq minutes, les mains jointes, pour arriver à calmer l'agitation. Et pour chanter, quelle cacophonie! Il n'y a pour eux ni règle ni mesure; ils chantent à *gueule-que-veux-tu*, malgré les protestations du directeur dont ils font le désespoir. A la fin de la réunion on est tout étourdi.

Et pourtant cette œuvre est très intéressante, elle m'attire très fortement, et dorénavant j'irai là comme moniteur, aussi bien, le matin, qu'à l'école de Madame de Pressensé, rue des Fourneaux. Si les enfants sont turbulents, ils s'attachent facilement à vous. Dès qu'ils vous voient arriver, filles et garçons accourent et vous tendent leurs mains sales et vous escortent jusqu'à la salle.

Plusieurs demoiselles riches collaborent à cette œuvre. Quel contraste entre ce quartier d'Ivry et les riches quartiers de Paris!

25 juin 1885.

J'interromps ma chimie pour te tracer ces quelques lignes. On dit que cela repose de changer d'occupation. Si tu pouvais me voir dans ce moment, tu me trouverais

dans une petite salle fraîche, aérée. Sur le pupitre, se trouvent ma chimie, ma physique, ma zoologie et un tas d'autres bouquins qui n'ont aucune importance pour toi. Et dire qu'il nous faut avaler tout cela! Ce n'est pas commode, je t'assure, de préparer ses sciences en neuf mois, tandis que dans les lycées on y met trois ou quatre ans. Pourtant, avec quelques efforts et de la bonne volonté on y arrive. Quant à la bonne volonté, il ne m'en manque pas; quant aux efforts, tu en jugeras quand je t'aurai dit que le matin je suis debout à quatre heures, jusqu'au soir à onze heures. Jusqu'au moment de l'examen, l'esprit est tendu, on se sent à peine vivre; mais l'espérance soutient. Je me présente au baccalauréat le 8 juillet prochain; je te le dis afin que vous pensiez à moi pendant cette période d'examens, et que vous me souteniez par vos prières.

Maison des Missions, rue des Fossés-Saint-Jacques,
29 janvier 1886.

Nous avons beaucoup d'ouvrage. Aux nombreux cours ordinaires, sont venus s'en adjoindre d'autres. C'est ainsi que le mercredi, nous allons chez un membre du Comité qui nous enseigne les sciences naturelles. Ces leçons sont de la plus haute utilité pour nous. Il faut, lorsque nous serons dans un pays, que nous connaissions la nature du sol, et les diverses ressources qu'il peut offrir, que nous soyons à même d'étudier sa flore et sa faune, que nous puissions en un mot envoyer des relations détaillées et précises sur toutes les contrées que nous serons appelés à visiter. C'est pour cela que

M. de Seynes nous enseigne la géologie, la botanique, la zoologie, etc. Nous suivons ce cours avec enthousiasme, tant notre professeur a le don d'exposer clairement et simplement les choses ! Outre ce cours, nous en suivons plusieurs à la Faculté de médecine. Ceux-ci sont d'une tout autre nature, et s'ils ne sont pas moins instructifs, ils sont un tout petit peu moins agréables ; mais, certes, le profit qu'on en retire vaut bien qu'on surmonte sa répugnance naturelle..... Tu jugeras donc que je ne gaspille pas mon temps à Paris, et que je sais assez bien profiter des occasions innombrables de s'instruire que l'on rencontre dans la capitale.

J'aurais encore beaucoup à te dire si je voulais te raconter l'emploi détaillé de ma semaine. Ne voilà-t-il pas que de toute celle-ci, je n'aurai eu de libre que la soirée de jeudi. Lundi, nous avions une petite soirée littéraire au salon de la Maison des Missions. Mardi, nous sommes allés prendre le thé chez M. Hollard, et ne sommes revenus qu'à onze heures et demie. Mercredi, réunion du chœur de la chapelle Madame. Ce soir, vendredi, nous dînons et passons la soirée chez M. Krüger. Demain soir, la réunion de prières habituelle, à la Maison des Missions. Dimanche, enfin, réunion Mac-All. Au milieu de toutes ces occupations, le temps passe sans qu'on s'en doute.

Tu sais qu'ici, on prépare de futurs grands prédicateurs (!). Chaque semaine, nous devons présenter à M. Bœgner une analyse ou un plan de sermon. Il ne s'agit pas de les faire à peu près, tant bien que mal, car celui qui en prendrait ainsi à son aise serait sûr d'être broyé sous les critiques de ses camarades. Je le dis bien

vite, aucun de nous ne songe à se plaindre de cette sévérité : tous nous préparons notre travail avec le plus grand soin, et ces leçons de théologie pratique sont celles que nous aimons entre toutes. Chaque mois l'un ou l'autre d'entre nous doit faire un sermon. C'est Louis Jalla qui commence. M. Bœgner réunira la Commission des études et quelques pasteurs de Paris, et Jalla débitera son sermon. Mon tour n'arrivera que fin mars.

7 avril.

Mon sermon est achevé. Hier, j'ai dû le réciter en même temps que Teisserès. C'était dans l'église Saint-Marcel. Nous sommes montés tour à tour dans la chaire, et là, nous avons prêché ce qu'on appelle dans les Facultés notre première *proposition*.

Je n'ai pas entendu celle de mon camarade, j'étais trop préoccupé de la mienne. Mes juges ont été très bienveillants, ils m'ont adressé des éloges, des critiques aussi ; bref j'ai obtenu la note 8. C'est très encourageant pour moi.

17 avril.

Voici une nouvelle qui te fera plaisir : l'achat d'une Maison des Missions est décidé, ou plutôt celui d'un terrain sur lequel on construira. L'avantage de construire est évident : la maison sera disposée exactement comme il le faut ; il y aura une place marquée et appropriée pour chaque chose. La France aura une Maison des Missions digne d'elle.

Tu ne connais pas toutes les péripéties de l'événement. Tour à tour décidée, puis abandonnée, cette question agite depuis de longues années l'esprit des amis de l'œuvre. Enfin M. Gustave Monod s'est décidé de prendre cette affaire en mains. Il a cherché à réunir les fonds sans nuire pour cela à l'œuvre générale. C'est alors que de plusieurs côtés se sont élevées des objections. — « Cette maison n'est pas nécessaire, » disait-on. — « Dans un moment de crise commerciale, il n'aurait pas fallu soulever cette question. » — « La Société est en déficit, pourquoi lui ajouter de nouvelles charges ? » — Remarque bien que ces objections venaient de ceux qui ne connaissaient pas l'œuvre, et ne la soutenaient pas ou très peu. Les vrais amis, ceux qui se dépensaient pour elle, étaient unanimes, sauf M. Bersier, je crois, à réclamer une maison.

M. Monod ne s'est laissé abattre par rien ; il a continué ses collectes, et a ramassé plus de 140,000 francs. Lundi dernier, le Comité, à qui l'on avait proposé un terrain, a solennellement décidé de ne pas manquer l'occasion. L'emplacement de la nouvelle maison, si l'offre aboutit, sera au n° 102 du boulevard Arago.

La construction de cette maison sera certainement le point de départ d'un nouveau développement de l'œuvre.

28 juin.

Ma vie est si remplie que vraiment je cours le risque, en l'augmentant de nouvelles préoccupations, de faire déborder le vase. Toute la semaine dernière a été prise

par un sermon. Dès lundi je m'y suis attelé; mercredi soir il ne me restait plus à faire que ma péroraison; jeudi et vendredi je l'ai repris, je l'ai rédigé au propre; samedi enfin je lui ai donné le dernier coup de fer. C'est vendredi soir que je le débiterai. Si tu veux savoir le texte que j'ai choisi, ouvre ta Bible au chapitre VII de Saint-Matthieu, et lis les versets 21, 22, 23.

Outre ce sermon, j'ai la promenade de l'école du dimanche de la rue des Fourneaux qui va me prendre tout mon jeudi. Vendredi j'ai une récitation à faire; samedi soir je dois introduire la réunion de prières; dimanche soir enfin j'ai une réunion Mac-All. J'oubliais encore que c'est à moi qu'incombe le travail littéraire de mercredi prochain. Il me faut préparer pour M. Couve un travail sur Labruyère qui n'aura pas moins de dix pages. Et pendant ce temps nos leçons continueront. Tu comprendras donc que je ne puisse pas donner à ma correspondance tout le temps que je voudrais.

2 mars 1887.

J'ai prêché mardi dernier ma septième *proposition* devant un auditoire assez nombreux. Mon texte était l'histoire de Zachée. Le sujet m'avait saisi, je l'avais intitulé : « Une âme à la recherche de Jésus, » et j'ai essayé d'y montrer que lorsqu'une âme désire voir Jésus, Jésus se laisse trouver.

A partir de lundi, je travaillerai d'arrache-pied à mes examens semestriels qui ont lieu vers le 20 de ce mois. Heureusement que le travail ne m'effraie pas; je m'intéresse à ces études, je ne les trouve nullement arides;

je dirai même que lorsque je suis plongé jusqu'aux oreilles dans le grec, dans l'hébreu, ou dans l'histoire soit de la Babylonie, soit de la Palestine, soit de l'Europe, j'éprouve un charme très prononcé.

3 mars 1888.

J'ai remarqué que si on ne fait qu'effleurer les études de théologie, plus ou moins comme un amateur, elles semblent ennuyeuses et stériles, mais qu'au contraire elles sont du plus grand intérêt quand on les saisit corps à corps.

2 avril 1887.

Voici la moitié de mes études à la Maison des Missions achevée. Encore un an et demi et c'est fini. Oh ! comme cela va vite ! Certes je ne me plains pas. Au contraire il me tarde que ce travail préparatoire soit terminé, pour me mettre résolument à mon œuvre définitive. Je calme mon impatience en me disant que ce temps d'études est indispensable pour mon activité future. Il est comme le fondement sur lequel je construirai plus tard.

A ce propos nous sommes toujours sur le qui-vive, malgré notre impatience. Où nous enverra-t-on ? On en parle chaque fois dans le Comité, on ne résoud jamais la question. M. Bœgner m'a dit que je devrais me dédoubler, et que l'on m'enverrait en hâte au Sénégal et au Congo. Mais comme je ne vois pas le moyen de cela faire, ce sera probablement le Sénégal qui m'aura.

Mon école de la rue Saint-Dominique est une œuvre extraordinairement difficile, mais qui me donne cependant des encouragements. Elle est située dans le quartier catholique par excellence de Paris. La salle est au n° 100; le n° 92 est l'école des frères; le n° 94 est l'église; le n° 96 est le cercle catholique d'ouvriers. Jugez si la lutte est acharnée. Les catholiques n'entendent pas perdre une seule de leurs pratiques. Je dis *pratiques* à dessein, car on paie ces braves gens pour les retenir dans le giron de l'Eglise romaine. Dès qu'on a su l'ouverture d'une école du dimanche à deux heures, les catholiques se sont empressés de mettre un patronage juste à deux heures. Il a donc fallu faire quelques visites dans les familles. L'autre dimanche, après l'école, je prends Christeller (élève missionnaire des Batignolles) pour m'aider. Mais à peine étions-nous sortis, qu'une bande de gamins se met à crier : « Enlevez-les! » et à nous escorter pendant quelques minutes. Je me retourne pour leur sourire, cela ne les désarme pas. Nous nous mettons en mesure de les dépister, puis quand nous les croyons disparus, nous retournons par un autre chemin pour visiter une famille dont j'avais l'adresse. A peine étions-nous engagés dans un long passage solitaire (presque un couloir), que nous apercevons nos gavroches déboucher à l'extrémité opposée, levant les bras au ciel : « Les voilà! ha! les voilà! » — Puis, quand nous sommes dans la maison, ils se rassemblent devant la porte en faisant un bruit infernal. Nous redescendons, et avant qu'ils aient pu fuir, j'en prends un, le chef de la bande, par le menton, et lui dis gentiment : « Tu crois donc que



UN WOLOF

nous te voulons du mal pour courir ainsi après nous ? » Cette parole fit l'effet d'un tonneau d'huile sur des flots en furie. Nous pûmes nous retirer sans nouveaux quolibets. J'espère avec le temps, la patience, la persévérance et l'amour, affermir et développer cette œuvre naissante.

Maison des Missions, 102, boulevard Arago,
Paris, 22 novembre 1887.

Ma dernière année va passer comme par enchantement. D'abord on est si bien dans cette nouvelle maison. Rien d'extraordinaire, mais tout y est de bon goût, bien aménagé. Nous sommes toute une troupe : six nouveaux venus ont porté notre chiffre à neuf.

Je suis sûr que ma chambrette te plairait avec sa grande glace, sa large fenêtre, et sa vue sur le jardin. Quant à moi, j'y coule des heures délicieuses.

Il est vrai que l'espoir aide à supporter bien des choses, et mon espoir à moi vient de cette pensée que dans quelques mois, mes études préliminaires seront achevées. Je pense que je partirai dans un an. En tous cas la date n'est plus bien éloignée. Il y a bien des chances pour que je sois envoyé au Sénégal. Je vois avec plaisir que le Comité songe à s'occuper de ce champ de travail trop longtemps délaissé. Tu as sans doute entendu parler de Brandt, l'instituteur qui vient de partir pour Saint-Louis. Le Comité vient d'en admettre un autre qui partira en janvier avec M. et Mme Jean Morin, et qui ira occuper le poste de Kerbala [1].

[1] Cet instituteur n'est pas resté au Sénégal.

7 décembre.

Merci pour ta bonne lettre et celle de S. reçues hier, le jour de mon anniversaire. Merci pour les vœux que vous formez pour moi. Je sens combien l'année où je suis entré est importante pour moi. M. Bœgner y a fait allusion dans la prière du matin et dans celle du soir. M. J., en me félicitant le matin, me disait : « Où donc célébrerez-vous votre jour de naissance l'année prochaine ? Au Sénégal, au Congo, ou ailleurs ? »

C'est, en effet, pendant cette année que mon sort va se décider, que mon champ de travail va être choisi. Je n'ai pas beaucoup de craintes à cet égard-là, car où que l'on m'envoie, pourvu que ce soit en Afrique, peu m'importe. L'essentiel est que je sois un fidèle témoin de l'Evangile et que je glorifie Dieu à la place qu'il m'aura assignée. Je me réjouis de cette perspective prochaine, mais je m'applique d'autant plus à utiliser toutes les minutes de la journée.

Il y a quinze jours nous avons commencé des leçons de médecine qu'un jeune docteur vient nous donner ici. Outre la théorie, nous faisons un peu de pratique. Le lundi matin nous allons assister à la clinique de l'hôpital Cochin qui est près de la maison. Le jeudi matin nous allons à Saint-Antoine suivre celle du Dr Charles Monod. Je prends un plaisir extrême à ces leçons. Cependant ce que nous apprenons, je le sais, est relativement peu de chose, mais nous acquérons des notions générales. La pratique se chargera de compléter notre éducation.

30 avril 1888.

Je suis heureux de me sentir aimé, soutenu, de savoir que je ne suis pas seul à lutter, à travailler, mais qu'autour de moi, loin de moi, même, il y a des amis qui pensent à moi et qui m'encouragent de leurs vœux et de leurs prières. Je sais, grâce à Dieu, qu'à Mazamet ces amis sont nombreux, et cela me fait du bien. A mesure que j'approche de mon départ, je sens vivement mon insuffisance, et j'ai bien besoin que Dieu manifeste sa force dans ma faiblesse.

Ce fut à cette époque que le Comité désigna définitivement le champ de travail assigné à Benjamin Escande. Ainsi qu'il le prévoyait, c'est au Sénégal qu'il fut destiné. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver aucune trace de ses impressions, soit au moment de cette sérieuse décision, soit au moment de sa consécration. Cette grande lacune provient de ce que la plupart des lettres de la période des études ont été détruites.

Les récents malheurs survenus dans la mission du Sénégal, la mortalité causée par le climat dans cette colonie, inspirèrent quelques inquiétudes à la famille de Benjamin. Celui-ci, plein de confiance en ses directeurs, et connaissant de près les conditions réelles de son futur champ de travail, répondit aux observations des siens avec calme et courage. On remarquera la prudence exempte de faiblesse qui le caractérisait, et qui éclate dans cette lettre tout intime.

25 mai.

Les conseils que tu me donnes, ou plutôt les réflexions dont tu me fais part au nom de mes parents sur les précautions que je dois prendre en vue de mon œuvre future, ou sur le délai que je dois demander au Comité, m'ont un peu étonné. Persuadez-vous bien d'une chose, c'est que le Comité n'a aucune envie d'envoyer ses

hommes sur la terre sénégalaise pour y mourir, et qu'il fera tout ce qui dépend de lui pour éviter les catastrophes des dernières années. On a, du reste, singulièrement exagéré l'insalubrité du Sénégal. Sierra-Leone, le Congo, sont des climats bien plus malsains. Seulement nos missionnaires qui sont morts sur la côte du Sénégal, ou bien ont commis des imprudences, ou bien ont négligé les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Golaz et sa femme, à peine arrivés, ont succombé à la fièvre jaune qui avait été apportée des Antilles, car elle n'existe pas au Sénégal. Grâce à des précautions, grâce à un retour en France tous les deux ou trois ans, on peut vivre et travailler au Sénégal, *à moins que Dieu n'ait besoin de notre mort pour réaliser ses desseins*. Si donc je partais en janvier prochain, je resterais probablement au Sénégal jusqu'en avril ou mai 1890. Il me semble, et il vous semblera aussi que sous le rapport de la prudence, nous n'avons rien à nous reprocher.

Quant à l'époque de mon départ, je vous en supplie, ayez confiance en nous. J'ai parlé et reparlé de mes plans à M. Taylor [1]. Nous avons tout combiné ensemble, et il m'a donné de précieuses indications. La médecine est évidemment utile, mais non indispensable. Avec ce que j'ai fait et ce que je ferai encore j'aurai un petit fonds que je pourrai utiliser. Ce dont j'aurai besoin, ce sera de connaître très exactement les maladies spéciales de ces climats chauds, quatre ou cinq, pas davantage, et les remèdes à employer. Voilà l'essentiel. Si une

[1] Directeur de la mission du Sénégal, à cette époque en congé en France. M. Taylor est de la race nègre des Akous.

grave maladie se déclare, je fais appeler un des nombreux médecins de la marine qui sont échelonnés depuis Saint-Louis jusqu'au Niger, à moins que je n'aie Jean Morin auprès de moi....

Ainsi que cela se pratique habituellement pour les élèves missionnaires, on chercha une suffragance à confier à Benjamin avant qu'il partît pour son champ de travail. C'est ainsi qu'il fut chargé de la suffragance de l'Eglise réformée évangélique française de Londres, pendant une absence de son pasteur, M. du Pontet de la Harpe.

Londres, 31 juillet 1888.

Vous attendez sûrement que je vous donne des nouvelles de mon voyage et de mes débuts à Londres. Hélas! celles qui concernent ma traversée sont loin d'être satisfaisantes. Je désirais avoir un peu le mal de mer pour pouvoir en parler en connaissance de cause. Si j'avais su ce que c'était, je n'aurais jamais formé un vœu aussi imprudent. J'ai honte de moi-même quand je pense à la conduite que j'ai tenue sur le navire. Il faut dire que nous avions un temps épouvantable...... J'arrivai à Londres le samedi à trois heures, brisé, moulu. Il me fallut aussitôt songer à mes services du lendemain. En débarquant, j'avais appris que M. du Pontet venait de perdre un de ses enfants. Je ne pouvais faire autrement que d'approprier mes deux prédications à cette douloureuse circonstance, devant ainsi mettre de côté mes sermons déjà préparés. Mais il m'était absolument impossible de retenir deux mots de mon sermon. De guerre lasse je me laissai vaincre et m'endormis. Dieu qui avait vu ma bonne volonté m'a merveilleusement soutenu le matin et le soir.

Lundi, M. du Pontet a voulu que je fisse un service funèbre à la maison. C'était mon début dans cette partie du ministère évangélique, j'aurais voulu qu'il fût moins difficile. Toutefois je me suis exécuté, et comme j'ai surtout laissé parler mon cœur, cela m'a semblé moins difficile que je ne l'avais d'abord supposé.

Il nous a paru intéressant de mettre en regard de ce passage, et comme en réponse, le témoignage rendu à B. Escande par celui qui était le mieux placé pour apprécier l'allocution prononcée à ce service. M. du Pontet de la Harpe nous écrivait au mois de juillet 1897 :

« Lorsqu'il était étudiant à la Maison des Missions, M. Escande m'a remplacé un été pendant mes six semaines de vacances. Il est une circonstance douloureuse qui fera que son séjour dans notre Eglise ne sera jamais oublié. Il est arrivé chez moi au moment du départ de mon bien-aimé fils Armand, redemandé par le Seigneur à l'âge de seize ans et demi. M. Escande nous était alors parfaitement étranger. Il présida le service funèbre à la maison. Il aurait perdu un frère et il aurait eu une longue expérience pastorale, qu'il n'aurait pu mieux parler. Son cœur sympathique et profondément chrétien lui dicta ce qu'il fallait dire. Nous ne l'oublierons jamais. »

23 août.

.....Je n'ai pas précisément à me plaindre de la famille qui m'héberge, ils sont tous très complaisants. La fille aînée, qui est institutrice, me fait lire de temps à autre. Mais c'est une vie monotone ; il faut toujours être sérieux : c'est fatigant. Je sens que je m'engourdis dans ce milieu ; les enfants me manquent, j'aimerais en avoir autour de moi pour courir et sauter avec eux. Mon tempérament méridional coule ici entre des rives trop resserrées. Oiseau du Midi, je sens que je dépérirais vite ; mais bientôt je prendrai mon vol vers le beau ciel du Languedoc.

A M. Krüger, professeur de la Maison des Missions de Paris.

31 août.

Merci de m'avoir parlé à cœur ouvert et de m'avoir signalé avec tant de franchise les écueils particuliers contre lesquels je dois plus spécialement me tenir en garde... Si j'ai à remercier Dieu des bénédictions qu'il n'a cessé de répandre sur moi, j'ai surtout à m'humilier devant lui pour toutes mes infidélités, mes inconséquences, pour tout ce qui, dans ma conduite et dans mes paroles, ne lui a pas rendu gloire. Je lui demande de me tenir dans l'humilité, et de se servir de moi, comme d'un instrument docile, pour l'accomplissement de ses desseins.

....Vous avez réussi à me faire aimer mes études théologiques ; vous m'avez inspiré une telle confiance, que j'ai abordé sans hésitation l'étude de problèmes redoutables pour une foi mal affermie. Grâce à Dieu, grâce à vous aussi, ma foi n'a pas été ébranlée, et si mes vues se sont modifiées sur la façon d'envisager la Bible ou de comprendre Jésus-Christ fait homme, la Bible m'inspire le même respect, Jésus-Christ la même confiance qu'autrefois, et c'est bien avec ces armes, que vous m'avez appris à mieux connaître, que je veux aller faire la guerre au paganisme africain. Soyez assuré que vos bienfaits n'ont pas rencontré en moi un cœur ingrat, et que je me féliciterai toute ma vie d'avoir été l'un de vos trois premiers élèves.

Après ces six semaines de suffragance, à Londres, et un petit séjour au sein de sa famille, B. Escande revint à Paris pour mettre la dernière main à sa préparation. On pensait que sa consécration aurait lieu en janvier 1889, en même temps que celle de MM. Teisserès et Allégret, « avec lesquels, comme il le disait, il avait passé six des plus belles années de sa vie. » Mais les événements se précipitèrent; on avait besoin de lui au Sénégal. Ses amis se trouvaient encore à Edimbourg, lorsque le Comité se vit obligé de le faire partir sans retard, en même temps que M. Brandt, l'instituteur de Saint-Louis, revenu en France pour remettre sa santé, et qui ramenait avec lui sa jeune femme.

La consécration de Benjamin eut lieu à Paris le 27 novembre de cette année 1888, au temple de l'Oratoire. C'est MM. Bœgner et de Pressensé qui prononcèrent soit le discours de consécration, soit les paroles d'adieu et d'exhortation au jeune partant.

Enfin Benjamin quitta Paris le 4 décembre, accompagné de M. Bœgner. Des réunions eurent lieu à Mazamet le 6 décembre, et à Bordeaux le 8. Le *Journal des Missions* a donné le récit de la cérémonie de consécration, et de ces réunions d'adieux.

Le bateau de commerce, le *Condé*, sur lequel nos amis devaient effectuer leur voyage, eut quelques jours de retard : ce n'est que le 16 décembre qu'il leva l'ancre.....





Le palais du gouvernement à Saint-Louis, vu de la maison de la mission.

ANNÉE 1889

Traversée. — Installation. — Premières impressions : le pays, les habitants. — Entrée en activité : étude des langues, prédications françaises, œuvre pastorale. — Premier voyage à Kerbala

En mer, 16 décembre 1888.

Enfin le grand jour du départ est venu. A deux heures et demie nous descendons sur le quai d'embarquement. Le soleil brille dans tout son éclat. Peu à peu la foule des curieux s'augmente en même temps que celle des amis. A trois heures et demie on ouvre les écluses, nous montons sur le navire. Un dernier baiser ou une dernière poignée de main, puis, quand le coude du quai nous a caché les chapeaux et mouchoirs qui s'agitent sur le rivage,... plus personne autour de nous, nous nous sentons seuls sur ce vaisseau qui glisse sur les eaux tranquilles du fleuve..... *(Journal.)*

22 décembre.

Voici cinq jours où, moi et mes compagnons, avons su ce que c'est que le mal de mer. Aujourd'hui il semble que nous allons avoir un peu de répit : les vents sont tombés, la mer est moins forte. Madame Brandt et moi, nous nous tenions à l'arrière du navire pour humer l'air frais du matin. Pour la première fois, Madame Brandt (dont je ne saurais assez faire l'éloge) éprouve un moment de défaillance : elle pense tristement au pays qui s'éloigne toujours plus derrière l'horizon. Alors j'entonne le beau cantique :

O chrétien voyageur, ne crains pas la tempête....

et le courage lui revient aussitôt. *(Journal.)*

23 décembre, dimanche.

Je ne saurais dire combien nous avons joui de cette journée. Nous sentions que nos parents et amis pensaient tout particulièrement à nous dans ce jour de dimanche, et cette pensée nous communiquait une joie vraiment extraordinaire. La grande nature était dans toute sa beauté. Le ciel, strié de légers nuages roses, mariait son bleu pâle au bleu plus foncé de la mer; chacune des vagues formées par le sillage, étendait sur la précédente une blanche robe toute frangée de mousseline; des troupes de goëlands aux larges ailes, voletaient au-dessus du navire, ou, fatigués, se laissaient reposer sur les flots ; il semblait, dans ce recueillement

des choses, qu'un hymne s'élevât d'ici-bas vers le Créateur. Plus de trois heures nous restâmes comme enivrés dans cette contemplation. *(Journal.)*

25 décembre, Noël.

Je ne voyais pas approcher ce jour sans quelque appréhension. Il me semblait que je souffrirais trop de le passer en pleine mer, loin des miens. Il n'en a rien été, grâce à Dieu, et je puis dire que pas un instant le regret ou la mélancolie ne sont venus me gâter cette fête. C'était bien quelque peu étrange de célébrer Noël sans l'arbre traditionnel, par un chaud soleil d'été. Mais quand nous avons été tous les quatre ensemble, nous avons oublié ce que la situation avait de singulier, pour ne plus penser qu'au fait que ce jour nous rappelle. Il aurait fallu voir avec quel entrain nous avons chanté nos beaux cantiques de Noël qui nous rappelaient aux uns et aux autres tant de doux souvenirs. Et puis, ce soir, Sirius brille avec tant d'intensité dans ce ciel d'Afrique, qu'il nous semblait, en rechantant ces cantiques à la veillée, apercevoir l'étoile qui conduisit les mages au berceau de Bethléem..... *(Journal.)*

26 décembre.

Notre voyage touche à sa fin. A l'heure où j'écris (2 heures) nous sommes en face de Saint-Louis, et dès ce soir minuit, nous *stopperons* dans le port de Gorée. Je suis heureux d'arriver, et de me mettre le plus vite possible à ma tâche. Les Brandt ont été pour moi de

délicieux compagnons de voyage qui ont bien adouci la tristesse de ces derniers jours. Madame est merveilleuse de courage.... Vous savez qu'en même temps que nous, voyageait un jeune noir de Saint-Louis, du nom de Théophile, que les «Amis» de Bordeaux[1] nous avaient recommandé, ce dont nous nous sommes fidèlement souvenu. Il venait de subir une terrible opération à une côte sous l'aisselle droite, et nous avons dû, malades nous-mêmes, lui faire plusieurs pansements qui ont bien réussi.

Les autres passagers étaient, à deux exceptions près, tous employés dans la maison Maurel et Prom[2].

Dakar, 27 décembre.

Hier vers minuit le sifflet du *Condé* se fait entendre : nous entrons dans le port de Gorée; il fait sombre, on ne distingue rien. A mon réveil, quel est le premier bruit qui frappe mon oreille ? Le son des cloches de l'église. L'avouerai-je ? Eh ! bien, j'en ai presque pleuré. Combien de fois ne les ai-je pas entendues, ces cloches, là-bas, en France, au pied de mes montagnes, dans le recueillement du soir....

Assis à l'arrière du navire, je contemple avec émotion cette terre africaine que je vois pour la première fois, et ces noirs parmi lesquels va désormais se passer ma vie et que j'aime déjà. Les uns, ce sont des musulmans, descendent vers le rivage pour faire leurs ablutions;

[1] Société des Amis de Bordeaux pour les esclaves fugitifs de Saint-Louis.

[2] Maison de commerce établie à Saint-Louis, propriétaire du *Condé*.

d'autres, par le mouvement rythmique des pagaies, dirigent leur pirogue vers Rufisque ou Dakar ; d'autres, enfin, s'avancent dans des canots à voiles pour décharger le *Condé*.

... Le panorama qui se déroulait sous nos yeux nous donnait bien la sensation de l'Afrique : ces palmiers et ces cocotiers qui étendent leurs feuilles protectrices sur les maisons à toit plat, blanchies à la chaux, et surtout ces noirs aux vêtements étranges et multicolores qui accouraient de toutes parts pour assister au déchargement du *Condé*. L'aube et le crépuscule ne durent ici qu'un quart d'heure environ. Vers six heures le soleil est sorti de la mer, on s'est trouvé subitement en plein jour, et les grues du bateau ont commencé à charger les chaloupes des indigènes, tandis que sur le quai les manœuvres s'entrecroisent, munis, qui d'une caisse, qui d'une malle qu'ils transportent dans les différents entrepôts.

Après déjeuner, c'est-à-dire vers onze heures, nous mettons pied à terre. Tout est si nouveau pour nous, du moins pour Madame Brandt et pour moi, qu'il nous faut quelque temps pour nous tirer de l'espèce de rêve où nous sommes plongés. Ces palmiers et ces bananiers qui balancent sous la brise de mer leurs bouquets de larges feuilles vertes ; ces indigènes qui sont étendus à terre se chauffant au soleil comme des lézards dans les douceurs du *far-niente ;* ou ceux-ci qui vont et viennent dans les accoutrements les plus bizarres; ces femmes qui portent leur calebasse sur la tête et leur dernier-né derrière le dos ; ces jeunes filles dont les cheveux, artistement nattés, retombent en fines lanières sur le cou, où brillent le

cuivre et l'or ; ces enfants à peu près nus, au torse admirablement moulé, qui ressemblent, à s'y méprendre, aux statues de bronze du Luxembourg; ces goëlands aux longues ailes blanches, qui projettent leur ombre bien définie sur le sable brûlant; les cris gutturaux que ce fourmillement d'êtres s'envoient ; ces bruits du tamtam qui s'entendent au loin.... tout cela, oui, c'est l'Afrique!

...Gorée est une sorte de rocher qui émerge de l'Océan à trois kilomètres environ du littoral; le sommet de l'île est couronné par un fort militaire massif, imprenable, qui s'élève à pic de la mer. Puis ce sont de toutes parts des rues étroites, tortueuses, bordées d'habitations qui ne se distinguent de nos maisons de campagne que par la cour intérieure où femmes et enfants se tiennent d'ordinaire.

Après cette rapide visite, nous louons une chaloupe, et nous cinglons vers Dakar. Dakar a un tout autre cachet que Gorée. De larges boulevards plantés d'arbres feuillus coupent la ville en tous sens; les maisons européennes, avec leurs arcades ombragées ne sont pas dépourvues d'élégance; et surtout les indigènes demeurent ici dans des huttes qu'on ne voit pas à Gorée. Pour rien au monde nous n'aurions voulu manquer cette visite qui nous a donné la sensation de ce qu'est la vraie vie des enfants de l'Afrique. C'est là que j'ai vu ces cases faites de roseaux, surmontées d'un capuchon en tiges de mil ou en feuilles de palmier, ces calebasses dans lesquelles les ménagères préparent leurs repas et qui remplissent la hutte d'une insupportable odeur de graisse, ces pileuses de couscous en vêtements légers,

qui laissent retomber le pilon en cadence, et qui battent des mains entre chaque coup. On n'avait pas l'air trop rassuré du coup d'œil investigateur que nous jetions sur toutes choses; néanmoins nous avons pu examiner à notre aise.

Notre première journée d'Afrique a été bonne, et sachant à quel point les premières impressions sont tenaces et influent sur les impressions subséquentes, nous remercions Dieu de nous avoir épargné ces amères déceptions ou plutôt ces cuisants regrets qui découragent de la tâche avant même de l'avoir entreprise.

Saint-Louis, 28 décembre.

A cinq heures trois quarts, ce matin, nous sommes sur pied. Nous descendons à la gare enveloppés d'obscurité. Pourtant deux ou trois légers nuages roses bordent l'horizon à l'orient ; encore un quart d'heure et le soleil apparaîtra, chassant brusquement les ténèbres. A six heures le train se met en marche et file avec une vitesse dérisoire, si bien qu'il lui faut treize heures pour franchir les deux cent soixante-huit kilomètres qui séparent Dakar de Saint-Louis.

Dès que le soleil s'est levé, nous mettons la tête aux portières pour contempler l'aspect du pays. A droite et à gauche, mais par intervalles seulement, des haies où grimpent des liserons rouges et bleus; de temps à autre des marigots avec des joncs gigantesques, des nénuphars et des essaims de canards sauvages; des champs de mil dont il ne reste que les tiges et qui ont

fourni aux indigènes le fameux couscous dont ils sont si friands ; de vastes plaines semées de palmiers, de cocotiers, de bambous, de baobabs en pleine sève, et au milieu de tout çela un monde d'oiseaux au plumage étincelant, qui, posés sur le fil télégraphique, nous regardent passer d'un air de défi, ou qui se sauvent à tire-d'ailes. Çà et là, on aperçoit des caravanes d'indigènes. En tête, marchent les dromadaires avec une solennité tout à fait amusante, ensuite viennent, l'un derrière l'autre, les indigènes enveloppés dans des *boubous* aux couleurs variées et éclatantes : procession étrange, dans un panorama non moins étrange !

Mais qu'est-ce donc qu'on aperçoit, là-bas à l'horizon ? On dirait de hautes montagnes couvertes de neige... Non, ce sont, à cent pas tout au plus, des monticules de sable d'une blancheur immaculée. Toute cette côte jusqu'à Saint-Louis, est sablonneuse, et l'on s'en aperçoit bien aux nuages de poussière qui emplissent le wagon.

A partir de Rufisque — la troisième ville du Sénégal après Gorée-Dakar et Saint-Louis comme importance commerciale — nous laissons le littoral pour obliquer vers l'intérieur. En même temps nous perdons peu à peu de vue toute trace de civilisation. De distance en distance, dissimulés derrière les hautes herbes ou les buissons, on peut voir de petits villages qui ressemblent à des agglomérations de ruches ; accroupis à l'entrée de leur hutte, ou bien occupés aux travaux des champs, les habitants se montrent à nous dans un déshabillé que d'aucuns trouveraient excessif. Aux endroits déclives, sont creusées des citernes entretenues

L'AVENUE DODDS A NDAR-TOUT

avec le plus grand soin, car il pleut rarement dans le Cayor, et la moindre goutte d'eau est d'un prix infini. Puis, ce sont des troupeaux de bœufs, de chèvres, de dromadaires, qui cherchent un peu d'herbe dans ces maigres pâturages. A mesure que nous approchons de Saint-Louis, le pays revêt un aspect plus sauvage : les arbres diminuent, les ronces et les guérets remplacent les plantations de mil et d'arachides, les marigots se multiplient. Enfin, aux environs de sept heures, on aperçoit les lumières du chef-lieu. Encore quelques minutes... et nous serrons la main à M. Taylor, à M. et Mme Jean Morin et à plusieurs membres de l'Eglise que je ne connais pas encore....

1er janvier 1889.

C'est donc aujourd'hui le commencement d'une nouvelle année! J'ai peine à me faire à cette idée, tant je me sens dépaysé ici. Dieu veuille, s'il le trouve bon, m'épargner les souffrances, éloigner de moi la maladie, pendant cette année. Dieu veuille aussi que je m'absorbe tellement dans mon œuvre et y trouve tant d'encouragements, que loin d'avoir la nostalgie du pays, je regrette de voir les jours s'écouler si vite. *(Journal.)*

2 janvier.

Aujourd'hui je voudrais vous dire combien je suis heureux de me trouver ici : je sens tellement que je suis à la place où Dieu me veut. Certes, l'horizon n'est pas sans nuages ; je prévois que mon stage à Saint-Louis

5

sera un temps d'épreuve pour moi. Je l'accepte, puisqu'il me vient d'En-Haut, mais je demande tous les jours à Dieu qu'il nous revête d'un esprit de sagesse, de prudence, de charité, et je vous prie de le lui demander vous-mêmes pour nous. Dieu ne peut pas refuser de nous bénir, et je suis persuadé que l'Eglise va entrer dans une ère toute nouvelle.

Dès le second dimanche de ce mois, je commencerai un service en français le soir, pour lequel Morin me remplacera de temps à autre, je l'espère. Brandt, de son côté, va se remettre à son école, et comme il a eu soin de se choisir pour femme une habile ménagère, nous allons lui confier les garçons qui, jusqu'ici, ont vécu à côté des filles, chez M. Taylor.

Vous savez que je suis arrivé au meilleur moment de l'année. Les nuits sont fraîches ; le matin et le soir il souffle un bon petit vent délicieux ; cependant, au milieu de la journée, le soleil est chaud, parfois très chaud ; il ne faut jamais sortir sans son casque. Soyez bien persuadés que je serai prudent, et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour éviter les fièvres. Ce qui, plus que la chaleur, rend les promenades fatigantes, c'est le sable des rues dans lequel on enfonce parfois jusqu'à la cheville. Depuis quelque temps, cependant, l'administration a fait paver la partie centrale de la ville ; elle a même eu l'heureuse idée d'éclairer Saint-Louis à l'électricité, ce qui lui donne un cachet de civilisation tout à fait surprenant…

A *Madame M****.

17 janvier.

Je vous écris aujourd'hui de « chez moi. » Voulez-vous que nous fassions une petite visite à mon nouveau domicile ? Voici d'abord mon *cabinet de travail,* vaste pièce à cinq portes : deux ouvrent devant sur un balcon qui donne sur la rue, les deux de derrière ouvrent sur un autre balcon d'où l'on descend dans la cour. Une porte dans le mur de gauche donne accès dans ma chambre à coucher. Elle me sert aussi de salle à manger, c'est là que je prépare mon petit déjeuner. Par la porte de devant je me rends sur le balcon de la rue, par celle de derrière je pénètre dans une troisième pièce qui me sert d'atelier photographique. Enfin, à la suite de cette pièce, et toujours sur le balcon de la cour qui forme angle droit, se trouvent une petite cuisine très convenable et une petite chambre à débarras. Matin ou soir, j'ai toujours de la fraîcheur, soit par devant, soit par derrière. Vous ne pouvez pas vous figurer comme c'est charmant, le soir par exemple, de s'installer avec un pliant sur le balcon de la rue. A cent pas, coule le petit bras du fleuve qui mesure une centaine de mètres de large. Derrière ce bras du fleuve s'étend le village de Guet-Ndar, d'une largeur à peu près égale, bordé de palmiers le long de la rive, puis c'est la mer, la grande mer qui m'envoie à certaines heures du jour son souffle rafraîchissant. Cette dernière circonstance rend le climat de Saint-Louis très supportable, surtout à cette

époque, la meilleure de l'année. Je me trouve donc très bien chez moi, à cela près que je manque un peu de tranquillité. Sous moi et dans la cour, habitent cinq ou six ménages indigènes, avec une forte proportion d'animaux domestiques. Tout cela fait un bruit assourdissant. Pourtant, vers sept heures du soir, tout ce monde rentre dans son nid, on n'entend plus rien, plus rien du tout.

Je suis bien placé pour faire mes observations sur les mœurs des indigènes. C'est dans cette cour, en effet, que les femmes font la lessive, cousent les nattes, pilent le couscous, préparent les repas. C'est là aussi que s'amusent les enfants en costumes fort primitifs. Les uns n'ont guère qu'une ceinture d'étoffe autour des hanches, les plus grands ont, en plus, une espèce de burnous dans lequel ils semblent perdus, tant il est grand. C'est extrêmement drôle de faire ainsi la connaissance des mœurs et des habitudes du pays. Ce qui m'intrigue le plus, ce sont les chants du pays. Les noirs, ici, ne savent pas chanter, à moins d'avoir subi le contact des blancs. Ce sont des glapissements, des gloussements, quelque chose d'informe, presque d'inhumain, impossible à rendre. Voici plus d'une demi-heure que j'entends un groupe de quatre mendiants chanter de porte en porte pour demander l'aumône : l'un d'eux, un aveugle, fait les soli, puis les trois autres reprennent en chœur toujours le même refrain. J'essaie de le mettre en musique, cela est impossible, car il échappe à toutes les règles de la mesure et de l'harmonie.

Je sens plus que jamais combien j'ai besoin que Dieu m'instruise et me montre la voie que je dois

suivre. J'ai trouvé ici bon nombre d'Européens, mais ils semblent à peu près tous ignorer la pudeur et la moralité. Cela rend l'œuvre de la mission extrêmement difficile. Si notre mission du Sénégal doit avoir un pied-à-terre à Saint-Louis, ce n'est pas là qu'elle doit se développer, mais dans l'intérieur. Cependant, j'ai eu la joie d'inaugurer dimanche dernier la série de mes prédications françaises avec un bon petit auditoire. Je suis persuadé qu'il doublera quand le temple sera construit. J'aime à croire que Dieu bénira nos efforts, et qu'ils contribueront, pour une petite mesure au moins, à l'avancement du règne de Jésus-Christ.

1er février.

Journée consacrée à mon sermon. Je me suis senti soutenu par Dieu ; ce que je lui demande, c'est qu'il puisse faire quelque bien dimanche. Nous commençons un nouveau mois ; les jours passent vite. Oh ! comme on voudrait faire davantage pour l'œuvre de Dieu! *(Journal.)*

6 février.

Voici déjà cinq semaines que je suis sur le continent africain, et jusqu'ici je suis satisfait de ma nouvelle vie. Les bénédictions de Dieu qui reposaient sur moi en Europe, m'ont suivi sur la terre d'Afrique. Oh ! si papa et maman pouvaient, un quart d'heure seulement, se transporter dans ma petite demeure, comme ils seraient enchantés et réjouis! Ne regrettez jamais de m'avoir

donné à la mission du Sénégal ; soyez heureux, au contraire, de l'honneur que Dieu m'a fait en m'appelant dans ce champ difficile. Si Dieu le veut, il me conservera la santé, la vaillance, comme il l'a fait jusqu'ici...

A Madame Bœgner.

6 février.

J'aimerais que vous puissiez voir mon nouveau logement, je suis sûr que vous en seriez enchantée. D'abord il est neuf, ce qui exclut, au moins pour le moment, la présence des rats et des araignées ; ensuite sa proximité du fleuve permet à la plus légère brise d'arriver jusqu'à moi.

Quant à mes repas, j'ai trouvé un restaurant où, pour 140 francs par mois, je suis très bien servi. Je suis consterné de la cherté de ma pension, mais on ne trouve pas mieux ici. Ce qui me manque, dans la nourriture, ce sont les légumes qu'on trouve en très petite quantité à Saint-Louis. Des oignons, des radis, des choux, des navets, des haricots, et c'est à peu près tout. Il faut bon gré mal gré se rattraper sur la viande. Depuis une dizaine de jours je me fais apporter mon déjeuner de midi afin d'éviter le soleil de cette heure-là qui est très mauvais. Ces petits repas sont bien un peu trop silencieux, mais enfin je m'y habitue. Le soir je suis trop heureux de sortir et je vais dîner à mon restaurant.

Votre sympathie relative à la participation que je prends aux travaux du ménage m'a touché. Depuis

quelque temps mon sort s'est un peu amélioré. Je ne fais plus tout moi-même. C'est ainsi qu'un des garçons de l'école fait mes petites commissions. De plus mon propriétaire a mis à ma disposition sa petite servante qui m'apporte régulièrement mon eau tous les trois jours et balaie mon appartement. De cette manière mes travaux manuels nuisent moins à mes travaux d'esprit. Il y a cependant une chose qui laisse fort à désirer : c'est le blanchissage de mon linge. Sur la recommandation de Jean Morin, j'ai traité avec une femme qui s'est chargée de me blanchir à raison de quinze francs par mois. Quelle n'a pas été ma stupéfaction, lorsqu'elle m'a rapporté pour la première fois mon linge, de constater qu'il avait presque encore plus mauvaise apparence qu'auparavant : mes cols et mes manchettes étaient roussis, mes devants de chemise horriblement froissés. Et Jean m'a dit qu'on ne fait pas mieux ailleurs ; il me faut donc en prendre mon parti.

16 février.

Mon existence se régularise, s'équilibre avec le temps. Le matin, en me levant, je commence par préparer mon petit déjeuner, puis je fais mon culte. Quand il est terminé, je m'attelle à l'ouvrage. Les lundi, mardi, mercredi et jeudi, je fais du wolof, à moins que je n'aie à préparer mon courrier, ou bien que quelque visite ne vienne prendre mon temps, ce qui m'est arrivé constamment depuis mon arrivée. A onze heures et demie (il est une heure en France), on m'apporte mon déjeuner. Je me prépare ensuite une tasse de café, puis je m'étends

sur mon lit et je fais la sieste jusqu'à une heure et demie. Si rien ne vient me déranger, je fais de nouveau du wolof. Vers cinq heures, je fais une courte apparition chez Morin ou chez Brandt. Deux fois par semaine, je me rends à l'hôpital. A sept heures, je me dirige vers mon restaurant, puis je rentre chez moi, sauf le jeudi où nous avons la réunion de préparation des moniteurs, chez Brandt.

Le vendredi, c'est autre chose. A peine levé, je commence à écrire mon sermon ; à sept heures, au moment où je sors pour dîner, j'écris l'*amen* final. Le samedi je l'apprends tout à mon aise, c'est un jour délicieux pour moi. Enfin le dimanche : réveil à sept heures ; prédication en wolof par M. Taylor à huit heures et demie ; école du dimanche faite par Brandt à dix heures ; l'après-midi je revois mon sermon ; à six heures et demie je dîne ; à huit je prêche ; puis toute la colonie européenne va prendre le thé chez Morin. Mes auditeurs sont au nombre de vingt-huit à trente-cinq ; c'est peu, mais il sera bien difficile de faire davantage ici [1]. Peut-être, quand le temple sera construit, entrera-t-il un certain nombre de curieux, car dans l'édifice actuel, on n'entre que si l'on est bien décidé à s'asseoir et à rester, ce qui retient plus d'un indécis à la porte.

Le matin, M. Taylor n'a guère plus de monde : trente-cinq à quarante-cinq, encore faut-il dire que nous sommes quatre ou cinq blancs qui ne comprenons pas un traître mot de wolof, pas plus que les douze à quinze Bambaras qui viennent de Béthesda.

[1] Pourtant on verra que, plus tard, la chapelle ne suffisait plus pour le nombreux auditoire qui s'y réunissait tous les mois.

L'œuvre à Saint-Louis rencontre des difficultés insurmontables, et ne semble pas appelée à un grand avenir. Les vrais indigènes du pays, c'est-à-dire les Wolofs, sont tous musulmans. Cela implique qu'ils détestent cordialement les blancs auxquels ils se croient supérieurs. Je ne crois pas que nous, Européens, nous arrivions jamais à les entamer, ils se méfient trop de nous : il faudra que leur évangélisation se fasse par les noirs eux-mêmes. De là la nécessité de courir vers les Bambaras qui sont beaucoup plus accessibles et qui pourront devenir d'excellents apôtres. A quelque heure du jour ou du soir que l'on passe dans les rues (surtout à six heures du matin et six heures du soir, heures réglementaires), on est sûr de rencontrer des musulmans qui font leur *salam*, c'est-à-dire leur prière. Une fois j'ai observé une brave femme qui accomplissait ce devoir religieux, elle n'est pas restée moins de vingt minutes à genoux, et n'a pas baisé la terre moins de trente fois ! Après cela, comment ne seraient-ils pas fanatiques ?.....

Il m'arrive parfois, le matin, d'aller assister Morin dans son dispensaire. Il a passablement de malades. Cependant il y a beaucoup de noirs qui dédaignent de recourir aux blancs. Aujourd'hui même, vers cinq heures, j'ai été tiré de ma correspondance par des cris perçants qui venaient d'une cour voisine. Je sors sur mon balcon : c'était une jeune fille qui avait un pied malade, et à qui l'on faisait une opération. Trois mégères la tenaient solidement garrottée, et un indigène, avec un gros couteau, fourrageait dans les chairs avec un aplomb imperturbable. Au bout d'un quart

d'heure, le chirurgien s'est retiré avec son instrument, et l'une des aides enveloppa le pied dans un linge. Je ne vous dirai pas toutes les maladies repoussantes que l'on voit ici, la plupart des enfants ont la tête rongée par la teigne. Tout cela provient en grande partie de la malpropreté qui règne chez les noirs.

16 février.

J'avais hâte de faire la connaissance de nos braves Bambaras, chez eux, à Béthesda (ici le village a gardé son nom indigène de *Pont-de-Khor*, pont des coquillages). Un soir, vers six heures, nous partons, Morin, Brandt et moi, et nous prenons la direction de Béthesda. Après avoir traversé le village de Sor où demeurent la plupart de nos membres d'Eglise, nous nous engageons sur une route sablonneuse, bordée de part et d'autre par d'immenses marigots où croissent des forêts de joncs et de roseaux, et d'où la gent batracienne nous salue de ses coassements. Vingt minutes de galop, et nous sommes aux confins de notre concession. Je m'attendais à voir un grand village indigène avec des rues et une place au milieu pour le marché et les danses, aussi jugez de ma surprise, quand on me montre, à cinquante pas en avant, neuf ou dix huttes formant un cercle, et qu'on me dit : « Voici Béthesda ! » Nous pénétrons dans l'enceinte, et aussitôt de tous ces trous noirs qui servent de portes, nous voyons sortir tout un monde d'hommes, de femmes et d'enfants en costumes fort légers, qui nous serrent la main avec empressement, et nous remercient de notre visite par

des effusions de franche gaieté. Car, hélas! il nous est impossible de leur parler, ils ne comprennent pas le wolof (pour la plupart), et c'est du langage des sourds-muets que nous devons nous servir avec eux. Je vous assure, du reste, qu'on se comprend très bien. C'est ainsi qu'un autre jour nous sommes retournés à Béthesda, cette fois-ci avec Madame Brandt. Quand nos Bambaras l'ont aperçue, ils l'ont tout d'abord entourée pour bien l'examiner, puis ils se sont mis à rire, mais à rire! tandis que du coin de l'œil ils regardaient malicieusement M. Brandt comme pour lui dire : « Ha! ha! c'est pour cela que tu nous as quittés et que tu es parti pour la France! »

Jetons un regard furtif dans ces cases. Ce n'est pas facile, car pour les éclairer, il n'y a que les pâles rayons de la lune, et un brasier fumant à l'intérieur, sur lequel cuit le repas du soir. Deux ou trois couchettes en bois, recouvertes d'une natte, autant de calebasses où l'on conserve précieusement l'eau qu'on va puiser au loin, un escabeau taillé à coups de hache, et c'est tout. Le luxe, vous le voyez, en est rigoureusement exclu.

Et cependant ils sont heureux, là, nos protégés. Songez à ce qu'ils étaient auparavant, aux mauvais traitements dont ils souffraient de la part de leurs maîtres. Aujourd'hui, ils travaillent paisiblement la terre, cultivent l'arachide, la patate, et peuvent vivre en famille sans craindre les rapts cruels.

A M. Jaques, ancien missionnaire au Sénégal.

16 février.

L'œuvre de la mission ne peut pas être indéfiniment cantonnée à Saint-Louis. Le peu de résultats acquis durant ces vingt dernières années montre, me semble-t-il, que tout ce littoral est peu favorable aux progrès de l'Evangile, et que c'est vers l'intérieur qu'il faut porter nos efforts. Si Dieu m'accorde la santé et si je puis passer ici mon premier hivernage, j'ai l'intention, à mon prochain retour en France, de m'offrir au Comité pour tenter une expédition dans le pays des Bambaras. Il me semble que là-bas, loin du contact des blancs, dans une population homogène, non encore entamée par l'islam, la mission aurait quelques chances de réussite. Où faudra-t-il au juste se diriger? Je ne puis le dire, j'ai besoin de m'entourer de renseignements. Ne croyez-vous pas que, sans trop s'éloigner du fleuve, il faudrait, cependant, s'en tenir à une certaine distance, pour n'être pas gêné par les Européens?

Comme il me sera plus doux d'opérer sur un terrain où je pourrai commencer la conquête des âmes! Cela viendra un jour. Pour le moment, je cherche à me rendre utile, soit par ma prédication du dimanche soir, soit par mes visites à l'hôpital militaire dont je suis spécialement chargé. Le reste du temps je l'emploie à l'étude du wolof que j'ai entreprise sur un bon pied. Il me semble que j'en viendrai assez facilement à bout.

A Madame Bœgner.

6 mars.

Parmi les curiosités de Saint-Louis, je veux vous faire connaître la plus curieuse, le marché. Le meilleur moment pour le voir, c'est six heures du matin. Les marchands et marchandes sont là tout prêts à vendre leurs articles. Ils les ont apportés sur des zébus (bœufs à bosse que nous avons ici), ou bien sur des dromadaires qui se reposent à l'ombre des superbes cocotiers qui entourent le marché. De toutes parts, on voit accourir les ménagères portant leur calebasse sur la tête, ou sur la main qu'elles lèvent d'une façon fort gracieuse à la hauteur de leur épaule. Quelques-unes ont leur enfant attaché sur le dos. Prenons place dans ce singulier cortège et regardons les excellentes choses que l'on peut acheter. Tout d'abord voici les marchands de bois; ils ont une cinquantaine de bûches derrière eux; avec une hache ils les coupent une à une : ils en feront de petits tas qu'ils vendront un ou deux sous. Pour continuer par les hommes, voici les marchands de boubous et de pagnes, les marchands de babouches et de gris-gris. Après eux, viennent les femmes, accroupies, leur nouveau-né au sein, la pipe à la bouche; car il est à remarquer qu'ici les femmes fument beaucoup plus que les hommes. Il y a beaucoup de variété dans leur coiffure, suivant qu'elles sont d'une tribu ou d'une autre. Les Woloves ont les cheveux nattés en fines lanières; le beurre qu'on a dû employer à cet usage

vous oblige à respirer dans votre mouchoir quand vous passez près d'elles. Les femmes des Serracolets, ou de certaines autres tribus de l'intérieur, ont une quantité de bagues et de boucles entremêlées dans leurs cheveux, si bien que leur tête ressemble à un sapin qui aurait conservé ses miroirs et ses globes de Noël. Les Mauresques, enfin, ont une chevelure lisse, parfois assez longue; avec cela une figure presque toujours extrêmement belle. N'était la saleté qui recouvre leur personne, elles seraient certainement supérieures en beauté à la plupart de nos Européennes.

Ici c'est le coin des poulets et des canards qui vous font un tapage d'enfer. Plus loin on vend quelques rares légumes de nos pays (des courges en masse, par exception, les indigènes en sont très friands). Sur une natte, cette marchande-ci a fait une dizaine de petits tas de *niébés*, haricots du pays; dans cette calebasse, à côté, se trouvent des racines de manioc ou des patates. Là sont les marchandes de lait et de beurre; ce sont en général des Peuls ou Foulahs, ou des Mauresques. Suivez-les dans leurs opérations. Le lait a été transporté au marché dans des outres affreusement sales; la marchande prend un vieux bol qui doit servir de mesure, et elle y verse le lait qui s'est à moitié caillé dans son outre. La première fois que j'ai vu cela, j'ai éprouvé un haut-de-cœur formidable. Quant au beurre, c'est pire encore; la vendeuse plonge la main dans la masse, elle en fait de jolies petites boulettes qu'elle arrondit bien avec ses doigts, et elle les livre ainsi à sa cliente.

Mais, à mesure que nous avançons, quelle est donc cette horrible odeur qui nous suffoque? C'est l'odeur du

poisson séché qui constitue à lui seul la moitié des transactions commerciales du marché. Il compose le plat qui accompagne invariablement le riz ou le couscous dans les repas indigènes. Je ne sais comment le choléra n'emporte pas ces marchandes qui étalent sur leurs nattes des douzaines et des douzaines de ces poissons faisandés..... Aussi nous retirons-nous sans traverser ce bout de marché; plus loin est le hangar de la boucherie, et au-delà le marché au poisson frais. Du reste l'heure avance, et le soleil commence à devenir assez chaud.....

14 mars.

Tout dernièrement, j'ai assisté à deux incendies dans le village indigène de Guet-Ndar. Une quarantaine de cases ont brûlé chaque fois. Il ne faut pas vous imaginer que les propriétaires ont volé au secours de leurs biens. Non. Quand pareil malheur arrive, les noirs sont saisis d'une terreur superstitieuse, ils s'enferment dans leurs cases, de peur qu'on ne les réquisitionne pour éteindre l'incendie, et alors ce sont les soldats français qui sont obligés de faire la besogne, quelquefois sous le brûlant soleil de midi. Et même, ils en ont souvent été empêchés par des fanatiques qui ne voulaient pas que la volonté immuable d'Allah soit contrecarrée. Alors les incendies peuvent prendre les proportions les plus dangereuses.

Rien n'est amusant comme de passer le lendemain près des endroits incendiés. C'est une vraie fourmilière humaine, occupée à creuser en terre pour ensevelir les

débris ou à dresser d'immenses roseaux hauts de deux mètres cinquante à trois mètres pour en former des abris. Une semaine plus tard, rien ne paraît du désastre, ce coin du village est revenu à son aspect habituel.

A M. Barnaud.

8 mars.

Par les détails que mes parents vous auront sûrement donnés, vous connaissez quelle est mon existence. Certes, ce n'est pas ainsi que je me la représentais lorsque je vous fis part de mon désir d'apporter l'Evangile aux païens. Je me figurais qu'un missionnaire vivait dans une cabane grossièrement construite au sein de la population qu'il évangélise, qu'il était toujours en course, allant de village en village, prenant à peine le temps de dormir. Oh! j'espère bien qu'un jour, mon rêve, plus ou moins modifié, deviendra une réalité !

Notre œuvre à Saint-Louis ne sera jamais très brillante, car les difficultés lui viennent de tous côtés. De la part des musulmans, cela va sans dire, et la plupart des Wolofs appartiennent à cette religion; de la part des catholiques, qui nous font une concurrence acharnée et qui ne se gênent pas pour venir chasser sur nos terres; et même de la part des protestants français qui ont sans doute jugé que la religion n'est pas un article d'exportation et qui se gardent comme du feu (je parle du plus grand nombre) de mettre le pied dans notre



LE MARCHÉ DE SAINT-LOUIS

lieu de culte. Cependant je me rappelle que notre petite Église peut être le levain qui fera lever toute la pâte, et voilà ce qui me donne du courage et de l'entrain.

M. Taylor et moi, nous nous proposons de partir pour Kerbala, dès que cela nous sera possible. Nous y resterons sans doute quelques jours pour nous faire une idée exacte de cette station, pour visiter les villages environnants, et faire de la sorte une tournée d'évangélisation. Je ne puis pas encore juger des choses puisque je n'ai jamais vu Kerbala, mais on dit que l'œuvre de l'évangélisation y trouvera un terrain propice. Je me réjouis extrêmement de ce projet.

Deux stations! C'est bien peu pour un pays comme le Sénégal, mais c'est un commencement. Encore quelques années, et si Dieu nous est favorable, il y aura toute une chaîne de stations s'échelonnant jusqu'aux rives du Niger; et à côté des chants discordants des musulmans, qui parcourent le pays en chantant des sourates du Coran, s'éléveront des cantiques à la gloire de notre Dieu-Sauveur.

Mais pour cela il nous faut des hommes. Qui se décidera à venir au Sénégal? Qui voudra se consacrer à cette belle œuvre où Dieu paie au centuple les sacrifices que l'on fait?

5 avril.

Nous avons en ce moment-ci une assez forte épidémie de petite vérole. Il ne faut pas s'en étonner outre mesure, car elle est à demeure fixe dans la ville. Elle est beaucoup moins dangereuse qu'en Europe; toute-

fois elle sévit un peu plus fort que d'ordinaire. Pendant une certaine période on enterrait dix et même douze variolés par jour. Il faut dire aussi que les indigènes ne prennent aucun soin préventif, et que par leur incurie ils donnent des aliments à la maladie. Ils couchent dans la même case avec un variolé ; on voit de ces malheureux se traîner, dégoûtants, dans les rues, promenant ainsi la maladie. On a mille peines à prendre des mesures d'hygiène contre le fléau. Nous qui sommes vaccinés n'avons rien à craindre.

Cette paresse et cette négligence des noirs leur sont funestes. On vante volontiers leur forte carrure, la vigueur de leurs muscles, leur haute taille ; à première vue on les croirait à l'abri des maladies qui ébranlent si facilement la santé des Européens. La vérité, c'est qu'on trouve très peu de vieillards chez eux, ils meurent dans la force de l'âge, tout d'un coup, brisés comme un ressort qui subitement se rompt.

Quand un musulman vient à mourir, ses parents et amis s'assemblent autour de son cercueil à claire-voie et font leur *salam,* c'est-à-dire leurs interminables prières, puis on le charge sur une barque et on le conduit jusqu'au cimetière qui est situé à l'extrémité sud de Guet-Ndar. Pour être plus précis, je devrais parler *des* cimetières musulmans, car on voit sur les trois ou quatre mamelons de sable qui forment la pointe sud de la lagune, une quantité de pieux piqués en terre, qui marquent chacun un tombeau. Comme la loi musulmane défend de creuser plus bas que quarante centimètres, il suffit que les flots de la mer s'élèvent sur ces monticules pour mettre à découvert les cadavres.

L'autre dimanche, les Brandt et moi, en compagnie des enfants, nous avons visité ces nécropoles, mais n'avons guère envie, maintenant, de renouveler la visite.....

Les cimetières européens sont du côté opposé; on les aperçoit à une certaine distance quand on se rend à Béthesda. Nous y sommes allés il y a huit jours pour voir la tombe des Golaz. M. Taylor, qui les avait accompagnés à leur dernière demeure, a pu distinguer leur tombe de celles de toutes les autres victimes de cette épidémie; nous y placerons un signe de commémoration.

5 avril.

Le mois de mars qui vient de s'écouler a été un mois exceptionnellement doux, le thermomètre ne dépasse pas 24°. De même qu'en France, nous avons inauguré le printemps le 20 mars. La plupart de nos arbres conservent leurs feuilles toute l'année, comme les palmiers, les cocotiers, les bananiers; mais d'autres les perdent lorsqu'arrive le mois de novembre pour ne les reprendre que fin avril : le flamboyant et le baobab entre autres. Déjà on les voit bourgeonner, encore quelques semaines et ils donneront de l'ombre qui sera la bienvenue pendant les chaleurs de l'hivernage.

On dit beaucoup de mal du Sénégal, beaucoup trop à mon sens : il a de bonnes choses, pourtant. Ainsi, quand on projette une partie de plaisir, il est tout à fait superflu de regarder le ciel la veille au soir pour deviner si le temps favorisera les plans de campagne. On

est toujours sûr du beau temps, toujours sûr qu'il faut prendre son casque et son parasol : jamais de caoutchoucs, ni de parapluie.

Evidemment cela a ses inconvénients : c'est au manque d'eau qu'est due en grande partie la stérilité du pays. Tout peut pousser dans ce sable, mais il faut sans cesse arroser. J'ai visité le jardin du gouvernement, dont le frère de Morin est le directeur. Il est superbe. Pourquoi? Parce qu'on l'arrose régulièrement. J'ai souvent vu, le long des routes, de très beaux jardins potagers plantés de choux et d'autres légumes, mais ils sont également arrosés très fréquemment, grâce à leur proximité d'un marigot.

15 avril.

J'ai joliment ri quand S. m'a écrit que les deux cadres à photographie qu'elle m'envoyait étaient pour orner ma cheminée. Ici les cheminées de salon sont inconnues, on n'en trouve nulle part, et quand on monte sur le toit de sa maison, on ne voit autour de soi presque pas de cheminées. Les quelques-unes qui existent viennent d'un mode de fourneau rarement employé pour la cuisine. Les Européens se servent de fourneaux de charbon; les indigènes ont quelquefois des sortes de foyers où ils brûlent du bois, mais ils emploient plus fréquemment des vases en terre cuite. Vers six heures du soir, on voit les ménagères sortir un de ces vases dans la rue ou dans la cour, le remplir à moitié de charbon, puis elles coupent des bûchettes de bois dont elles mettent les débris sur le charbon, et

elles allument le tout. Quand le feu a bien pris, elles placent dessus un autre vase, ou une marmite contenant des courges, du riz ou du poisson, tout cela assaisonné de pas mal de graisse dont l'odeur m'oblige à fermer toutes mes fenêtres qui donnent sur la cour.....

A Madame Krüger.

1er mai.

Quand je pense qu'il y a quatre mois que je suis ici, le temps me semble avoir passé « comme la navette d'un tisserand, » et j'ai besoin de me reprendre à compter ces mois pour me convaincre que je ne me fais pas illusion. D'autre part, rien ne m'étonne plus ici, il me semble que je suis un vieux Sénégalais, que ma vie s'est passée en Afrique.

Pour si monotone que soit mon existence, elle l'est moins encore que celle des indigènes, des femmes surtout. A six heures elles commencent leur vacarme : leurs interminables salutations, le pilage du mil, etc. ; vers huit heures et demie ou neuf heures, revenues du marché, et le soleil se mettant à chauffer dur, nos femmes sortent dans la rue, s'étendent à l'ombre de tout leur long dans le sable, partout, au milieu du chemin ou sur les bords (c'est aux passants ou aux voitures à prendre garde); là, elles causent, ou fument la pipe, ou dorment. A onze heures elles font le repas, puis à une heure elles s'étendent de nouveau jusqu'à ce que la fraîcheur du soir soit revenue. Le lendemain, même

répétition, et voilà leur vie..... Qu'elle est triste, et comme on voudrait pouvoir leur parler, à toutes ces créatures humaines, des grandes choses que Dieu a faites pour nous et qu'il veut faire pour elles !

A M. Krüger.

1er mai.

Le commencement de votre lettre m'a fait parcourir d'un coup d'aile mes trois années d'études, ces chères années dont on n'apprécie jamais assez la valeur : *O fortunatos nimium, sua si bona norint.* Il y avait bien les répétitions qui..... mais enfin on vivait heureux, sans grand souci, et puis on était avec ses amis. Aujourd'hui on est loin de tous les siens, on est chargé de responsabilité. Jalla est au Zambèze, Teisserès et Allégret sont au Congo, tout cela est un peu triste. Je n'avais jamais tant apprécié la sagesse de Jésus qui envoya ses disciples deux à deux ; je crois que ce sera une autre vie pour moi quand j'aurai à côté de moi un ami. Je compte que les vocations pour le Sénégal ne manqueront pas parmi les nouveaux élèves..... Si j'en juge par les quatre mois que j'ai passés ici, le climat n'est pas un obstacle insurmontable. Je sais bien que nous n'avons pas encore atteint les grandes chaleurs, et que je ne pourrai parler de ce sujet en connaissance de cause qu'après l'hivernage. Mais enfin cet hivernage n'est pas éternel, et pendant ce temps, on redouble ses précautions, on suspend un peu son activité, on végète comme

l'on peut, et puis les premières fraîcheurs de novembre vous remettent sur pied, d'après ce que je présume et ce que j'ai entendu dire. Tous les Européens n'ont pas le privilège de revenir tous les deux ou trois ans en France, et pourtant ils ne souffrent pas trop. Le curé actuel de Saint-Louis est depuis vingt et un ans sur cette côte et n'a revu que deux fois la France, et il n'est pas le seul de son espèce. Il est vrai de dire que ses facultés ont plus ou moins souffert de ce long séjour sous ces latitudes.

Un obstacle peut-être plus grand, c'est l'étude des langues. M. Taylor m'avait promis de me donner des leçons de wolof, et quand j'aurais été suffisamment avancé dans cette langue, Madame Taylor nous aurait donné à tous deux des leçons de bambara. Hélas ! ce beau projet est resté à l'état de projet. Donc j'étudie seul. J'ai commencé par le wolof, la langue la plus répandue à Saint-Louis. Je suis placé dans des conditions très défavorables pour cela. Enfermé dans mon cabinet, je n'en sors guère pour converser avec les indigènes, non pas que le désir me manque, mais parce qu'il n'est guère réalisable. Les noirs accessibles habitent Sor ou les villages voisins, c'est là qu'il faudrait aller pour leur parler. Mais le temps fait défaut. Quoique je consacre le moins de temps possible à ma prédication du dimanche (tout en la soignant), je vois les heures et les jours s'envoler avec une rapidité extraordinaire. Les soins du ménage, les visites aux uns et aux autres, celles que je reçois, ma correspondance, mes rares lectures, ma photographie, tout cela dévore mon temps. C'est pourquoi je ne conseillerai jamais à

un nouvel arrivant de s'attarder à Saint-Louis. Il faut vivre, et vivre le plus tôt possible au milieu des indigènes qu'on veut évangéliser.

Néanmoins je commence à saisir quelques lambeaux de phrases dans les sermons de M. Taylor. J'apprends des mots, des phrases, et j'espère me perfectionner rapidement dans cette langue.

Quant au bambara qui me sera d'une bien plus grande utilité pour mon œuvre future, je compte l'entreprendre dans deux ou trois mois, au moyen d'une grammaire-dictionnaire faite par un père catholique, en 1886.

Enfin, je me suis rendu compte que dans ce pays musulman, il serait sinon nécessaire, du moins précieux, de savoir l'arabe. Evidemment ce serait l'arabe vulgaire, mais je ne sais comment m'y prendre. Mes ambitions sont peut-être trop grandes, je ne sais. Ce que je sais, c'est que pour travailler utilement, il faut être solidement outillé.

Du reste, pendant l'hivernage, j'ai l'intention de ne donner qu'une prédication par mois, ce qui me laissera du temps pour l'étude des langues.

6 mai.

Le dimanche de Pâques, 21 avril, je me suis rendu compte que je suis bien au Sénégal, et non pas en France. Pour se faire une idée de la chaleur que nous avons eue, il faut l'avoir endurée. De sept à neuf heures du matin, un soleil de feu brûle le sol, pas le moindre souffle d'air. Vers neuf heures le vent d'est se lève, le

sirocco. Aussitôt le ciel se voile de nuages grisâtres, l'horizon apparaît d'un rouge sombre, comme aux premières lueurs d'un incendie lointain ; l'atmosphère est étouffante et des tourbillons de poussière vous aveuglent. Justement ce jour-là je dînais chez M. Taylor, et vers midi, je dus me mettre en route. J'étais la seule créature humaine dehors ; seuls quelques chiens erraient çà et là, tirant la langue. A deux heures, je rentre chez moi, c'était le moment le plus chaud. Mon thermomètre marquait 41° à l'ombre. Je me jette sur mon lit dans l'espoir que le vent tournera bientôt et nous apportera un peu de fraîcheur..... Mais c'est en vain que de dix en dix minutes je sors sur mon balcon pour voir si les brins de paille ou de papier que je lance ne s'envolent pas à droite ; quatre heures, cinq heures arrivent : toujours le même vent, toujours la même chaleur. Et malgré cela il fallait me préparer pour ma prédication du soir. Ce n'est qu'à six heures et demie que la brise de mer s'est levée et a fait descendre le thermomètre de quatorze ou quinze degrés. Heureusement que ces chaleurs sont tout à fait exceptionnelles à Saint-Louis. Plusieurs Sénégalais (j'entends par là les Européens établis ici depuis un certain temps) ne se rappellent pas avoir vu de journée pareille depuis leur arrivée dans la colonie. A part cette cruelle journée, le temps est si clément qu'on ne peut rêver rien de mieux. Toujours un beau soleil, pas trop chaud, qui vous met tout de suite de bonne humeur..... c'est du moins l'effet qu'il produit sur moi.

6 mai.

L'autre dimanche nous avons fait une nouvelle promenade, les Brandt, les enfants et moi. Nous voulions fuir la demi-civilisation du chef-lieu pour respirer un peu la vie indigène. Nous nous sommes égarés dans les rues de Sor, cueillant quelques fleurs qui croissent près du fleuve, entrant dans les cours, cherchant à lier conversation avec les indigènes. Nous avons découvert la demeure du grand marabout, petite case en bois, bien travaillée, hermétiquement fermée, d'où il ne sort jamais. Seules, ses deux femmes, qui sont d'une remarquable beauté, ont accès auprès de lui. Quelques pas plus loin, nous avons vu la grande école musulmane où les jeunes gens les plus distingués viennent apprendre la théologie. Ils sont assis par terre, chacun tenant en main un passage du Coran qu'il lit à son tour et dont il demande l'explication. Le professeur est accroupi devant eux, il a près de lui les commentaires du Coran, et il en donne lecture à ses élèves. Je n'ai jamais vu de noir à figure plus intelligente.

En continuant nos investigations, nous avons trouvé une école musulmane pour les enfants, et nous sommes entrés. Il y avait une trentaine de garçons, et savez-vous combien de filles? — Deux, pas davantage. Ils sont là, devant le maître, ces bambins, une grande tablette en main, sur laquelle sont écrits les sourates (ou préceptes) les plus célèbres du Coran. Ils ne les comprennent pas, puisqu'ils sont écrits en arabe, il faut cependant que chacun d'eux les récite sans broncher,

ou gare à la férule. On ne peut s'empêcher de les plaindre de tout son cœur[1].

Un de ces jours nous monterons enfin à Kerbala, après avoir retardé plusieurs fois notre départ.

5 juin.

Mon premier voyage à Kerbala est donc du domaine du passé, et vous attendez que je vous en fasse le récit.

Le vendredi 10 mai à huit heures du matin, M. Taylor, Brandt et moi mettons le pied sur la *Germaine,* petit vapeur de commerce faisant le service entre Saint-Louis et Podor. Il est petit et sale, aussi avons-nous toutes les peines du monde à caser convenablement nos bagages ; nous ne trouvons de place que près de la machine où il nous sera impossible de passer la nuit. Force nous est de rester à l'avant où nous installons nos pliants. De temps en temps nous recevons au moins un brin d'air rafraîchissant.

Que vous dirai-je de cette partie du voyage? Le fleuve est bien monotone avec ses berges basses et sablonneuses où viennent s'abreuver des troupeaux de chèvres et de bœufs, et l'horizon recule à l'infini derrière ces plaines mornes et nues rôties par un soleil de feu.

Nous causons entre nous, nous causons avec nos compagnons de voyage, et l'heure du déjeuner arrive. Nous avions emporté nos provisions, mais le capitaine

[1] Voir sur les écoles musulmanes l'article du *Petit Messager de Noël,* livraison de janvier 1895.

(indigène) nous invite à sa table. Après un moment de sieste, nous reprenons notre poste d'observation vers les trois heures, mais nous observons à peu près les mêmes choses que le matin, car nous sommes toujours près de la lande aride et sablonneuse qui forme tout le littoral de notre colonie. A sept heures nous soupons, puis nous avisons aux moyens de passer la nuit. Les matelots étendent une voile blanche sur le pont, nous nous enveloppons dans nos couvertures de voyage, et nous nous endormons. Je dors, pour ma part, plus mal que bien : six jours plus tard je ressentais encore une courbature au côté.

A cinq heures, réveil ; le bateau a tourné à l'est et nous avons à gauche la rive du pays des Maures, et à droite celle du Sénégal. L'aspect du pays devient moins monotone. En passant devant le jardin de Richard Toll (jardin de Richard), nous apercevons les arbres gigantesques que le sieur Richard, jardinier du gouvernement, planta au siècle dernier ; c'est un endroit vraiment charmant. Nous apercevons quelques caïmans qui émergent à la surface des eaux. On les tire, on les manque. A onze heures nous débarquons à Dagana. Il fait une chaleur colossale, aussi nous retirons-nous à l'ombre des fromagers (magnifiques arbres) qui bordent le rivage. Nous prenons notre déjeuner, puis nous parcourons le marché, visitons le cimetière où dort la vaillante Madame Jaques, et obtenons du chef du village qu'il nous procure trois chevaux.

Pendant ce temps notre évangéliste Samba Coumba arrive avec son âne, nous chargeons nos affaires et nous partons. Délicieuse soirée à travers cette plaine

monotone et silencieuse, tandis que les ombres de la nuit tombent et nous enveloppent rapidement. A sept heures et demie nous avons franchi les sept kilomètres qui séparent Dagana de Kerbala, et nous mettons pied à terre.

La station nous a littéralement enchantés. La maison serait parfaite si, au lieu d'avoir sa cloison extérieure en planches, elle l'avait en briques (réparation que l'on peut aisément faire). Imaginez-vous un rectangle de vingt mètres de long sur sept de large. Quatre vastes pièces l'occupent, percées de dix grandes portes-fenêtres qui permettent le passage de l'air. Sous le toit qui s'abaisse à hauteur d'homme, se trouve une véranda qui court tout autour de la maison et que termine une balustrade. Chaque chambre est faite avec beaucoup de soin, je dirai même avec une certaine élégance. Elles sont toutes très gentiment meublées.

Puis, dans l'enclos, on trouve encore une écurie, une cuisine, un grand hangar qui peut servir d'atelier. Ce qui y manque, c'est l'ombre, mais avec des soins on pourra arriver à avoir des arbres autour de l'habitation.

Nous y avons passé cinq jours bénis. Nous avions laissé de côté toutes les petites misères de la vie de chaque jour, oublié tous nos sujets de tristesse et d'appréhension, et je puis dire que rien n'est venu gâter notre bonheur. M. Taylor était d'une grande gaieté. Quant à moi, vous me connaissez assez pour savoir que je n'étais pas le plus larmoyant de la bande.

Nos journées étaient réglées. Le matin nous avions un culte qui réunissait de douze à quinze indigènes.

C'est peu, direz-vous. Mais actuellement il n'y a presque personne dans les villages, par suite de la sécheresse du précédent hivernage ; dès les premières ondées, c'est-à-dire à la fin de ce mois, ils reviendront dans leurs pénates.

Le soir à quatre heures, nous partions à cheval pour visiter les villages voisins qui sont au nombre de sept ou huit, et dont certains comptent jusqu'à quatre-vingt cases, ce qui donne une population d'environ trois cents âmes. Ah ! quelles bonnes parties nous avons faites là ! Nous nous en souviendrons longtemps !

Le lendemain de notre arrivée, c'était un dimanche. Nous sommes allés au village de Kerbala qui n'est qu'à deux cents pas de la station, et M. Taylor et moi avons parlé aux indigènes rassemblés. Le jeudi matin, jour de notre départ, nous avons pris tous les trois la parole, — toujours traduits en bambara par l'évangéliste Samba.

Et nous sommes rentrés au logis heureux et contents, convaincus qu'il y a là une œuvre à faire, et une belle œuvre. Seulement pour occuper ce poste il faut être marié ; il serait bon aussi qu'il y eût un instituteur et sa femme, à qui l'on pourrait construire facilement une maison dans les deux hectares que mesure notre concession.

Quand je réaliserai les conditions voulues, je ne serai pas éloigné de m'offrir pour ce poste.....

A un ami.

16 juin.

Ici, comme ailleurs je pense, le temps s'enfuit avec une effrayante rapidité. Il y a bientôt six mois que je suis ici, et il me semble que je suis un nouveau débarqué, tant les semaines ont vite passé. C'est que j'ai beaucoup à faire en dehors de mon travail de pasteur qui est assez considérable. Les soins du ménage me prennent beaucoup de temps, le vent m'envoie tant de poussière que je dois être constamment à balayer et à épousseter, aussi je soupire après le moment où un autre moi-même s'occupera de cette partie de ma besogne. Du reste je ne regrette pas d'être parti seul. Quand on a vécu toute sa vie en Europe, surtout à Paris, on se rend difficilement compte de ce qu'exige le choix d'une compagne pour un pays africain, et l'on peut se laisser aller à un choix qui, loin de doubler vos forces, les frapperait de stérilité.....

Je m'étais figuré le Sénégal beaucoup plus terrible qu'il ne l'est en réalité. Jusqu'ici, à part une vingtaine de jours de vent d'est, c'est-à-dire de chaleur torride, la température a été celle d'un mois d'août en France. De onze à deux heures, cependant, la chaleur est si lourde qu'on peut difficilement s'en rendre compte si on ne l'a pas éprouvée au moins une fois. Mais, comme à cette heure-là on reste ordinairement enfermé dans son appartement, on ne souffre pas trop.

Il n'y a de vraiment terribles, que les mois d'hiver-

nage, et surtout ceux d'août, septembre et octobre, mais je ne suis pas inquiet de l'avenir. Jusqu'ici, grâce à Dieu, ma santé est aussi bonne que possible ; à part quelques maux de tête (j'en avais autant à Paris), je me suis toujours trouvé dans une situation normale. J'ajoute cependant qu'on ne peut pas fournir ici la même somme de travail qu'on fournit en France. J'en ai pris résolument mon parti.....

16 juin.

Tu me demandes compte de mon activité auprès des Européens protestants de la ville. Que te dire, sinon qu'elle est plus difficile encore que celle auprès des noirs. Il y en a, comme A., qui ont été sollicités mainte et mainte fois, qui jamais n'ont refusé catégoriquement, mais ne sont pas venus une seule fois au culte ; c'est lamentable. On dirait presque que les catholiques sont plus accessibles ; j'en ai toujours un certain nombre dans mon auditoire du dimanche soir, et plusieurs reviennent assez régulièrement.

18 juin.

La plupart de nos Européens nous ont quittés pour aller voir l'Exposition, mon œuvre pastorale est donc un peu réduite. J'en profite pour m'attaquer aux indigènes. En ce moment-ci, aussi, j'ai à mon restaurant des entretiens très sérieux avec trois catholiques et un matérialiste. Celui-ci attaque tout : Dieu, l'âme, l'éternité, la Bible, et j'ai fort à faire pour répondre à ses



SAINT-LOUIS ET LE PONT FAIDHERBE VUS DE SOR

objections. A la Maison des Missions j'ai ramassé un petit bagage théologique qui ne m'est pas inutile, néanmoins je cherche toujours à ramener la discussion sur le terrain moral, à porter l'attention de mes contradicteurs sur la personne de Jésus-Christ et sur la croix du Calvaire. J'ai bon espoir que cette semence, jetée ainsi en terre de jour en jour, lèvera et portera des fruits.

A M. Krüger.

19 juin.

Je rentre à l'instant de mon restaurant. J'y dîne tous les jours avec quatre messieurs employés dans l'administration qui ont engagé avec moi une conversation des plus sérieuses. Ou pour mieux dire, c'est avec l'un d'eux, matérialiste dans l'âme,... s'il en a une... que je suis principalement en discussion au sujet de la religion et de tous les problèmes qui s'y rattachent. Combien de tact, de prudence, de charité il faut pour réfuter une à une ses objections et rétablir la vérité dénaturée. Ses trois amis, des catholiques, sont plutôt avec moi qu'avec lui, mais ce n'est pas d'eux qu'il attend des arguments nouveaux. Tout ce soir, de sept à neuf heures, nous avons parlé, et la discussion menace de se prolonger longtemps encore, ce dont je me réjouis grandement. Pourvu que je puisse lui faire quelque bien, à lui et à ses compagnons, laisser dans leur conscience une flèche qui les irritera sans cesse, jusqu'à

ce qu'ils aient trouvé le repos en Jésus, car c'est toujours sur lui que je cherche à ramener la conversation qui prend souvent la tangente, c'est à lui que je voudrais les amener. C'est ainsi que tout en n'ayant plus qu'une prédication par mois, je trouve encore l'occasion de rendre témoignage à mon Sauveur.

22 juin.

Les indigènes sont contents de voir arriver l'hivernage : c'est la période des fêtes qui commence pour eux. Pendant tout le mois de mai ils ont jeûné depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les divertissements étaient suspendus, il leur était même interdit de fumer et de priser : terribles sacrifices! En disciples dociles de Mahomet, ils se sont soumis à ces mortifications de tout genre, mais ils avaient hâte de prendre leur revanche. Le 31 mai au soir, vous auriez pu voir de place en place des groupes d'indigènes, le nez en l'air, regardant fixement un point du ciel. Ils attendaient fiévreusement que l'obscurité de la nuit leur permît d'apercevoir la lune dont l'apparition devait mettre fin à leur long carême et ouvrir l'ère des réjouissances. Vous dire le tohu-bohu qu'ils ont fait est impossible. Le lendemain, Saint-Louis présentait une animation inaccoutumée : les musulmans célébraient le *Cori*. Hommes, femmes, enfants, ils parcouraient la ville dans leurs plus beaux habits, et plusieurs sont vraiment magnifiques. Les gamins, la tête rasée de frais, étaient armés de boîtes d'amorces qu'ils faisaient éclater sous vos pas. Le soir, l'enthousiasme était à son

comble : ce n'était partout que danses, clameurs, roulements de tam-tam. Depuis lors l'enthousiasme ne s'est guère calmé, et c'est à ce vacarme-là que chaque soir je m'endors.

Et les fêtes ne sont pas finies. Dans quelques semaines nous aurons encore la *Tabaski*, fête nationale et religieuse, que l'on pourrait comparer à notre fête de Pâques, et qui est plus imposante encore que le *Cori*.

..... Il faut avoir vu ces bals nocturnes (il y en a aussi dans la journée, mais ils sont moins fréquentés) pour se convaincre que l'islamisme n'est en somme qu'un paganisme à hautes prétentions. Le bruit du tam-tam se fait-il entendre sur la place ou le long du fleuve, aussitôt des essaims d'indigènes, des femmes surtout, se précipitent follement hors des cases et entourent le musicien qui porte le nom de griot. Quand le groupe est suffisamment nombreux, on forme un grand cercle, et le griot donne le signal de la danse, en frappant alternativement d'une baguette de bois et de la main gauche une peau tendue sur une calebasse ou sur un tronc d'arbre vide. Alors c'est une ivresse générale..... Et dire que les petites filles qui sont là, accroupies au premier rang, et qui battent des mains avec leurs aînées, n'auront point d'autre éducation ! Les garçons iront à une école, sinon à l'une des écoles françaises, du moins à celle des musulmans : ils y apprendront le Coran. Plus tard, ils feront leur *salam* et pratiqueront les divers rites de leur religion. Les filles, à peu d'exceptions près, resteront à la maison, soigneront les petits frères et les petites sœurs, pileront le mil, et feront les emplettes au marché. Quand elles

auront grandi, elles porteront les marmots derrière le dos, et feront la cuisine. Puis au moment de se marier, elles ajouteront à leur cou quelques colliers et quelques *grisgris* préservateurs (amulettes) en prévision des nouveaux devoirs qui les attendent, et c'est tout : rien pour leur cœur, rien pour leur âme. Oh ! quand donc la lumière de l'Evangile viendra-t-elle dissiper ces obscurités?

..... Pendant que la population se livrait à ces réjouissances, notre petite Eglise était aussi en fête. Le 26 mai, nous avons eu l'immense joie de baptiser un de nos écoliers, qui a passé quelques mois en France et qui avait contracté une terrible maladie dont il a peu d'espoir de guérir. Avant de subir une grave opération, il a tenu à recevoir le baptême dont il était digne.

Puis le jour de Pâques, c'était le tour de nos quatre grandes élèves, à entrer par le baptême dans notre Eglise : Zénabou, Thénen, Jeanne et Sophie. Les deux premières ont reçu les noms chrétiens de Elisabeth et de Gertrude, celle-ci en souvenir d'une jeune amie de M. Taylor.

8 juillet.

Nous avons dignement terminé la première moitié de l'année par une tornade. J'étais allé voir les Morin la veille de leur départ, le 29 juin. Le ciel était noir d'encre; le tonnerre grondait sans cesse. Vers dix heures je me retire, et en sortant, je sens tomber de larges gouttes. Je rentre en courant, monte quatre à quatre mes escaliers, ferme à la hâte portes et fenêtres; c'était

juste à temps : l'orage éclatait. On ne se fait aucune idée de la quantité d'eau qui peut tomber dans l'espace d'un quart d'heure. C'en est assez pour combler les citernes ou les réservoirs, pour imbiber les racines des arbres et faire épanouir la végétation. Le lendemain, tout avait un air de propreté réjouissant ; les feuilles des arbres, auparavant couvertes de poussière, étaient nettoyées ; les maisons et les cases semblaient sortir de la lessive, et dans l'atmosphère, il y avait un air de fraîcheur qu'on se sentait pressé de respirer à pleins poumons. Hier, il semblait qu'une nouvelle tornade allait fondre sur nous, mais elle a passé sur nos têtes et s'est jetée dans la mer.

17 juillet.

Je vous parlais dernièrement de mes conversations de restaurant. Celui de mes contradicteurs qui est matérialiste me ramène de temps en temps sur le terrain religieux et je me fais un plaisir de l'y suivre. Or, dimanche dernier — ils étaient là tous les quatre — sont entrés deux jeunes gens, un boulanger et son cousin, soldat, puis deux marins. En me comptant nous étions donc neuf. Or ce boulanger, que je ne connaissais pas du tout, est un champion du catholicisme. Je soupçonne fort (et j'ai été confirmé dans mon soupçon) qu'il avait été envoyé par les curés pour espionner mes conversations religieuses avec mes compagnons de table.

La conversation s'engage entre mon matérialiste et un de ses amis sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et le premier commence à en dire de toutes les couleurs

sur le clergé qui touche l'argent du gouvernement et le combat en face. Je vois mon boulanger, pendant ce temps, qui se remue sur sa chaise et roule de gros yeux. Au bout d'un certain temps, n'y tenant plus, il se lève, et traite M. L. d'imbécile, etc. Voyant la tournure que prennent les choses, je me jette dans la mêlée, fais comprendre au boulanger qu'il a eu tort d'insulter un homme qui ne lui disait rien, à M. L. que sa tirade contre le clergé avait été légèrement violente et qu'elle avait pu froisser la conscience d'un catholique. Bref la conversation reprend comme si rien ne s'était passé, et je tâche de répondre avec beaucoup de modération aux questions que me pose mon boulanger. Mes réponses obtenaient l'assentiment de tous les autres, néanmoins je ne cherchai pas à profiter de mon avantage pour écraser mon adversaire, et quand il me quitta, il me serra affectueusement la main. Les autres aussi se retirèrent, sauf les deux marins qui avaient écouté sans mot dire notre conversation. Quand nous fûmes seuls, ils me dirent combien mes paroles leur avaient fait plaisir (ils sont catholiques tous deux). L'un d'eux m'avoua qu'il ne se couchait jamais le soir sans avoir fait sa prière. Pendant une demi-heure je leur exposai simplement et méthodiquement le but de la religion, et le salut par Jésus-Christ. Je suis sûr que la semence jetée ce soir-là ne sera pas perdue.

Il était neuf heures et demie quand je mis le pied dehors.....

17 juillet.

La colonne qui est envoyée chaque année dans le

Haut-Sénégal pour ravitailler les postes et prêter main-forte aux poignées d'hommes qui gardent ces postes, redescend en ce moment-ci à Saint-Louis. Ces soldats achèvent leur fatigante campagne et ne rêvent que leur retour en France. Plusieurs n'arrivent ici que pour y mourir. A l'heure où j'écris ces lignes il n'y a pas moins de cinquante malades à l'hôpital militaire de la ville. Ce qui me paraît surprenant, c'est que sur ce nombre, pas un ne se soit déclaré protestant. Je ne m'explique la chose qu'en admettant que nos coreligionnaires qui entrent à l'hôpital ont soin de cacher leur religion et ne m'appellent pas de peur d'être mal vus par les sœurs qui font le service. Nous avons eu plus d'une fois connaissance, trop tard malheureusement, de jeunes protestants qui ont reçu l'extrême onction des mains du prêtre et qui ont été ensevelis par lui.

Ce n'est pas tout. Sur les trois cent vingt soldats que compte la garnison de Saint-Louis, un seul est venu vers nous muni d'une lettre de recommandation de son pasteur. Grâce à lui, j'ai découvert trois autres protestants qui sont respectivement depuis 22, 16 et 11 mois au Sénégal. Il est probable qu'il en existe plusieurs autres, mais ils ne se montrent pas, soit par indifférence religieuse, soit par timidité. Et puis, il faut bien dire, notre petite chapelle est si dissimulée que beaucoup ont pu passer devant elle sans la remarquer, en sorte qu'ils ignorent peut-être jusqu'à notre existence dans la colonie.

Il en résulte que ces jeunes gens sont livrés à eux-mêmes, qu'ils passent leurs deux ans de Sénégal sans entendre une parole de sympathie chrétienne, ce qui est

assurément regrettable, surtout quand on se trouve loin de sa famille et de sa patrie, dans un climat dangereux, où, plus que partout ailleurs, la solitude prédispose au découragement. C'est pourquoi je voudrais tant que les parents qui ont des enfants, ou les pasteurs des paroissiens, dans la colonie, nous fassent connaître leurs noms et leurs adresses. Je me ferais un devoir, en même temps qu'un plaisir de les visiter.

4 août.

Au Sénégal comme en France, c'est l'époque des bains de mer, et de rivière aussi. C'est un curieux spectacle, je vous assure, de contempler de mon balcon tous ces enfants, vêtus de leur innocence, barbottant dans l'eau aussi bien ou mieux que des canards, puis venant se sécher sur le quai, au grand soleil, qui hâle encore plus leur peau, si possible. Il y a, entre Saint-Louis et les villages de l'intérieur, cette différence, qu'ici les femmes et les tout à fait grandes jeunes filles n'osent presque pas se baigner, tandis que plus haut, vers Dagana et Podor, elles ne se préoccupent nullement de la présence d'Européens; tout s'y fait avec la plus grande familiarité.

Ce qui nous gêne, nous autres Européens, pour nous baigner comme eux, c'est le soleil. Les seules heures propices sont six à sept heures du matin, au moment du lever du soleil, et le soir aux mêmes heures, à son coucher. Et même à six heures, le soleil est-il quelquefois assez fort. Pour surcroît de précaution, je me suis fabriqué un bonnet en toile cirée, et avec cela je puis aller hardiment à l'eau.

Nous avons eu quelques pluies, mais bien peu. Si vous saviez avec quelle frénésie elles sont attendues ! On suit du regard le nuage noir qui monte de l'orient, et quand il éclate, ce sont des cris, des hourras sans fin. Les indigènes trouvent l'occasion bonne pour prendre un bain froid : ils se mettent sous les gouttières.... pas plus difficile que çela.

Dernièrement les catholiques ont fait une procession pour demander à Dieu la fin de la sécheresse, mais nous ne voyons pas encore qu'ils aient été exaucés. C'est ainsi que notre évangéliste de Kerbala nous écrivait à la fin de juillet que depuis le 18 juin il n'était pas tombé de l'eau sur la station. Il a eu beau arroser les cent vingt arbres que Jean Morin est allé y planter, il n'y en a que dix-sept qui ont réussi....

Ce soir, dimanche, j'ai invité quatre jeunes soldats protestants à venir prendre le thé et à passer la soirée avec moi. Il faut qu'ils soient bien entourés, car si la vie de caserne n'est agréable nulle part, elle ne l'est nulle part moins que dans une colonie.

7 septembre.

Nous sommes au plus fort de l'hivernage et la chaleur bat son plein. De neuf heures du matin à six heures du soir, nous avons une moyenne de 32° dans nos appartements. Lorsque la brise de mer souffle, tout est pour le mieux, on peut marcher sans trop de fatigue, armé de son casque et de son parasol. Mais le terrible, c'est quand l'air est placide, quand les feuilles des arbres et le drapeau du palais du gouvernement restent immobiles.

Oh ! alors, on se croirait dans une étuve; la sueur ruisselle de toutes parts. Même quand on est chez soi, à ne rien faire, on transpire.... Eh! bien, je vous dirai franchement que je n'en souffre pas plus que ça. Je m'étais fait de l'hivernage une idée beaucoup plus effrayante, et j'ai été agréablement surpris ; on s'accoutume encore assez vite à cette température surchauffée.

Quant à la nuit, c'est un peu différent. Durant les heures d'insomnie où l'on se tourne et retourne dans son lit à la recherche d'un endroit frais, où l'on agite son éventail à s'en fatiguer le poignet, on réalise parfaitement que l'on se trouve entre le Sahara et les Tropiques. J'ai donc pris l'habitude de ne me coucher qu'à dix heures et demie; si je suis mal disposé pour lire, je tire mon pliant sur mon balcon et je médite, ou je rêve. Une fois au lit je ne tarde pas à m'endormir.

Les pluies qui se sont fait longtemps attendre ont été assez abondantes ces derniers jours. Mercredi dernier il est tombé des torrents d'eau depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin. Les arbres se hâtent de pousser leurs feuilles, ils sont d'un vert éblouissant; la campagne n'a plus tout à fait l'aspect désolé qu'elle revêt pendant la saison sèche.

A un des membres du Comité des Missions de Paris.

16 août.

Malgré les difficultés que j'ai rencontrées à l'entrée de ma carrière, je suis plein de joie et d'enthousiasme.

Chaque jour, je réalise mieux la beauté et la grandeur de la tâche missionnaire. Chaque jour, je remercie Dieu de m'avoir choisi, moi, faible instrument, pour travailler à l'avancement de son règne sur terre païenne. Oh ! quand on coudoie dans les rues ces hommes, ces femmes, principalement ceux qui descendent du Haut-Fleuve, sur la figure desquels on cherche en vain quelque reflet d'une âme éclairée par un rayon d'intelligence ; quand on voit ces enfants noirs, obligés d'aller à l'école musulmane pour apprendre par cœur, sous la férule du maître, quelques passages du Coran dont ils ne comprennent pas le premier mot; quand, à l'heure de la prière, on assiste aux génuflexions de centaines de musulmans qui se croient en règle avec Dieu une fois leur *salam* terminé, et qui s'imaginent pouvoir comme auparavant tromper, mentir, mener vie licencieuse; quand, surtout, on voit glisser sur le fleuve une pirogue portant cinq ou six pleureuses qui vont confier à la terre le corps d'un parent ou d'un ami, on ne peut s'empêcher de ressentir dans tout ce qu'elle a de poignant, la compassion qu'éprouvait le Christ, lorsqu'autour de lui, il apercevait les multitudes semblables à des brebis sans berger. Et quand on pense que ces ténèbres où ces peuples sont plongés, couvrent des territoires entiers, et, sauf quelques éclaircies, règnent sur tout ce continent africain, on comprend toute la grandeur de la carrière missionnaire....

Cette carrière n'est pas seulement grande, elle est également belle. Quoi de plus beau que de s'asseoir dans la case d'un de ces enfants d'Afrique, à côté de lui, et de chercher à ranimer l'étincelle divine déposée en son

âme, de parler à ces cœurs sans espérance, de la pitié et de l'amour de Dieu ! Jusqu'ici, il est vrai, j'ai dû, faute de connaître suffisamment la langue, restreindre cette branche de mon activité, mais le jour approche où je pourrai entrer directement en contact avec les indigènes, du moins avec ceux qui parlent le wolof. Après cela il me faudra songer sérieusement au bambara dont j'ai déjà commencé l'étude et dont la connaissance est absolument indispensable pour peu qu'on s'avance dans l'intérieur du pays. Du reste, à Kerbala, à Saint-Louis même, cette langue est utile. M. Taylor se propose d'aller passer une quinzaine de jours au milieu de nos libérés bambaras à Béthesda et je compte moi-même m'y rendre plusieurs fois pour parler à nos gens. Comment ferais-je si M. Taylor ne se trouvait pas là?

Pauvres gens ! ils ont bien besoin qu'on s'occupe d'eux d'une façon spéciale. Ceux qui sont là depuis plusieurs années ont quelques notions de la religion chrétienne, un d'entre eux fait même partie de notre Eglise. Il n'en est pas ainsi des nouveaux arrivants. Le terrain est absolument vierge. Sur Dieu, sur la destinée humaine , ils n'ont que les vagues notions que leur a léguées leur fétichisme. En outre, par suite de leur émigration sur terre étrangère, ils ont renoncé aux coutumes de leurs cultes idolâtres. Les catholiques nous envient cette proie, et comme des loups ravissants, ils cherchent à la saisir. Mais cette concurrence, passablement déloyale puisqu'ils viennent chasser sur nos terres, n'a fait qu'exciter notre sollicitude à l'endroit de nos protégés bambaras. Je crois pouvoir dire que nous avons gagné leur confiance et leur affection, et c'est un point capital.

Je ne crois pas dépasser la vérité en disant que cette œuvre du Sénégal ne pourra prendre de grands développements que par l'adjonction d'ouvriers indigènes, catéchistes ou pasteurs. Le climat est si inhospitalier pour des Européens, qu'il faudra songer tôt ou tard à faire évangéliser le pays par ses propres enfants, mais toujours sous la surveillance de missionnaires européens qui auront la haute main sur tout. Les catholiques l'ont compris et ils ont, du côté de Joal, un séminaire qui a déjà fourni quelques prêtres indigènes.

Mais pourquoi parler de cet avenir que j'aperçois lumineux et magnifique, alors que nous n'en sommes qu'aux petits commencements ? L'important pour le quart d'heure, c'est d'être fidèle à la modeste tâche que Dieu nous a confiée à Saint-Louis et à Kerbala, jusqu'à ce qu'il nous ouvre d'autres portes.

A M. Krüger.

7 septembre.

.....Si je pense constamment à vous, n'allez pas croire toutefois que ces visites que je vous rends par la pensée, ou que ces réminiscences du passé, m'entraînent dans la mélancolie ! Non, je suis heureux d'être ici, au Sénégal, et pour rien au monde je n'aurais voulu que la maladie me forçât à reprendre cette année la route de France. Je suis heureux d'y être, parce que je sens que là est ma place, et qu'il y a une grande œuvre à faire dans ce pays. Les catholiques déploient une activité

extraordinaire, non seulement sur le littoral, mais aussi dans l'intérieur. Leur mission chez les Bambaras vient d'être fondée. Trois pères et plusieurs frères sont allés s'établir à Kita ; de là ils se disposaient à gagner Bammako, lorsque le père Montet, le chef de l'expédition, et l'auteur de la grammaire bambara, a succombé aux rigueurs du climat. C'est nous qui leur avons donné l'idée d'une semblable mission, grâce à notre œuvre des esclaves libérés. Par suite de nos lenteurs, de nos atermoiements, ils nous ont devancés et chercheront naturellement à s'emparer des principaux points du pays avant notre arrivée. Il est vrai que la contrée est immense, et que leur méthode est d'occuper les endroits où se trouvent des postes français, alors qu'il est préférable, à notre point de vue, de s'établir à distance des endroits fréquentés par les blancs. J'ai l'occasion de voir beaucoup d'employés ou de soldats qui viennent du Haut-Fleuve et je prends auprès d'eux quantité de renseignements. J'espère pouvoir, à mon retour en France, exposer clairement la manière dont je crois que devrait être faite l'évangélisation du Sénégal.

16 octobre.

En même temps que vous entrez dans la saison froide, nous entrons ici dans la saison sèche. Jusqu'à la semaine dernière, nous avons eu des chaleurs torrides; un jour, au soleil, mon thermomètre a marqué 51°. Puis il y a eu un abaissement de température si subit que la plupart des habitants de Saint-Louis (Européens et indigènes) ont attrapé des rhumes. Ce n'est pas à dire qu'il fasse

froid, et les pauvres soldats qui arrivent en ce moment de France par fournées, ne doivent assurément pas trouver que la réputation de chaleur que possède le Sénégal soit surfaite. Néanmoins, quand on a traversé les mois d'août et septembre, on sent comme une détente dans tout l'organisme et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'hivernage touche à sa fin.

Malheureusement ce n'est pas encore la fin des maladies, au contraire. Les pluies ayant cessé, l'eau des marigots ne se renouvelle plus ; il s'ensuit que les environs de la ville sont transformés en marécages qui donnent naissance aux fièvres paludéennes. Les Européens qui, comme moi, sont indemnes de toute fièvre et de toute indisposition, sont bien rares ; les dysenteries abondent, les hôpitaux sont remplis.....

5 novembre.

Bien que les pluies aient cessé depuis plusieurs mois, nous avons de l'eau douce en abondance à Saint-Louis. Je ne parle pas de celle qu'on a recueillie dans les citernes, et à laquelle on se garde bien de toucher pour le quart d'heure. Je veux parler de l'eau du fleuve qui est encore douce pour un mois et demi ou deux mois, et dont on se sert pour tous les usages. Pour vous rassurer sur mon compte, je vous dirai que je ne la bois jamais pure. A mon restaurant, je ne bois que de l'eau de Seltz, à la maison je mélange toujours mon eau avec du cacao, du café ou du thé.

5 novembre.

Je me sens plein d'entrain pour la campagne d'hiver qui commence, et j'espère pouvoir faire quelque chose pour la gloire de Dieu. Je m'occupe de mon mieux de ma tâche pastorale qui n'est pas facile, je vous assure. Nous avons certains hauts personnages, protestants de naissance, qui trouvent notre chapelle actuelle indigne d'eux, et qui par conséquent n'y mettent jamais les pieds. D'autres donnent mille excuses pour manquer les services; il faut pour ainsi dire les prendre par la main, si l'on veut qu'ils viennent.

Malgré cela, j'ai quelques paroissiens bien fidèles, et de plus, j'ai un assez grand nombre de catholiques, des soldats surtout qui, après être entrés une fois à la chapelle par simple curiosité, y reviennent parce qu'ils ont été intéressés. Il se forme ainsi un petit noyau d'habitués dont la présence à chacune de mes prédications contribue à me donner de l'entrain. Plusieurs de ceux qui sont ainsi venus m'entendre, ont repris la route de la France, mais j'ai le ferme espoir que la semence ainsi jetée ne sera pas perdue.

Les Européens commencent à rentrer en masse à Saint-Louis. Chaque paquebot en amène une véritable fournée, aussi la ville a-t-elle repris son entrain habituel. Ce qui m'a beaucoup réjoui dans ces arrivées d'Européens, c'est de constater que la proportion des dames est plus forte que jamais. Il y a dix ans, une femme blanche était un phénomène dans le pays; aujourd'hui il y a une moyenne de une femme sur six Européens, ce qui fait approximativement un total de cent vingt



DANS LA COUR CENTRALE DU VILLAGE DE BÉTHESDA

dames. C'est peu, beaucoup trop peu, mais enfin c'est un progrès dont il faut se réjouir. Nul doute que leur nombre n'augmente encore à mesure que la terreur que provoque le seul nom de Sénégal, s'effacera pour faire place à une notion plus juste des choses. Dire qu'il y a des dames blanches, c'est dire qu'il y a des enfants blancs. Oh! les bébés blancs! Vous ne sauriez vous imaginer ce que l'on ressent, lorsque au milieu de toutes ces têtes crépues, on voit tout d'un coup un poupon aux joues roses, aux bras potelés, conduit par sa noire nounou. Sans le connaître on voudrait courir vers lui et l'embrasser!.....

16 novembre.

Quand vous recevrez cette lettre il y aura un an que je suis missionnaire, un an depuis ma consécration à l'Oratoire. Est-ce bien possible qu'il y ait si longtemps! — « Apprends-nous à tellement compter nos jours, que nous puissions en avoir un cœur sage. »

C'est avec beaucoup de joie que je vois approcher les fêtes de Noël. Ce n'est pas sur un bateau que nous les célébrerons cette année-ci, mais, s'il plaît à Dieu, dans notre petite chapelle, avec les membres de notre Eglise. Déjà nous apprenons quelques chants que nos enfants chanteront avec nous aux cultes du matin et du soir. Hélas! il ne faut pas songer à avoir un arbre de Noël. Si j'avais été marié, j'aurais certainement organisé une fête enfantine... Ce sera sans doute pour une autre année.

Dimanche 24 novembre.

Ce soir, presque personne au culte. C'est décourageant. J'ai dit sans entrain mon sermon sur : « A qui irions-nous qu'à toi ? » Je me promets de visiter mes gens et de les fustiger d'importance, tout en me souvenant que plus fait douceur que violence.....*(Journal.)*

25 novembre.

Jamais je n'avais passé une plus triste journée : l'indifférence de nos protestants me navre et m'accable. Je n'ai fait que rouler cent projets dans ma tête, cherchant à trouver le bon moyen pour secouer cette indifférence, et leur faire quelque bien.....*(Journal.)*

7 décembre.

Depuis une dizaine de jours, on se croirait véritablement en France ; les matinées et les nuits sont d'une fraîcheur extrême, à tel point que je grelotte quand je saute hors du lit. Toute la journée, le soleil se cache derrière les nuages, et à diverses reprises nous avons eu une pluie fine et pénétrante qui renversait toutes les notions climatologiques des indigènes. Et cependant le thermomètre marque de 17 à 20° dans les appartements.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans ma rue, je vois en ce moment des gamins qui n'ont guère qu'une bande d'étoffe autour des hanches, en fait d'habillement, absolument comme dans les plus chaudes journées de l'hivernage. Cela tient évidemment à ce qu'ils ont la

peau beaucoup plus épaisse, et beaucoup moins sensible que nous.

11 décembre.

A l'inverse d'hier, j'ai passé une excellente journée. J'ai commencé par lire le Syllabus, puis je me suis préparé au sermon que je dois faire pour Noël, par quelques heures de prière et de communion avec Dieu. Vers six heures, mon texte s'est tout à coup présenté à moi avec ses riches développements : Esaïe XLVII, 15 : « Une femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ? Mais quand elle l'aurait oublié, encore ne t'oublierai-je pas, moi, dit l'Eternel. ».....*(Journal.)*

17 décembre.

... Nous avons pour nous le Dieu des armées, et au moment critique, nous savons « lever les yeux vers les montagnes d'où descend le secours »... Au-dessus des hommes il y a Dieu, et ce ne sont pas nos fautes à nous qui empêcheront Dieu quand il le voudra de manifester sa gloire. Et c'est pourquoi, malgré les difficultés présentes, je ne cesse de croire que notre mission verra bientôt lever pour elle des jours glorieux.



Inondation de Kayes (Sénégal).

ANNÉE 1890

Congé retardé. — Instituteur et agriculteur. — Voyage sur le Haut-Sénégal. Arrivée de M. Bœgner.

1er janvier 1890.

Nous avons inauguré l'année par une réunion des membres de l'Eglise, où nous nous sommes mutuellement recommandé le travail, la propagande en faveur de notre petite œuvre.

Nous commençons l'année avec bien des préoccupations sur le cœur. Moi-même reviendrai-je en France ?..... Que de questions sérieuses, je dirais même angoissantes, si je ne savais que la bonne main de notre Dieu sera avec nous et nous conduira. *(Journal.)*

6 janvier.

Les fêtes de Noël et de nouvel-an sont déjà loin der-

rière nous. Je voudrais vous raconter en détail les réjouissances des indigènes, la veille de Noël. Le spectacle était des plus pittoresques ; on a promené dans les rues de grandes maisons, des châteaux, une tour Eiffel de huit mètres de haut, tout cela tapissé de papiers multicolores artistement découpés, tout cela, également, brillamment illuminé par des bougies placées à l'intérieur. On faisait tout autour un vacarme à vous briser le tympan : les griots battaient du tam-tam, les femmes chantaient en frappant des mains, les pétards vous éclataient dans les jambes. J'aimerais savoir d'où vient cette étrange coutume.

Notre fête à nous a été plus silencieuse, elle a pourtant été bonne. A ma prédication, j'avais une dizaine de catholiques, civils ou militaires, qui n'avaient jamais mis les pieds à la chapelle. Par contre, nos protestants se sont abstenus..... ils ont pourtant su se déranger pour aller à la messe de minuit ; que c'est triste !

Le 1er janvier, nous sommes allés faire une grande excursion aux environs de Saint-Louis, Brandt, les garçons et moi, avec notre petite voiture. Nous avons un peu chassé, mais au retour notre gibecière ne fléchissait pas sous le poids des victimes.....

11 janvier.

Lu le livre de l'abbé Malé sur les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants. Toute la journée, je ne sais quelle sainte jalousie a rempli mon cœur à la pensée qu'on pouvait de la sorte méconnaître le généreux dévouement de nos missionnaires au profit

de ceux de Rome. En même temps j'ai roulé dans ma tête toutes sortes de projets pour agrandir notre œuvre, et exercer une propagande plus active en faveur de notre Eglise. *(Journal.)*

27 janvier.

Jour de repos et de mélancolie. J'ai senti la solitude me peser encore plus qu'auparavant. Oh ! que je me sens faible, et comme j'ai besoin qu'« une aide semblable à moi » soit à mes côtés pour m'encourager, et surtout combien j'ai besoin de l'assistance ininterrompue de mon Dieu et Sauveur ! *(Journal.)*

2 février.

Le petit nombre des élèves de l'école du dimanche m'a vivement affecté aujourd'hui. Je suis rentré chez moi en me répétant à moi-même que nous ne travaillons pas suffisamment à l'extension de l'œuvre, ou du moins que nos procédés sont défectueux. Et alors j'ai réfléchi à tout ce que nous devrions faire, et à ce que je ferai peut-être l'année prochaine à mon retour. *(Journal.)*

6 février.

Mon propriétaire démolit une partie de la maison pour la rebâtir autrement. Je n'ai pas eu à me déranger, mais je vis au milieu de la poussière. J'espère que dans huit jours tout sera terminé. Je profite de la présence des nombreux ouvriers maçons ou menuisiers pour faire

des études de mœurs sur nos travailleurs sénégalais. La plupart sont Toucouleurs et s'emploient comme manœuvres moyennant trente francs par mois. Les uns se font nourrir par une femme de bonne volonté qu'ils appellent « mère. » Cette « mère » leur donne aussi un abri pour la nuit. Les autres achètent pour leur dîner un biscuit et pour quelques centimes de pistaches; pour le souper, ils vont de porte en porte mendier l'aumône, et ils reçoivent toujours de quoi manger. Ils passent la nuit sur le sable des quais ou sur les bancs du square. Les premiers payent à leur « mère » quinze francs par mois; les autres sont loin de dépenser cette somme, aussi arrivent-ils vite à avoir cinq ou six cents francs d'économie. Cela leur suffit : ils achètent un fusil de vingt francs et ils retournent dans leur lointaine patrie où ils achèteront leurs femmes et où ils mèneront une vie de rapine et de brigandage.

22 février.

Bonne journée spirituelle, comme hier et avant-hier. Pourtant, je sens que ma communion avec le Sauveur n'est pas ce qu'elle devrait être. Je veux la rendre plus intime et plus constante. *(Journal.)*

9 mars.

Je t'ai parlé déjà des discussions que j'ai eues dans mon restaurant. Celui-là même qui se disait ouvertement athée, s'est pris d'affection pour moi; il ne manque pas une de mes prédications et a l'air de s'intéresser à notre culte.

Il y a quelque temps, deux jeunes gens catholiques mulâtres m'ont arrêté un dimanche, sur la place, pour me demander si je ne devais pas prêcher le soir. Ils m'ont dit m'avoir entendu déjà deux fois, et avoir été très satisfaits de ce qu'ils ont appelé mes « plaidoiries. » Ils m'ont donné l'assurance qu'ils viendraient régulièrement à mes cultes français où ils entendent des paroles qui les intéressent.

Voilà quelques-uns des encouragements que le Seigneur daigne m'accorder.

Aujourd'hui, dimanche, je suis allé à Béthesda, l'après-midi. Les gens se sont rassemblés devant leurs cases, disposées en cercle, et là, assis sur un banc, à l'ombre, je leur ai parlé pendant trente minutes, traduit en bambara par notre horloger Moussa. Bien que, jusqu'ici, je me sois surtout occupé des Européens, je n'oublie pas que je suis avant tout missionnaire auprès des indigènes.

11 mars.

J'ai eu l'extrême joie de parler à trois Bambaras musulmans et de leur montrer l'insuffisance de leur religion (gris-gris, salam). Ils ont eu l'air tout heureux de ma visite, et moi j'ai été absolument enchanté de ma petite course d'évangélisation. *(Journal.)*

15 mars.

Vous avez entendu parler des événements qui s'accomplissent non loin de nos parages, dans le Dahomey.

Deux nouveaux envois de soldats viennent d'être faits au commandant Terrillon qui s'est déjà emparé de Kotonou. Il est certain que le désir de nos gouvernants est d'établir le protectorat sur tout le pays. On prête même au ministre des projets plus vastes. Vous savez que l'explorateur, capitaine Binger, a signé un certain nombre de traités avec les rois indigènes habitant derrière le Niger. On voudrait donc que notre colonie partît du Sénégal, se continuât par les territoires situés dans le coude que forme le Niger, pour se terminer au Dahomey, sur le littoral. Ce serait un arc de cercle de plusieurs milliers de kilomètres. Si ce plan réussit, vous voyez d'ici l'immense importance de notre mission du Sénégal. C'est à elle qu'incombera le devoir d'évangéliser ces vastes régions où la bonne nouvelle de l'Evangile n'a pas encore retenti. Ah ! quand je pense à tout cela, je ne puis m'empêcher de gémir en constatant que depuis vingt-six ans nous piétinons sur place ! J'espère de tout mon cœur que l'œuvre va prochainement sortir de ses ornières et prendre son essor.

..... Il me semble que le temps passe vertigineusement vite. Et pourtant il y aura bel et bien demain quinze mois que nous nous embarquions à bord du *Condé*. Cela nous fait vieux, n'est-ce pas, et nous transforme plus ou moins. Heureusement, nous savons qu'un jour nous rajeunirons et que notre jeunesse d'alors sera éternelle.

5 avril.

Le Comité aura sans doute statué sur ma demande de

congé, quand vous lirez ces lignes. Si elle est acceptée, j'en serai avisé par télégramme. J'attends la décision sans inquiétude. En faisant ma demande de congé pour cette année, je ne me suis absolument pas laissé guider par mes préférences personnelles, et si on me demande de rester avec M. Taylor, la contrariété ne sera pas grande.

16 avril.

Toujours point de télégramme. Le sort en est jeté, je reste. En un clin d'œil je trace un plan de campagne : il faut que je monte jusqu'à Médine au mois de juillet, et si possible que je visite aussi soigneusement le Cayor. *(Journal.)*

16 avril.

Il est donc décidé que, cette année, M. et Mme Brandt partiront seuls. Personnellement, je ne m'en plains pas. Cela me permettra de faire plus ample connaissance avec le pays auquel je désire consacrer toutes mes forces. Ma santé est toujours excellente, et je me sens suffisamment fort pour supporter un nouvel hivernage. Cependant je crois que mon congé était désirable pour le bien et le développement de l'œuvre ; c'est pour cela seulement que je l'avais demandé. Qu'il est doux de se dire que le Père du ciel dirige toutes choses pour le plus grand bien de ses enfants, et pour la manifestation de sa gloire ! Dès lors pourquoi nous tourmenter, nous fatiguer l'esprit par des craintes stériles ? Il sait mieux

Bien que je n'aie pas quatre galons comme eux, nous sommes très liés et nous avons des conversations qui sont parfois fort intéressantes. Ce qui me déplaît chez eux, c'est qu'ils ont les nègres en horreur et qu'ils ne se font pas faute de me le dire. Cela me touche assez peu du reste, et ne m'empêche pas d'avoir des sentiments diamétralement opposés.

Je reprends à l'endroit où j'en étais resté de l'emploi de ma journée. Vers midi je rentre du restaurant, et, à moins de travail pressant, je fais la sieste. Il est rare, si je m'endors, que mon sommeil dure plus de vingt minutes. Le reste du temps, j'essaie de ne penser à rien, mais je ne parviens pas toujours à mon but. A une heure et demie, la cloche des frères donne le signal de la rentrée ; c'est également le signal que j'attends pour me remettre au travail. Mes après-midi sont moins monotones que mes matinées. Le jeudi, par exemple, il n'est pas rare que j'aille à Béthesda avec les enfants de l'école. Il m'arrive aussi de faire quelques excursions à cheval jusqu'aux villages voisins. Trois ou quatre fois par semaine je vais passer l'heure de cinq à six, qui est celle de la récréation, chez les Brandt qui sont pour moi d'inestimables amis. Enfin j'ai mes visites à mes paroissiens. Tout cela met un peu de variété dans mon existence. Mais quand j'ai mes sermons à préparer, il n'est pas rare que je sois assis devant ma table de sept heures du matin à sept heures du soir, à part l'heure de mon déjeuner. A sept heures, je lâche la plume pour aller à mon restaurant.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant que ce sont mes soirées qui me pèsent le plus. Il y a des exceptions

cependant : le jeudi soir, il y a préparation de l'école du dimanche chez les Brandt ; d'autres fois, je vais à la bibliothèque municipale lire la *Revue des Deux-Mondes* ou la *Revue Bleue*.

C'est là ma vie ; si elle a ses côtés sombres, elle a aussi ses côtés lumineux, et, à tout prendre, mon sort est digne d'envie, surtout si je le compare à celui des amis du Zambèze. Et pourtant le dirai-je ? c'est leur sort à eux que j'envie, avec ses dangers, ses difficultés, ses mâles joies aussi, et ce qui me soutient, c'est la pensée qu'un jour toutes ces douceurs de la vie civilisée que je goûte plus ou moins ici, seront tout à fait finies, et que la vraie vie de renoncement commencera pour moi.

Vous me demandez aussi si mes sentiments à l'égard des indigènes ont changé. En toute franchise je puis vous dire : non ! Tout au plus se sont-ils légèrement modifiés. Je n'ai guère plus d'inclination à l'égard des musulmans que je n'en avais en Europe : leur morgue, leur fanatisme, ne sont guère faits pour nous prendre le cœur. Par contre les fétichistes sont tout à fait mes amis et je serais au comble du bonheur s'il m'était permis un jour d'aller passer ma vie auprès d'eux. J'ai appris à connaître leurs défauts, leurs vices, j'ai mesuré l'étendue de leur dégradation, mais j'ai aussi appris à voir que rien de tout cela n'est au-dessus de la puissance de l'Evangile. Je me réjouis d'être de jour en jour plus en mesure de me faire comprendre des indigènes. C'est pour moi la plus grande joie que d'aller m'asseoir dans leurs cases et de m'entretenir avec eux. Je n'ai pas l'occasion de le faire souvent, mais quand cela m'arrive je suis tenté de marquer en lettres d'or cette journée.

6 mai.

Dieu ne cesse de me donner des encouragements dans mon ministère. L'autre dimanche je n'avais pas moins de trente auditeurs, sans compter les indigènes. Plusieurs, faute de place, se sont tenus dans la salle contiguë, et tous ont écouté très attentivement. Ceux qui ont déjà mis le pied à la chapelle le disent à d'autres et c'est ainsi que grossit le noyau de mes auditeurs. Quand nous aurons notre temple, nous ne serons plus une quantité négligeable. Je suis convaincu qu'un temple est nécessaire à l'extension de notre œuvre à Saint-Louis et au développement de notre influence.

M. Taylor vient de s'absenter. Jeudi soir, j'ai su qu'il ne serait pas là pour prêcher le dimanche suivant. Que faire ? Tout de suite je me suis mis à composer un sermon wolof. Notre institutrice indigène, Salimata, me l'a corrigé, et le dimanche matin je l'ai prêché. Dès les premiers mots, j'ai bien vu quelques-uns de mes auditeurs sourire de surprise. Pourtant cela a bien marché ; on m'a dit qu'on m'avait compris, ce qui m'a fort encouragé. Je suis plein d'espoir pour l'avenir.

6 juin.

Notre instituteur et sa femme, M. et Mme Brandt, qui viennent de perdre leur bébé, se sont vus dans la nécessité de partir au plus vite. Leurs sept garçons me sont donc retombés sur les bras, et ce n'est pas peu de chose. Néanmoins les commencements ont été bons ; nous faisons bon ménage ensemble, et ce travail sup-

UN COIN DU VILLAGE DE SOR

plémentaire comble dans une large mesure le vide que le départ des Brandt a fait dans ma vie. Ce surcroît d'occupations est fort délicat : outre l'école à diriger, j'ai à soigner les enfants, à m'occuper de leur nourriture, de leurs vêtements, à faire raccommoder et blanchir leurs effets ; tout cela est bien plutôt l'affaire d'une femme. Je m'en tire comme je peux, et comme les enfants me sont très attachés, je ne regrette pas cet apprentissage qui pourra m'être utile dans la suite. Ma tâche est compliquée encore par les travaux que j'ai entrepris pour améliorer notre concession de Béthesda. J'ai seize ouvriers qui sont bien en train ; un homme de confiance les surveille ; il me suffit de faire matin et soir une courte apparition pour faire avancer la besogne. Le plus âgé de mes élèves me remplace à l'école pendant ce temps.

J'ai quitté mon appartement de la rue de Lanneau pour occuper celui des Brandt et être avec les garçons. Ceux-ci me donnent pas mal de besogne, car avec eux, il ne s'agit pas seulement de semer ou de planter, il faut bien souvent arracher ou redresser. Je ne ménage pas la correction, et cependant les enfants m'aiment, car ils sentent bien que je les aime. Mon plus grand désir est qu'ils se convertissent, aussi tous mes efforts tendent-ils à ce but.

Je ne sais pas encore ce que je ferai d'eux pendant l'hivernage, mais j'ai confiance que tout s'arrangera pour leur plus grand bien. C'est souvent quand on est à bout d'expédients que Dieu survient et manifeste sa puissance.

6 août.

Me voici depuis huit jours en vacances ; après la terrible semaine des examens, je goûte un repos relatif. Les internes demandent une surveillance constante. Je ne m'en plains pas ; je me trouve au contraire très heureux comme je suis, et ce ne sera pas sans un serrement de cœur que je rendrai ces enfants à M. Brandt lors de son retour. Je me suis beaucoup attaché à eux, et j'aime à croire qu'il en est un peu de même pour eux à mon égard.

D'ici à huit ou dix jours je me séparerai d'eux. Le Comité m'a autorisé à faire un voyage dans le Haut-Sénégal, jusqu'à Médine. J'étudierai le pays et ses habitants au point de vue de l'extension de notre mission. J'entreprends ce voyage dans cette saison inclémente, parce que, plus tard, les eaux seront trop basses pour permettre aux petits navires de monter jusqu'à Médine. Je compte que Dieu me gardera comme il l'a fait jusqu'à maintenant.

Je ne savais que faire des enfants pendant mon absence, mais tout est arrangé maintenant. Ils seront dispersés chez divers amis ; je n'en garderai qu'un avec moi pour m'accompagner.

17 août.

Nous partons demain, je suis en plein dans mes préparatifs. Je suis très heureux, en fort bonne santé, sans appréhension d'aucune sorte. *(Journal.)*

16 septembre.

J'étais en train d'écrire ma correspondance et de raconter mon voyage dans le Haut-Fleuve, lorsqu'une violente fièvre m'a forcé à poser la plume. Grâce à un traitement énergique, elle m'a quitté vers sept heures : c'est la première depuis que je suis au Sénégal. *(Journal.)*

17 septembre.

Me voici complètement remis de ma fièvre, la nuit a été excellente. Cette fièvre n'a rien d'extraordinaire, elle survient presque toujours au retour d'un voyage dans l'intérieur, c'est un fait connu qui n'a rien de sérieux.

Je me hâte de vous conter mon voyage qui ne me laisse que de bons souvenirs.

Le 18 août au matin, Bilali et moi nous nous sommes embarqués sur le *Saint-Kilda*. Nous passons la plus grande partie de notre journée sur le pont : c'est là que nous mangeons, c'est là que nous nous couchons, au grand régal des moustiques qui s'étaient rarement vus à pareille fête. Le 19, le *Saint-Kilda* s'arrête à Dagana, et Samba Coumba me rejoint. Avec lui, je puis dès lors me mêler avec les passagers noirs, et écouter leurs conversations ; ou bien, nous nous asseyons côte à côte, et, crayon en main, je prends quelques leçons de wolof ou de bambara.

A mesure que nous nous éloignons de Saint-Louis, je m'oublie à contempler les berges du fleuve, qui, à peine

passé Podor, deviennent d'une beauté ravissante. Le fleuve a bien monté. Tandis que pendant la saison sèche, les rives sont élevées de six ou même de dix mètres au-dessus de l'eau, à cette époque elles sont insuffisantes pour contenir l'énorme volume qui, à certains endroits, inonde la plaine.

Nous voyons en passant les postes de Podor, Saldé, Matam, ainsi qu'une quantité de petits villages très pittoresques dont les habitants accourent près du fleuve pour nous saluer. Nous ne nous arrêtons nulle part jusqu'à Bakel. Je le regrettai d'abord ; mais, informations prises, je me convaincs qu'un séjour dans l'un ou l'autre de ces postes n'aurait eu qu'un maigre intérêt pour moi.

A Bakel, centre important, nous nous arrêtons une demi-journée. Cela me suffit pour faire la connaissance de la ville, et me renseigner sur les habitants. Tous les pays que je viens de traverser sont musulmans, plus ou moins hostiles aux Français. Ce n'est pas là qu'il faut s'établir pour avoir une mission prospère.

Le mardi 26, nous touchons enfin à Kayes. C'est là que s'arrête le bateau. Le représentant d'une maison de commerce de Saint-Louis m'offre l'hospitalité ; je l'accepte dans la pensée que je ne séjournerai là que vingt-quatre heures, et fais transporter chez lui armes et bagages. Mais je me trompais dans mes calculs, comme vous allez le voir.

La ville est bâtie dans un trou, à quelques pas d'une petite colline, et du côté de l'Est, elle est séparée du fleuve par un marigot et une mince bande de terre. Le lendemain de mon arrivée, en me promenant dans la

ville, je m'aperçois que le quartier le plus bas est inondé. De retour à la maison, j'avertis mon hôte que l'eau nous envahit. Il regarde le marché : l'eau s'y montre déjà. Nous fermons les magasins, mettons les marchandises sur les comptoirs. Une heure après, les comptoirs étaient renversés ; renversées aussi les cases des indigènes ; les quatre maisons européennes et les bâtiments du gouvernement seuls restent debout. Que faire ? J'y réfléchissais, tout en regardant du haut du balcon le sauvetage des calebasses, du mil, des lits, qu'opéraient les indigènes, lorsqu'on m'annonce que les fondements de la maison commencent à être minés. Je dépêche Samba pour chercher un canot : impossible d'en trouver, tous sont occupés. Alors il me prend sur ses épaules — l'eau lui arrivait à la barbe — et me dépose sur un terrain sec ; de la même manière il retire mes affaires et les siennes. Nous étions sauvés : deux heures et demie plus tard la maison s'écroulait avec un fracas épouvantable. Dieu avait veillé sur nous. C'est à dix heures que le premier cri d'alarme avait retenti ; en deux heures toute la partie basse de Kayes était détruite ; à sept heures du soir, la ville était entièrement submergée.

A quelque chose malheur est bon. Le *Saint-Kilda,* au lieu de partir le lendemain comme il l'avait décidé, ce qui m'aurait forcé à m'abriter sous la voûte du ciel, et par ce temps de pluie, ç'aurait été mauvais — le *Saint-Kilda,* dis-je, dut ajourner son départ à cause d'une avarie de machine. Je lui redemandai donc l'hospitalité.

Mais que faire dans ces circonstances ? Aller à

Médine? Le courant est si fort que le voyage présenterait les plus grands dangers, surtout à cause des *Kippes,* le passage le plus dangereux du fleuve, où les tourbillons cassent par le milieu les embarcations qu'ils parviennent à entraîner. J'ai cru plus sage de rester cinq jours de plus à Kayes; ce qui m'a permis de prendre bien des renseignements utiles.

Le 31 août au matin, je pus enfin quitter le lieu du désastre pour me diriger en canot sur Médine. J'y suis descendu chez le représentant de la maison Maurel et Prom, qui m'a hébergé pendant huit jours.

A part le temps qui n'a presque pas cessé d'être à la pluie, ces huit jours ont été délicieux. J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir dans la ville : le marché, d'où j'ai pris la photographie, les marchés d'esclaves, où, pour la somme de cent à cent vingt francs, vous pouvez avoir un tout jeune enfant. Ce spectacle m'a fendu le cœur, et je me suis demandé comment, sur terre française, nous permettions encore ce honteux trafic. J'ai aussi visité le village de liberté où s'établissent les captifs qui parviennent à obtenir leur patente de liberté..... et bien d'autres choses encore que j'aurais de la peine à vous raconter d'une seule fois. J'ai profité d'une belle après-midi pour aller voir les splendides chutes du Felou qui se trouvent à quelques kilomètres de là.

En un mot j'ai vu bien des choses intéressantes, mais j'ai pu me rendre compte qu'en fait de mission, il n'y a rien à faire pour le moment. C'est ailleurs que nous devrons diriger nos pas. Je suis convaincu qu'il nous faut dépasser ce point et nous diriger en plein pays bambara.

Enfin, le dimanche matin 7 septembre, ayant appris qu'un bateau allait partir pour Saint-Louis, je redescendis à Kayes où je pris passage sur le *Turenne*. Ce vapeur était resté là quinze jours, dans l'impossibilité de débarquer ses marchandises, à cause de la crue, aussi



Médine.

n'y avait-il pas moins de treize matelots européens malades de la fièvre. En route, l'un d'eux a succombé, malgré tous les soins que nous lui avons prodigués. Le soir, le bateau a jeté l'ancre; quatre hommes ont pris le cadavre dans un canot, et sont allés l'enterrer sur le rivage désert.....

Que vous dirai-je du retour ? Chacun des villages qui, à l'aller, présentait l'image de la vie et de la gaieté, se trouve maintenant sous l'eau ; à peine le capuchon des cases s'élève-t-il au-dessus, et les indigènes, pour échapper à la mort, se sont juchés sur n'importe quoi, réduits à la famine, car tout a péri : mil, riz et même troupeaux. C'est un désastre sans nom.

Le jeudi 11 septembre, à cinq heures du soir, nous arrivons en vue de Saint-Louis ; vous comprenez avec quelle joie je réintègre mon domicile, et serre la main à tous mes chers amis que je retrouve tous en bonne santé.

L'inondation n'est pas encore descendue jusqu'ici, mais elle arrive, et alors mes chères plantations de Béthesda, que deviendront-elles ?..... Pour le moment elles vont très bien : la plupart de mes arbres ont pris, et la haie pousse.

6 octobre.

Je vous écris sous une chaleur accablante. Les pluies sont finies, aussi le ciel est-il une vraie rôtissoire. C'est le plus mauvais moment de l'année. Peu d'Européens sont indemnes. Pour moi, à la suite de mon léger accès de fièvre, j'ai eu un embarras gastrique qui m'a tenu une journée au lit. A l'heure actuelle je suis tout à fait bien. D'ici à quinze jours, nous entrerons probablement dans la saison fraîche. Cé ne sera pas trop tôt. Nous nous préparerons à recevoir dignement M. Bœgner qui s'embarquera le 5 décembre.

Si l'inondation n'était pas survenue quand j'étais à



L'INONDATION DE KAYES

Kayes, il est probable que j'aurais attendu le second voyage du *Saint-Kilda* pour redescendre à Saint-Louis. Or voyez comme Dieu m'a conduit ! J'apprends, aujourd'hui même, que ce vapeur vient de s'échouer à trois cents kilomètres d'ici, et qu'on ignore s'il sera possible de le remettre à flot. Jugez de ce que ç'aurait été si j'avais dû rester là deux ou trois semaines, peut-être plus, sans rien faire, loin de mon travail, en attendant le passage d'un bateau pour me ramener à Saint-Louis !.....

Les dépêches annoncent que l'inondation descend avec rapidité. Jusqu'aux portes de Saint-Louis tout est submergé, tous les villages sont détruits, toutes les moissons perdues. Ici, l'eau ne déborde pas encore sur les quais, mais peu s'en faut.....

16 octobre.

L'inondation qui a produit tant de ravages dans le Haut-Fleuve est enfin arrivée ici : toutes les cases d'indigènes bâties au sud et au nord de Saint-Louis sont envahies par l'eau ; la ville elle-même est suffisamment élevée pour n'avoir rien à craindre. Toute la campagne est inondée, les chemins sont impraticables. Je voulais mettre la dernière main à mes plantations de Béthesda : impossible, il n'y a qu'une langue de terre, large de vingt-cinq mètres seulement à certains endroits, qui n'ait pas été submergée. Nul moyen pour moi d'aller jusqu'au jardin, il me faut attendre une bonne semaine avant de connaître l'étendue des dégâts. Je sais seulement qu'une trentaine de ces arbres, plantés avec tant de peine, sont perdus.....

Je viens d'apprendre que les amis Brandt vont se remettre en route pour me rejoindre. J'en suis ravi, car je trouve ma tâche intérimaire un peu lourde, à un certain point de vue, j'entends. Je n'ai nullement les qualités d'une maîtresse de maison, nécessaires pour conduire un établissement comme le nôtre. Les enfants n'ont plus d'habits : ils ont des haillons, j'ai honte de les prendre à la promenade avec moi. Par bonheur Madame Brandt leur a préparé des blouses qui trouveront leur emploi, je vous l'assure. Deux ou trois fois, j'ai pris l'aiguille pour procéder au raccommodage ; l'étendue des désastres me l'a toujours fait tomber des mains. J'étais vaincu avant que de combattre.

6 décembre.

Les amis Brandt nous sont arrivés la semaine dernière en parfaite santé et pleins d'entrain. C'est également sans regret que je leur ai laissé les enfants pour recommencer mon existence monacale. Certes je m'étais attaché à ces enfants, je les aimais comme ils m'aimaient ; mais enfin ils absorbaient la plus grande partie de mon temps et me forçaient à négliger certains devoirs de mon ministère. Aujourd'hui je suis chez moi, et m'en trouve bien. J'ai loué deux grandes pièces dans une vaste maison habitée par des blancs. Je ne suis donc plus réveillé à quatre heures du matin par le pilon, comme dans mon premier domicile. Il est vrai que, par contre, je n'ai pas l'avantage d'entendre toute la journée parler wolof. Je compenserai cet inconvénient en allant un peu plus souvent dans les cases m'entretenir avec les indigènes.

L'inondation diminue rapidement, l'eau a disparu de presque partout. C'était le moment.....

30 décembre.

Cette année s'achève pour moi d'une façon bien délicieuse, grâce à la présence de M. Bœgner parmi nous. C'est vendredi soir 12 courant qu'il est arrivé à Dakar; j'étais allé l'y recevoir, et comme il ne s'y attendait pas, sa surprise a été grande. Quels heureux moments nous passâmes ensemble : il me semblait que toute la France venait à moi en la personne de mon cher directeur. Nous restâmes deux journées à Dakar, pour visiter la ville et Gorée. Nous n'arrivâmes ici que lundi soir. A notre arrivée à la maison, les enfants, garçons et filles, nous saluèrent par un cantique que j'avais composé pour la circonstance [1].

J'ai réussi à lui louer une chambre à côté des miennes, aussi passons-nous presque toutes nos journées ensemble.

[1] Voici ce cantique :

Vous qui, des rives de France,
Venez vers nous en ce jour
Nous parler de la clémence,
Du pardon du Dieu d'amour,
Nous voulons, humble cortège,
Vous chanter d'un cœur ému :
Que le Seigneur vous protège!
Oh! soyez le bienvenu!

Si cette terre païenne
Connaît la croix du Sauveur
C'est à la France chrétienne
Qu'elle doit cette faveur,
A vous, aux amis sincères,
Aux bienfaiteurs généreux,
Qui donnent pour nous, leurs frères,
Leur or, leur pitié, leurs vœux.

Quand, au terme du voyage,
Vous repartirez d'ici,
Portez-leur notre message,
Pour nous dites-leur « *merci.* »
Dites-leur que leurs sacrifices
Lèveront en leur saison,
Que nous sommes les prémices
D'une abondante moisson.

Ah! que ces rives lointaines
Où sont nos mères, nos sœurs,
Des captifs chargés de chaînes,
Voient briller des jours meilleurs!
Envoyez-leur des apôtres,
Pour que bientôt ces tribus,
Unissant leurs voix aux nôtres
Chantent le nom de Jésus!

Les premiers jours ont été employés à la visite de l'Eglise et des différentes branches de l'œuvre. M. Bœgner a pu se rendre compte à quel point l'œuvre est difficile et complexe à cause de la diversité des peuples et des langues. Il a pu également apprécier à sa juste valeur la solitude où je me trouve déjà depuis deux ans. Après quelques jours de cette existence, il m'a déclaré qu'il était peut-être encore plus convaincu que moi de la nécessité de me créer dans le plus bref délai un foyer de famille. Cela me donnera à Saint-Louis une tout autre position, et me facilitera considérablement l'exercice de mon ministère.

Le voyage de M. Bœgner aura aussi été utile à autre chose. La semaine dernière nous avons adressé au Conseil général une demande de subvention en faveur de notre école de garçons. Après le violent discours d'un conseiller, le crédit a été refusé à l'unanimité moins deux voix. Notez que, dans la même séance, on a voté 4500 francs pour les catholiques. Nous fîmes une nouvelle demande, en faveur de notre chapelle, cette fois, et grâce à l'influence de M. Taylor, on nous accorda, comme subvention annuelle, la somme de 1500 francs.

Nous ne terminerons pas l'année à Saint-Louis. Dès demain nous nous embarquons, M. Bœgner et moi, pour Dagana, afin de visiter ensemble la station de Kerbala.





Une course d'école à Dakar-Bango (Sénégal).

ANNÉE 1891

Voyage dans les Rivières du Sud et à Sierra-Leone. — Préparatifs de départ. Vacances de missionnaire. — Mariage et retour.

1er janvier 1891.

Je commence l'année nouvelle sur la *Camargue*, en compagnie de M. Bœgner. C'est si drôle de s'adresser des souhaits dans des conditions semblables! A peine ai-je pensé à cela en serrant la main, ce matin, à mon cher directeur et à mes compagnons de route. Longue conversation avec Bamé, le commissaire du bateau, sur la valeur relative de l'islamisme et du christianisme. Jamais je n'avais mieux compris à quel point le Dieu de Mahomet use de l'arbitraire : c'est le grand sultan, maître de ses actes que personne ne peut contrôler, parce que personne ne peut les comprendre. (*Journal*).

6 janvier.

Nous sommes revenus aujourd'hui de Kerbala. Vous connaissez la station, je n'ai rien de nouveau à vous en dire. Les bonnes impressions de ma dernière visite me sont revenues, et je crois que M. Bœgner les a partagées. Les villages nous ont très amicalement accueillis; le dimanche matin, j'ai compté soixante-seize hommes ou femmes, et plus de vingt et un enfants à notre culte : inutile de vous dire combien ce spectacle nous a émus et réjouis. A plusieurs reprises les chefs de ces villages ont demandé qu'on leur envoyât un missionnaire à poste fixe. M. Bœgner n'a pu que prendre bonne note du désir exprimé, se réservant de l'appuyer auprès du Comité. Son avis, et je le partage entièrement, est qu'il serait coupable, impardonnable, d'abandonner cette station avant qu'un essai sérieux y ait été fait. Qui viendra ?....

Rufisque, 16 janvier.

Ce matin nous avons pris le train à Saint-Louis et sommes descendus ici à cinq heures, cette après-midi, chez le représentant d'une importante maison de commerce qui a des comptoirs dans le Sud et qui voudrait que nous y établissions des écoles. Nous allons étudier la question sur les lieux. Le but de notre voyage est en effet de visiter les Rivières du Sud et Sierra-Leone. Nous nous arrêterons à Joal, centre de la mission catholique au Sénégal, pour y étudier la méthode des pères, à Konacry et à Freetown où nous voulons visiter les Eglises et les institutions chrétiennes de cette colonie.

Saint-Louis, 6 février.

J'arrive au terme de mes pérégrinations, et je souhaiterais d'avoir l'esprit plus libre et tout le temps nécessaire pour vous en faire le récit détaillé. Malheureusement il faut me presser, car le départ de M. Bœgner qui doit avoir lieu demain, me donne passablement de besogne. Tout est sens-dessus-dessous dans nos chambres, et c'est au milieu de ce désordre que je vous écris.

Ma dernière lettre était datée de Rufisque, si j'ai bonne mémoire. C'était juste au moment de notre départ. Le 17 janvier au matin, nous prenions place sur un petit bateau (qu'on appelle ici *cotre*). Tant bien que mal nous nous installons sur les innombrables caisses qui en couvrent le pont, mais comme le voyage ne doit être, nous a-t-on dit, que de cinq à six heures, nous prenons facilement notre parti de la situation. Un bon vent gonfle nos voiles, vers cinq heures du soir nous sommes près de toucher au but. Tout à coup le vent tombe, le calme plat se fait, nous restons immobiles sur une mer d'huile. Nous renonçons (bien à regret, je dois dire) au dîner qui nous attend à Joal, nous ouvrons notre panier à provisions et finalement nous nous endormons. A une heure de la nuit, nous sommes brusquement tirés de notre sommeil. On nous annonce que nous sommes au port. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que nous soyons à Joal ou à Tombouctou? Nous demandions à dormir et voilà tout. Mais nos hommes ne l'entendent pas de cette oreille, le bateau doit continuer sa marche, en conséquence

on dépose l'un après l'autre nos colis sur la berge, où nous ne tardons pas à les suivre. Impossible de réveiller notre hôte à cette heure, il nous prendrait pour des voleurs. Tranquillement nous nous étendons sur le sable devant sa maison, et nous nous endormons. Pas pour longtemps, car une pluie fine et pénétrante nous oblige peu après à franchir la grille qui entoure l'habitation, pour nous mettre à couvert, nous et nos bagages, sous la véranda. Nouveau somme jusqu'à six heures. A ce moment les portes s'ouvrent. Nous déclinons nos noms et qualités au négociant, pour lequel nous avions une lettre de recommandation. Puis, après une légère collation, nous nous mettons en route pour Saint-Joseph-de-Ngasobil, situé à environ quatre kilomètres de Joal, où se trouvent le centre de la mission et les institutions catholiques.

C'était un dimanche, ce qui fait que nous n'avons pas pu voir aussi bien que nous l'aurions voulu. Pourtant les pères nous font visiter la forge, la scierie, et surtout l'imprimerie, d'où sont sortis déjà un certain nombre d'ouvrages wolofs ou bambaras : grammaires, dictionnaires, catéchismes. L'effort des catholiques à Saint-Joseph est de ramasser un certain nombre de petits noirs (il y a environ soixante garçons et autant de filles), de leur apprendre un métier tout en leur donnant une légère instruction, puis de les disséminer dans le pays pour y former des noyaux pour leur œuvre. Il y a plus. Ngasobil renferme un séminaire pour indigènes, qui compte actuellement dix élèves. Je dois dire toutefois qu'il donne beaucoup de mécomptes aux pères. Quantité de ces jeunes gens jettent le froc aux orties dès qu'ils

Berger-Levrault & Cie sc

CASES INDIGÈNES A KONACRY

sont entrés dans la vie active : la loi du célibat est trop dure pour eux.

A deux heures et demie nous avons assisté aux vêpres dans la petite chapelle attenante au couvent. Ce qui m'a surtout frappé, c'est le petit nombre d'indigènes adultes qui s'y trouvaient : dix femmes, quatre hommes. En somme ils sont loin d'avoir accompli des merveilles.

Au coucher du soleil, nous avons repris le chemin de Joal. Notre hôte avait aménagé la cabine du petit bateau qui devait nous ramener. Cette cabine était excessivement basse, aussi nous sommes-nous cent fois cassé la tête. Pourtant avec les bons matelas qu'on y avait mis à notre intention, nous y avons passé une excellente nuit. Ce n'est que le lendemain soir à neuf heures que nous jetions l'ancre devant Rufisque.

Au matin du 20, nous nous faisons conduire par barque jusqu'à Dakar. Ce n'est que le lendemain, 21 janvier, que nous avons pris place sur le paquebot *La Ville de Maceïo*. La mer était terriblement démontée ce matin-là. Pour aller du quai au navire, il nous a fallu essuyer un nombre colossal de lames qui nous ont trempés comme des canards. A peine à bord, je ne me suis plus souvenu de la mésaventure, si bien que le soir je me suis tout à coup senti une légère fièvre que j'ai du reste immédiatement coupée avec quelques centigrammes de quinine. Vous savez que je n'ai pas le pied marin. Vous ne serez donc pas étonnés si je vous dis que ce voyage n'a pas été sans me donner un certain malaise, cousin-germain du mal de mer. Je n'en suis pas arrivé jusque-là cependant, mais comme je me suis

senti ragaillardi lorsque j'ai vu apparaître au loin la ville de Konacry !

Konacry, chef-lieu des Rivières du Sud, est dans une admirable position. C'est vers elle qu'affluent principalement les caravanes de l'intérieur. La végétation y est splendide, en particulier on y trouve quantité de fruits tropicaux qui font absolument défaut à Saint-Louis. C'est probablement de ce point que je partirai pour faire mon exploration dans le Haut-Niger, si jamais ce projet se réalise. Je me rappelle qu'en voulant traverser la forêt, pour nous rendre de l'autre côté de la ville, nous nous sommes trouvés engagés dans des ronces et des épines dont il n'y avait plus moyen de sortir. Heureusement que c'était en plein jour, sans quoi les bêtes sauvages nous auraient certainement dévorés.

Les catholiques sont établis depuis peu dans la ville. Les protestants aussi. Les noirs anglais des Antilles ont fondé une Société qui envoie des missionnaires le long de cette côte. Une de leurs stations est précisément Konacry. Nous y avons vu le joli temple que l'on y construit. Détail caractéristique : presque tous les habitants parlent l'anglais ce qui fait que le gouvernement voit d'assez mauvais œil cette mission étrangère et voudrait que nous nous établissions là. Le soir, nous sommes allés dîner chez le gouverneur, le Dr Ballay. A dix heures nous remontions sur le bateau.

Le lendemain à huit heures, nous *stoppions* devant Freetown. Il est difficile de rendre l'impression que nous avons ressentie. Etagée sur les derniers contreforts des montagnes qui courent en tous sens dans la

presqu'île, la ville se présente à vous, imposante et fière, avec ses magnifiques habitations ombragées par des bouquets de palmiers ou de mangotiers, du sein desquels on voit s'élever, de place en place, quelques-uns des treize clochers des temples de la ville.

Nous descendons à terre et nous faisons conduire à l'hôtel. Quelle n'est pas notre stupéfaction lorsque nos porteurs de bagages s'arrêtent devant une maison qui a toute l'apparence d'une gargotte, et sur laquelle on lit cet écriteau pompeux : « Restaurant du Phénix. » Un vrai phénix en effet, que cette gargotte où nous trouvons quelques désœuvrés en train de boire de la bière, ou de jouer au billard! Pour toute chambre on nous présente un grenier ouvert à tous les vents où l'on ne voit pas même un lit; nous avons le cœur gros. Vite nous changeons de tenue, pour aller chez l'évêque anglican, comptant sur son hospitalité. Nous ne nous sommes pas trompés : il est entendu que nous prendrons les repas chez lui et que M. Bœgner y couchera tandis que j'aurai ma chambre à dix minutes de là, au « Fourah-Bay College. » Ce collège est l'école de théologie où l'on forme les futurs pasteurs indigènes, il y a actuellement un peu plus de quinze élèves.

Nous avons énormément joui de cette hospitalité fraternelle, l'évêque et sa femme ont été pleins d'égards pour nous et nous ont tout facilité. Pour nos courses un peu longues, ils mettaient leurs hamacs à notre disposition. Ces espèces de hamacs sont portés par quatre hommes, sur la tête desquels repose une tringle de bois qui soutient tout le poids du voyageur. Il les faut de même taille pour que le hamac soit horizontal, il faut

aussi qu'ils marchent au pas pour ne pas vous faire éprouver de trop violentes secousses.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. A onze heures nous avons assisté à un premier service dans l'église de la Trinité où l'évêque à prêché devant six cents personnes environ. Ensuite j'ai assisté à deux écoles du dimanche : une anglicane qui comptait cent quarante enfants, l'autre wesleyenne, qui en comptait quatre-vingt-cinq. Enfin à quatre heures nous nous sommes rendus à la cathédrale Saint-Georges où mon hôte, le directeur du collège de « Fourah-Bay » devait prêcher ; il y avait plus de cinq cents assistants. Que ces spectacles sont beaux à voir ! Qu'on est heureux d'entendre ces cantiques enlevés avec un entrain sans pareil ! Si l'islam et le catholicisme règnent au Sénégal, on a du moins la consolation de penser qu'en d'autres endroits c'est le pur Evangile.

Les jours de semaine nous avons visité un collège appelé « Grammar School » où cent vingt élèves étudient pour conquérir un grade équivalent à celui de bachelier. Une autre visite fort instructive a été celle à « Annie Walsch Institution », une école supérieure où quatre-vingt et une jeunes filles sont formées pour devenir soit institutrices, soit femmes de pasteurs et de catéchistes. Le mardi nous avons fait une grande course en hamac dans l'intérieur du pays, dans une contrée absolument montagneuse. Cette course de neuf kilomètres a été tout à fait ravissante. Impossible de trouver quelque chose de plus beau que ces collines garnies de tous les arbres imaginables, ou que ces ravins ombragés au fond desquels coule un ruisseau limpide ! Le pasteur

de l'endroit est indigène, sa femme sort d' « Annie Walsch. » Ils ont produit sur nous la meilleure impression ainsi que leurs quatre enfants.

Le climat de Sierra-Leone est incomparablement plus meurtrier que celui du Sénégal. On ne connaît pas d'Européens qui y soient demeurés longtemps.

Le jeudi 29, nous nous embarquons sur le *Lagos*. Le 1er février, un dimanche, il s'arrête devant Sainte-Marie-de-Bathurst. Nous allons voir M. Feneley, chef de la mission wesleyenne qui nous a fait la meilleure impression ; il a espoir dans l'avenir. Il nous a dit qu'il a plus de sept cents membres dans son Eglise. Ce qui m'a le plus réjoui, c'est la vue de Wolofs, hommes, femmes et jeunes filles, gagnés à l'Evangile : preuve qu'il ne faut pas perdre tout espoir pour cette race.

Nous rentrons en hâte à Saint-Louis, nous y avons une réunion d'adieux, puis c'est le départ définitif de M. Bœgner qui sonne. Je l'accompagnerai jusqu'à mi-chemin de Saint-Louis à Dakar, et je lui dirai : « Au revoir, dans quatre mois..... »

9 février.

Les amis Morin sont dans une grande angoisse, leur petit Henry est très mal, ils désespèrent de le sauver.

10 février. — Le bébé va un peu mieux, la fièvre semble céder.

12 février. — Jean Morin tombe malade à son tour, très gravement. Pauvre Madame ! L'enfant est en convalescence.

15 février. — L'ami Morin va décidément mieux ;

rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a épargnés si merveilleusement. *(Journal.)*

16 février.

Je suis seul maintenant, le vide est bien grand, mais ma solitude sera de courte durée. J'ai du travail plus que je n'en puis abattre, cela aussi me gardera de l'ennui.

Je me suis convaincu, durant notre voyage dans le Sud, que nos écoles sont une des branches les plus importantes de notre œuvre. Les pays que nous avons visités, spécialement les Rivières du Sud qui ont Konacry pour chef-lieu, se développent rapidement, les villes se fondent, les comptoirs s'établissent, et les administrateurs cherchent à créer partout des écoles. Malheureusement, ce qui manque le plus, c'est le personnel enseignant, aussi avons-nous été sollicités à diverses reprises d'envoyer des instituteurs blancs ou noirs, peu importe. Nous aurions voulu pouvoir répondre à ce désir, mais hélas ! ces maîtres d'école sont encore à former.

Nos devoirs sont grands. La France protestante attend beaucoup de nous, et j'ajoute : Dieu aussi. Ah ! qu'il nous donne d'être à la hauteur de notre mission !

7 mars.

En ce moment-ci, je prêche le carême dans notre chapelle, je veux dire que, comme les catholiques, je

donne une série de prédications qui dureront jusqu'à Pâques. J'ai fait d'abord une suite de trois sermons : l'homme avant la conversion, la conversion elle-même, enfin l'homme après la conversion, ou le chrétien. Je vais maintenant faire une autre série se rapportant aux événements dont nous allons célébrer le souvenir. Après Pâques, je me reposerai, ou plutôt je me préparerai au départ. J'emploierai une semaine à des plantations à Béthesda, puis je m'occuperai de mes sermons ou conférences, enfin de tout ce que réclame une absence de six mois. La perspective de ce retour en France me réjouit beaucoup, car je crois qu'il sera profitable à notre œuvre. Il y a bien des points sur lesquels je désire m'entendre avec le Comité ; et puis mon mariage est indispensable si je veux avoir une position ferme dans Saint-Louis. Ce dernier sujet ne me cause pas trop d'inquiétude, bien qu'il soit extrêmement sérieux. J'ai l'assurance qu'à cet égard-là, Dieu m'éclairera la route.

16 mars.

Ce que tu me dis de l'état de l'Eglise de *** n'est guère réjouissant. Pourquoi ces périodes de torpeur se répètent-elles si souvent ? Ne serait-ce pas parce que les chrétiens ne travaillent pas assez et laissent se stériliser les dons qu'ils ont reçus de Dieu ?

Hélas ! cet état de torpeur est aussi celui de notre Eglise ici. Je fais tout pour l'en faire sortir, mais sans succès. Mon collègue, qui se trouve très fatigué depuis quelque temps, ne m'est pas d'un grand secours. Nos jeunes Français se font un devoir de manquer

les services ; étant donné leur inconduite, ils doivent me trouver trop sévère. Pas un qui soit sérieux. Dans ces conditions, il n'y a qu'une chose à faire : se tourner vers les indigènes ; et c'est là ce que je compte faire lors de mon retour de France.

16 avril.

Je suis encore en pleins travaux à Béthesda, où je fais terminer la haie qui entoure l'enclos. Ces travaux avancent cependant et dans une huitaine tout sera terminé. Tous les gens que j'emploie sont des Bambaras ; au début j'avais engagé un Wolof, mais il était si mauvais travailleur que j'ai dû le congédier. Du reste il y a longtemps que j'ai remarqué cette différence caractéristique entre ces deux peuples sénégalais. Les Wolofs sont beaucoup trop orgueilleux pour s'abaisser jusqu'à s'occuper d'un travail manuel ; le travail de la terre leur est surtout en abomination. C'est là ce qui explique le peu de développement qu'a pris le commerce de la colonie. Le pays est susceptible de toutes les cultures, encore faut-il s'en occuper ; or ce ne sont pas les Wolofs qui jamais s'en donneront la peine.

Le jeûne des musulmans vient de commencer et a fait déserter l'école du soir aux jeunes musulmans. Affaiblis par les privations de la journée, ils sont incapables de tout effort lorsqu'arrive l'heure de la classe. Au lieu d'aller lire ou écrire ils préfèrent rentrer chez eux pour manger. Il en résulte que Brandt a un peu de répit ces jours-ci, ce qui n'est pas à regretter pour lui.

Un mois tout juste me sépare de mon départ de

Saint-Louis, si mes calculs sont exacts. J'ai de la peine à me faire à cette idée et pourtant ce n'est pas une illusion. J'emmènerai avec moi l'aîné des garçons de l'école, Bilali, celui-là même qui m'a accompagné lors de mon voyage à Médine. C'est pour le compte des « Amis de Bordeaux, » qui l'enverront dans une de nos écoles protestantes pour qu'il se prépare au brevet.

Dieu veuille que ce voyage nous soit à tous profitable, profitable surtout à l'œuvre de Dieu, qui doit être le constant objet de nos préoccupations et de nos efforts.

On ne s'étonnera pas de ne trouver dans les lettres qui suivent aucune trace de la joie que Benjamin dut ressentir en se retrouvant auprès de tous ceux qu'il aimait. Les échanges ne se faisaient plus guère par correspondance et les quelques lettres qui sont restées de cette période ne font que donner un rapide aperçu des « vacances » de notre ami. A peine arrivé dans sa famille, il se rendit à Paris, puis revint à Mazamet pour des conférences religieuses.

A M. Bœgner.

Mazamet, 13 juin.

Mon temps a été entièrement absorbé jusqu'à hier soir; demain j'ai une école du dimanche à faire. Je me demande où et quand je trouverai les loisirs nécessaires pour mes préparations. Hier, j'ai présidé une réunion dans laquelle trois autres pasteurs ont parlé, et qui a été abondamment bénie. La chapelle était presque aussi bondée que le 6 décembre 1888, vous vous en souvenez? A la fin de cette réunion, des appels chaleureux

ont été adressés aux inconvertis : cinq ou six jeunes gens et jeunes filles ont déclaré vouloir se donner à Dieu. Beau résultat, n'est-il pas vrai ? Nous allons nous efforcer, M. Barnaud et moi, d'étendre le mouvement religieux qui a commencé.

Au même.

Vabre, 28 juillet.

Mon séjour ici a été bien employé : prédication et conférence au temple, prédication à la chapelle; beaucoup de monde chaque fois. Hier, à une réunion de couture, j'ai montré et expliqué mes photographies. Enfin à huit heures du soir, école du dimanche extrêmement nombreuse à la chapelle. Je ne compte pas les visites particulières que j'ai faites.....

Au même.

Viane, 31 juillet.

Je continue ma tournée de conférences; j'ai passé à Lacaune, où on s'occupe activement des missions. Je n'avais guère qu'à replacer l'œuvre sur le cœur des chrétiens, et à montrer comment l'agrandissement de la tâche appelle un redoublement de sacrifices et de prières.

Hier, j'ai assisté à une réunion de prières où j'ai

plaidé la cause des missions; séance tenante, trois dames se sont offertes pour devenir collectrices du Sou missionnaire. Ce petit commencement m'a fort encouragé et je compte enfoncer plus profondément le clou dimanche prochain par ma prédication au temple, mon école du dimanche en plein air et ma conférence, le soir, à la chapelle.

Lundi, je reprendrai mon bâton de pèlerin pour visiter Espérausses, où je donnerai une conférence, puis Mazamet, où je ne resterai que vingt-quatre heures. Enfin vendredi, je partirai pour Arcachon où M. C. me demande de prêcher le 9 août. De là j'irai dans le Béarn.....

Nous ne pouvons suivre Benjamin Escande dans toutes ses pérégrinations à travers l'ouest de la France, le canton suisse de Neuchâtel, le Piémont, où il était délégué au Synode de la Table vaudoise à Turin, à Genève, et de nouveau dans les montagnes du Tarn, à Vabre, où il était délégué au Synode des Eglises libres. Nous voulons seulement souligner rapidement son passage à Genève, puisque c'est dans cette ville qu'il rencontra celle qui le suivit à son retour au Sénégal. Les mois d'octobre et de novembre furent consacrés à de nouvelles visites à Mazamet, à Bordeaux, à Paris, où il fallait régler diverses affaires; enfin aux préparatifs du départ. Voici une de ses journées de vacances :

Bordeaux, 9 novembre.

Elle est donc derrière moi, cette journée de dimanche que je redoutais un peu à cause de la multiplicité des occupations qu'elle me réservait; je me demandais avec anxiété si j'aurais assez de forces pour aller jusqu'au bout. Grâce à Dieu, mes appréhensions ne se sont pas réalisées. Il m'a béni, soutenu, et je sors de cette journée très encouragé. Je me suis senti entouré par la sympathie de nombreux et fidèles amis.

A neuf heures du matin, je me suis rendu dans le temple du Hâ, où six cent cinquante enfants se trouvaient réunis, sans compter une centaine de grandes personnes. J'ai eu énormément de plaisir à leur parler et à leur montrer quelques objets du Sénégal. On a fait une quête à l'issue de l'école qui a produit cinquante francs.

Il me restait une heure de libre avant la réunion de midi. J'ai couru à la maison pour prendre à la hâte un bouillon chaud, et je suis reparti pour le grand temple des Chartrons, où je devais donner ma conférence. L'auditoire était fort nombreux, et je me suis senti beaucoup d'entrain. Quantité de personnes riches se trouvaient parmi mes auditeurs, qui n'avaient peut-être jamais entendu plaider la cause des missions. On m'a écouté avec une grande attention, et chose rare, personne n'est sorti après l'*amen* de la fin du discours. J'avais pourtant parlé cinquante-cinq minutes. On n'a malheureusement pas fait la collecte que l'on attendait.

Je suis rentré pour prendre une légère collation, et à deux heures et demie, je me remettais en route afin d'assister à la réunion de l'Union chrétienne de jeunes filles. Elles étaient une soixantaine environ. Je les ai engagées à travailler pour notre mission, et j'ai tout lieu de croire que mon appel aura été entendu.

Enfin à huit heures du soir, j'ai prêché à la chapelle de l'Eglise libre, devant un auditoire compact et sympathique. Cette réunion a été le digne couronnement d'une belle journée, dont je conserverai longtemps le meilleur souvenir.

Aujourd'hui, je devais aller donner une conférence à Sainte-Foy qui se trouve à deux heures de Bordeaux. Malheureusement, l'*influenza* sévit avec force dans cette ville et on m'a prié de remettre ma visite à plus tard. Ce plus tard, quand arrivera-t-il ?.....

Le mariage eut lieu le 26 novembre, à Genève; peu de jours après le jeune ménage quittait la Suisse pour se rendre à Mazamet, puis à Bordeaux où, le 5 décembre, le paquebot *La Plata* levait l'ancre.





Intérieur de village, Sénégal.

ANNÉE 1892

Retour à Saint-Louis. — Incendie de Béthesda. — Départ de Madame Escande.
Arrivées de MM. Forget et Nichol. — Evangélisation à Sor.

Saint-Louis, 15 décembre 1891.

Vous savez que nous nous sommes embarqués le 5 décembre à bord de *La Plata*. Le temps était radieux, et nous donnait confiance. Nous étions heureux, malgré les adieux que nous ne cessions, depuis près de huit jours, de faire de lieu en lieu. N'étions-nous pas ensemble, et près de faire voile vers le poste où Dieu nous a appelés? Et puis c'était réconfortant de trouver tant d'amis au bateau, venus tout exprès pour nous renouveler leurs adieux. Nous nous sentions soutenus par toutes ces sympathies, et nous aimions à nous répéter qu'à Genève, à Paris, à Mazamet, ailleurs encore, on pensait aux deux jeunes voyageurs.

Le lendemain, dimanche, fut une journée pénible,

surtout pour Gertrude, mais dès lundi nous avons eu une des plus belles traversées que l'on puisse désirer.

C'est samedi soir 12, à minuit, que nous sommes arrivés à Dakar. Nous avons passé une bonne journée de dimanche; j'ai fait faire connaissance de l'Afrique à Gertrude.....

Le lundi 14, nous avons traversé le Cayor, et nous sommes arrivés à six heures du soir à Saint-Louis, où les membres de la mission nous attendaient. M. et Mme Morin nous ont aimablement reçus chez eux, en attendant que nous entrions dans l'appartement que j'ai loué aujourd'hui même. Demain nous y transporterons mes meubles. Nous resterons là jusqu'à ce que les réparations que je vais faire faire à la maison de la mission soient terminées. Ces réparations sont indispensables pour nous permettre d'y habiter. Elles me donneront passablement de peine, mais je ferai ce travail avec plaisir, car ce sera là le petit nid où nous allons vivre, si Dieu le permet, quelques années ensemble.....

Les indigènes sont venus nous voir les uns après les autres. Ce matin même, Malic et deux autres habitants de Béthesda nous ont apporté un superbe coq.....

Nous n'avons pu dire adieu aux Taylor qui étaient partis de Saint-Louis avant notre arrivée. Ils sont maintenant à Sainte-Marie-de-Bathurst. J'ai regretté de ne pouvoir serrer une dernière fois la main à mon collègue, qui, pendant tant d'années, avait porté le poids écrasant de l'œuvre de Saint-Louis, ainsi qu'à Madame Taylor.

4 janvier 1892.

La fête de Noël a été très réussie; elle a fait du bien



EN QUITTANT MBÉRAY

aux garçons de l'école ; nous en avons deux ou trois qui sont bien près de se convertir. Je ne veux pas trop les pousser pour que leur conversion n'ait rien de factice, mais je les suis de près. Demandez à Dieu qu'il achève en eux l'œuvre qu'il a commencée.

Je suis extrêmement satisfait de l'esprit qui règne dans notre Eglise. Je n'entends pas dire par là que la vie spirituelle soit intense. Hélas non ! A ce point de vue, l'Eglise est bien bas ; la plupart de nos membres se sont relâchés, ils se traînent au lieu de marcher, et, ce qui est pire, ils n'ont pas conscience de leur état. Je voudrais les réveiller, réchauffer leur zèle ; mais je n'oublie pas de demander à Dieu pour moi la même grâce que je leur souhaite. C'est quand ils nous verront nous-mêmes actifs, remplis d'ardeur, brûlants de zèle pour le service de notre Maître, qu'ils comprendront par où ils pèchent, et que leur vie religieuse aura des chances de se développer en intensité et en profondeur.

Tout cela n'empêche pas qu'il règne un bon esprit parmi les adhérents de notre mission. Nous avons été accueillis avec joie, et le départ de M. Taylor ne semble pas les avoir attristés outre mesure. On sent comme une détente chez plusieurs, en particulier chez nos jeunes gens, nos anciens élèves. Dès maintenant nous sentons que la promesse — que M. P. nous a rappelée le jour de notre mariage, et que votre passage mural nous remet constamment devant l'esprit — s'est réalisée pour nous : oui, « Dieu a béni *notre entrée.* »

Quand je me reporte à l'an dernier, et que je me rappelle ce qu'était ma vie, je la trouve, effet de contraste, si fade, si terne, si décolorée, que je me demande

comment j'ai pu la supporter si longtemps et si aisément ! Que Dieu a été bon de conduire mes pas à C***, d'avoir lui-même dirigé toutes choses. Nous sentons qu'il regarde d'un œil favorable son serviteur et sa servante qu'il a envoyés travailler ensemble dans sa vigne, et ce sentiment de l'approbation divine n'est pas ce qui contribue le moins à nous rendre heureux et confiants dans l'avenir.

16 janvier.

Un grand malheur vient d'atteindre nos gens de Béthesda : tout le village a brûlé. C'est un désastre. Juste la récolte était terminée, les greniers étaient pleins, on allait vendre incessamment les arachides : tout a été perdu.

C'est le 8 janvier que cela est arrivé. Je finissais ma sieste, quand je vois arriver Malic, le chef du village, qui, tout tremblant d'émotion, m'annonce la catastrophe. Une heure plus tard nous étions sur le lieu du sinistre. Impossible de rendre l'impression de tristesse que nous avons ressentie à la vue de ces pieux encore debout, tout calcinés, seuls vestiges de ce qui fut notre cher village, à la vue aussi de ces hommes, de ces femmes, fouillant dans les cendres fumantes pour y chercher quelques restes de leurs effets. C'était navrant.

Mon premier soin a été de mettre à la disposition de nos libérés la petite maison en briques que M. Taylor a fait construire à une autre extrémité de la concession de Béthesda. Ils s'y sont entassés jusqu'au moment où leurs cases seront reconstruites.

Cette épreuve semble avoir ouvert leur cœur. Deux ou trois femmes qui, auparavant, nous fuyaient, viennent maintenant à nos cultes et écoutent volontiers. Dimanche dernier, ils étaient une trentaine réunis sous la véranda de la maison.

23 janvier.

En ce moment, dans le Haut-Sénégal, règne une épidémie assez mystérieuse qui décime la population blanche. Les uns disent que c'est une fièvre paludéenne d'un caractère mal défini ; d'autres affirment que c'est la fièvre jaune. De Kayes, elle est descendue à Bakel, de Bakel à Podor. Je me hâte d'ajouter qu'on a pris des précautions extraordinaires pour qu'elle s'arrêtât là. On y a établi une quarantaine très rigoureuse, en sorte qu'on peut espérer qu'elle ne descendra pas à Saint-Louis.

Mettons les choses au pire ; supposons qu'elle vienne jusqu'ici. Deux causes principales la rendraient infiniment moins meurtrière que les fièvres jaunes de 1878 et 1881. D'abord la ville a été considérablement assainie, ensuite nous sommes dans les mois froids de l'année. Je ne crois donc pas que nous ayons beaucoup à redouter. La population blanche de Saint-Louis reste parfaitement calme, personne ne songe à fuir, ce qui est un bon indice. Quant à nous, nous sommes entre les mains de notre Père céleste, nous nous sentons en parfaite sécurité. Néanmoins, vous ferez monter des prières à Dieu en notre faveur, n'est-ce pas ?

5 février.

Je vais très régulièrement à Béthesda avec Gertrude, quelquefois aussi avec les Brandt et les enfants. Les gens nous écoutent volontiers, de ce côté-là, nous sommes donc encouragés. Si nous pouvions nous mettre à l'évangélisation des villages, je crois que nous y trouverions également de grands encouragements, et que la vie religieuse de notre troupeau s'en ressentirait. Je donne très régulièrement mon sermon wolof auquel je prends toujours énormément de plaisir. Dieu ne permettra pas que notre travail soit vain.

L'épidémie de fièvre jaune diminue, elle n'a pas dépassé Podor. On a caché, du mieux qu'on a pu, le nombre des victimes, mais on sait qu'il est considérable; dans certains postes, le contingent entier de militaires a été emporté. A peine étions-nous rassurés de ce côté, que nous apprenions qu'une épouvantable épizootie détruit tous les troupeaux du Soudan. Si elle descend au Sénégal, nous serons privés de viande et de lait pendant longtemps. Ce serait un nouveau désastre.....

A Madame Bœgner.

10 février.

J'ai le sentiment que notre activité, pour être vraiment fructueuse, ne doit pas se confiner dans Saint-Louis. Aussi avons-nous saisi une occasion propice pour faire une visite d'évangélisation dans un village de

l'intérieur, Mbéray, situé à cinq heures en bateau de Saint-Louis. C'est un de nos anciens membres d'Eglise, aujourd'hui renégat, qui nous y a conduits. Nous sommes partis, le 3 dernier, à trois heures du soir, et après avoir très lentement remonté le fleuve, nous ne sommes arrivés au village que vers deux heures du matin. M. et Mme Brandt, qui étaient avec nous, ont couché dans la case de Moussa Diémis, notre batelier, tandis que ma femme et moi nous nous étendions sous un toit de planches, roulés dans nos couvertures. Les trois aînés de nos garçons que nous avions aussi pris avec nous ont dormi sur le sable de la cour.

Le lendemain matin, nous eûmes un petit culte, assez nombreux, et à cinq heures, nous nous rembarquions pour Saint-Louis, où nous sommes arrivés à neuf heures, ravis de cette journée où nous avons pleinement goûté la vraie vie missionnaire.

Mon désir serait d'établir une annexe dans ce village, composé d'environ deux cents habitants, dont une moitié sont Bambaras. Mais il faudrait un canot..... et du temps. Tant que je serai seul, il me sera impossible de faire fréquemment des courses semblables.

J'ai pris une photographie au moment de notre départ ; l'eau qu'on voit est un marigot, un bras du fleuve. A la tête du bateau est Moussa Diémis, son fils est à côté de lui. Deux de nos garçons sont aussi dans le canot, Jean tient l'appareil.

8 mars.

J'ai enfin trouvé l'aide après laquelle je soupirais.

J'ai été autorisé à faire venir un catéchiste indigène de la mission wesleyenne du Sud, M. Nichol. Je suis bien reconnaissant de ce renfort, car je suis surchargé de besogne. Voici aujourd'hui le onzième jour que je ne sors pas de chez moi. J'ai eu des affaires entre noirs à régler; j'ai eu mes sermons wolofs et français, mes catéchismes. Pendant que je suis ainsi occupé chez moi, je ne fais pas de visites aux indigènes, ce qui est préjudiciable à l'œuvre. A cet égard, mon catéchiste pourra me rendre de précieux services.

J'ai déjà songé à la manière dont j'organiserai l'œuvre quand il sera là. L'essentiel sera d'avoir une réunion hebdomadaire à Sor, au milieu des indigènes.

Nos réunions de prières marchent bien. Nous sommes bien heureux d'avoir réussi à les organiser, car Dieu mettra certainement sa bénédiction sur elles. Elles ont lieu à tour de rôle chez les Morin, chez les Brandt et chez nous.

6 mai.

Si vous saviez comme le temps passe vite dans une ville coloniale! La semaine a passé avec la rapidité de l'éclair, et qu'ai-je fait pendant cette semaine? Presque rien, au moins en ce qui concerne l'œuvre de mon ministère; les travaux manuels, la surveillance des écoles, les visites ici, les visites là, ont absorbé mon temps. Et moi qui voudrais pouvoir aller de case en case à Sor, à Ndar-Toute, ou bien visiter les villages voisins... et ne pas trouver une minute pour cela, oh! c'est vexant! Cela me fait soupirer après le moment

où je serai plongé dans une œuvre vraiment missionnaire, et où je serai en contact continuel avec les gens que j'évangéliserai. Il y aura là aussi des travaux manuels, je le sais, mais ils auront l'avantage de me rapprocher de mes paroissiens, tandis qu'ici ils m'en éloignent. Quand je construirai ma maison ou ma chapelle, les gens seront là près de moi, ils m'aideront et je les instruirai. Ici, c'est bien différent. Pendant que je répare ceci ou cela dans nos chambres, je ne suis ni à Sor, ni à Béthesda, et ne puis faire aucune œuvre spirituelle. C'est un exemple entre mille des obstacles que l'œuvre religieuse rencontre ici ; pour en faire une sérieuse, il faut que le missionnaire demeure au milieu des indigènes.

Je viens d'être interrompu par la visite d'un indigène qui venait me demander de lui faire restituer cinq sacs de charbon qu'on lui a volés. Demain je m'occuperai de cette affaire qui me prendra quelques bonnes heures de ma journée.....

Dimanche dernier, malgré mes deux sermons, il m'a fallu écouter les doléances d'une de nos meilleures chrétiennes, Kani; son mari vient de l'abandonner pour se remarier à la mode musulmane, et la roue de coups parce qu'elle veut l'empêcher d'emporter tout ce qu'elle a dans sa case. Le mari est venu et a palabré plus d'une heure avec moi ; je vois bien que de ce côté-là, j'aurai encore du fil à retordre.

Mes occupations, vous le voyez, sont loin d'être gaies et enthousiasmantes. Ces dérangements perpétuels, que souvent je déplore, je les voudrais plus nombreux encore si c'était pour m'occuper d'affaires spirituelles,

si c'étaient des pécheurs qui viennent prier avec moi.....

Je vous écris de ma « chambre haute. » C'est un délicieux cabinet, il est toujours frais, et je jouis là d'une grande tranquillité. Comme il ne donne pas sur la rue, les bruits ne montent que très difficilement jusqu'à moi. Quand je veux réfléchir, je sors et me promène de long en large sur le toit (que nous appelons ici *argamasse*), surtout à partir de cinq heures du soir où c'est tout ce qu'il y a de plus agréable.

6 avril.

La solitude me pèse, je me fatigue d'être seul à la tâche. Qu'on attende encore quelque temps, et la belle maison de Kerbala sera détruite par les bêtes, avant qu'on ait sérieusement essayé d'occuper cette station.

Cette mission de Kerbala a pourtant son importance. Il ne faut pas laisser Saint-Louis *seul* poste sur la côte, ce poste a besoin de s'appuyer sur un autre, le missionnaire de Saint-Louis a besoin de pouvoir se retremper de temps à autre dans une œuvre essentiellement missionnaire comme le sera celle de Kerbala. Les deux œuvres se prêteront un mutuel appui, elles se compléteront l'une l'autre, elles sont nécessaires l'une à l'autre.

Dès que mon catéchiste sera arrivé, nous fonderons une œuvre d'évangélisation à Sor, et à côté de l'œuvre spirituelle, je travaillerai aussi pour les corps, en installant une petite pharmacie chez Nichol. Je m'y rendrai à jours fixes afin de soigner les malades de la paroisse.

Nous avons reçu quelques encouragements. Trois de

nos internes ont fait profession d'appartenir au Sauveur, et nous avons tout lieu de croire que leur conversion est sincère. Ils nous réjouissent par leur application et leur zèle. Je viens de commencer leur instruction religieuse, ainsi que celle de trois autres élèves qui semblent y prendre beaucoup d'intérêt.

6 avril.

Ma vie a été très occupée depuis mon retour. Seul pour les Français, les Wolofs et les Bambaras, il faut que je puisse faire face à tout... Après les réparations de la maison, je me suis occupé de reconstruire Béthesda, ce qui m'a été facilité par les amis de Genève qui nous ont donné en cette occasion une magnifique preuve de leur sympathie. Maintenant ce sont les services de la semaine sainte qui m'absorbent : je prêcherai trois fois en français et trois fois en wolof; en outre j'aurai deux réunions en wolof et une en français où Morin et Brandt prendront la parole. Je demande à Dieu et vous lui demanderez avec moi que nos efforts ne soient pas vains. Notre Eglise est restée si longtemps stationnaire qu'elle a de la peine à reprendre sa marche. Ce qui nous manque le plus, ce sont des membres pleins de zèle. Deux ou trois suffiraient pour donner de l'entrain aux autres, malheureusement ces deux ou trois, je ne les vois même pas. Nous soupirons après un baptême de l'Esprit, car l'Esprit seul peut rendre la vie aux os desséchés; les efforts de l'homme ne peuvent que peu de chose.

16 avril.

J'ai déjà parlé ou prêché cinq fois cette semaine. Hier soir, à mon culte français, j'avais un nombre encourageant d'auditeurs, la plupart catholiques. Demain, jour de Pâques, j'ai deux services, plus la Cène. Le travail ne me manque pas, et m'empêche de sentir la fatigue. Ce ne serait presque rien si je n'avais que mes sermons ou allocutions à préparer; mais je suis entravé par une foule de petites choses. Samedi dernier, par exemple, huit de nos gens sont venus se faire préparer des remèdes ordonnés par le D[r] Morin. Aujourd'hui, je vais faire quelques visites à nos chrétiens pour causer avec eux avant de leur permettre de communier demain.

Heureusement que ce gros travail touche à sa fin, et que lundi j'aurai l'esprit un peu plus en repos.

6 mai.

La reconstruction du village incendié s'achève. Lundi prochain nos gens évacueront notre maison de briques. Je ne m'en plains pas, car il me tarde de pouvoir m'occuper de mes plantations. Je vais recommencer à planter des haies, à repiquer des arbres; je passerai des journées entières sur les lieux avec les garçons pour essayer de « faire fleurir le désert. »

Vous ai-je dit qu'à côté des cases, on va m'en construire une qui nous servira de chapelle; j'espère que, l'ayant bâtie eux-mêmes, nos gens l'apprécieront et s'y

rendront volontiers pour y écouter l'Evangile. Ils sont d'une ignorance inimaginable; quelques-unes de leurs réponses sur Dieu ou sur Jésus-Christ nous feraient rire, si elles ne nous faisaient pleurer.... Nous semons dans ces cœurs primitifs : Dieu veuille faire lever la semence!



Le nouveau village de Béthesda.

6 juin.

Ma femme est en pleine convalescence d'une fièvre qui l'a tenue huit jours au lit. Nous n'avons eu aucune inquiétude. Hier, elle est descendue pour le service de Sainte-Cène, avant peu elle reprendra ses occupations ordinaires.

Malheureusement les légumes s'achèvent à cause de la saison, la viande est rare et mauvaise, le lait fait à peu près défaut. L'épizootie a fait périr presque tout le bétail, c'est par centaines de mille qu'on compte les bêtes mortes. Il est donc très difficile de soigner les malades, et cet état de choses n'est pas prêt de cesser. Cette difficulté extrême de se nourrir me préoccupe pour ma femme, surtout à cause de la situation où elle se trouve. Avant son accès de fièvre, la pensée de la renvoyer en France pour le grand moment ne m'était pas venue à l'esprit; depuis lors, en constatant son état de

faiblesse, j'envisage cette question, en demandant à Dieu de nous montrer clairement sa volonté.

Cette maladie est malheureusement venue au moment où j'avais le plus de travail. J'avais pour la première semaine deux sermons wolofs, l'un pour l'Ascension, l'autre pour le dimanche suivant. Cette semaine dernière j'avais une réunion de préparation à la Sainte-Cène, le jeudi, un sermon wolof et un sermon français pour Pentecôte, c'est-à-dire hier. Pour comble, mon catéchiste est arrivé à ce moment ; il a fallu me mettre en campagne pour lui procurer un logement et une cuisinière provisoire, ce qui m'a coûté pas mal de démarches. Je vous dirai tout de suite qu'il m'a énormément plu ; il me sera d'une grande ressource; je le présenterai dimanche prochain à l'Eglise. Il a mon âge et a amené avec lui sa femme et son bébé d'un an.

17 juin.

Il y a quelques jours, nous avons eu un peu de pluie, mais pas encore de vraie tornade. La chaleur s'est sensiblement élevée. Voici nos différentes températures :

Du 23 au 29 mai :

Maxima : 26°, 27°, 28°.
Minima : 19°, 20°, 21°.

Du 30 mai au 5 juin :

Maxima : 27°, 38°.
Minima : 22°, 25°.

Au milieu de l'hivernage, le thermomètre se maintient entre 31 et 33° le jour, et 25 et 29° la nuit.

On ne parle plus beaucoup de l'épizootie, et pour cause : presque tout ce qui était susceptible d'être décimé l'a été. La colonie a pris de grandes précautions sanitaires, dans le but d'éviter que ces milliers de bêtes mortes ne nous amènent la fièvre jaune ou le choléra. L'hivernage sera un peu plus malsain, et surtout l'alimentation devient de plus en plus difficile. L'eau également commence à se faire rare et malsaine.

Devant tant de difficultés, je suis arrivé à la presque certitude que le retour de Gertrude est nécessaire. Je laisse ma personne entièrement de côté. Malgré le déchirement que j'en éprouverais, je suis prêt au sacrifice si Dieu me le demande. Qu'il est bon de marcher lorsqu'on se sent sur le chemin tracé par notre Père lui-même !

7 juillet.

Il est maintenant tout à fait décidé que Gertrude partira pour l'Europe par le premier paquebot d'août. Nous savons que Dieu nous a guidés, aussi sommes-nous parfaitement calmes, quelque dure que soit cette séparation.

Les amis Brandt nous ont quittés le 25 juin, et c'est pour nous un vide immense. Nous demandons à Dieu de nous les ramener, ils sont si précieux, mais leur santé est bien délabrée.....

16 août.

Me voici donc seul, de nouveau, et cette solitude est plus dure que la première, avant l'expérience heureuse de ces derniers mois..... L'arrivée de mon ami Forget a été pour moi une grande consolation. Je l'ai connu à la Maison des Missions et l'aime beaucoup. Il est venu remplacer provisoirement M. Brandt, en attendant que le Comité ait trouvé son successeur définitif. Outre l'école des garçons qu'il dirigera, il prêchera de loin en loin. Je lui ferai présider plus souvent les réunions intimes que je compte commencer bientôt dans mon salon tous les mercredis soir.

Contrairement au dicton populaire, « les jours se suivent..... et se ressemblent terriblement. » C'est le même travail qui revient tous les matins, qui se poursuit dans la journée et qui s'achève le soir. Si je n'étais pas rivé à Saint-Louis par mon travail de cabinet, et pour la surveillance de la maison et des fillettes, je prendrais plus souvent la clef des champs; j'explorerais les alentours de Saint-Louis, j'irais porter l'Evangile dans plusieurs villages, d'accès relativement facile, situés à quinze ou dix-huit kilomètres du chef-lieu. Ce dernier travail me sourit beaucoup..... mais où en trouver le temps? Je médite toujours certains beaux projets qui tous restent à l'état de beaux projets. Pour que notre Eglise prospère, il faudrait qu'elle fît de l'évangélisation; mais où sont ceux qui brûlent du feu sacré?..... Quand on voit cette tiédeur, ces relâchements, ces chutes, ces désertions, — quand on se rend compte que les musulmans sont séparés de nous par un mur presque infran-

chissable ; quand on voit des gens comme ceux de Béthesda, qui, semble-t-il, devraient entrer sans peine dans le royaume de Dieu, se tenir éternellement à la porte, hésitants et craintifs, oh ! comme on réalise alors qu'il y a sur le pays comme une malédiction divine, peut-être la malédiction de Noé sur Cam. Heureusement que cette malédiction n'est pas éternelle, et que l'œil de la foi distingue l'aube de temps nouveaux. L'œuvre est pénible : raison de plus pour travailler avec acharnement et persévérance. Ne sommes-nous pas appelés comme Jean-Baptiste à redresser les chemins tortus, et à aplanir les sentiers raboteux pour préparer la venue de Jésus dans les cœurs ?

6 octobre.

Au moment de reprendre notre activité « d'hiver, » j'ai convoqué Morin, Forget et Nichol à une espèce de conférence privée. Je leur ai soumis mes projets, et leur ai demandé leur concours. Nous avons décidé :

1° La création d'une réunion hebdomadaire d'étude biblique, dans mon salon, pour les Français.

2° La création d'un service d'évangélisation en wolof, à Sor, chez Nichol, en attendant que nous ayons construit notre chapelle. Morin a promis de nous aider dans la mesure de ses moyens.

3° Des visites régulières au dispensaire de Morin ; Nichol, Salimata et moi, nous irons, trois fois par semaine, parler aux malades.

15 octobre.

Je monte demain, avec Forget, à Kerbala. Nous resterons absents six jours, puis nous commencerons, lui son école, moi la mise en train des nouveaux rouages de notre œuvre.

Ah! quand donc nous arrivera-t-il ici une belle fournée de missionnaires, comme pour les catholiques? Ils viennent de recevoir onze missionnaires qui vont occuper les postes du Soudan. Ils s'emparent du pays pendant que nous, nous piétinons sur place!.....

7 novembre.

Tu sais depuis longtemps la grande grâce que Dieu nous a faite en nous accordant une petite Emilie, qui a heureusement fait son apparition en ce monde le 27 octobre, à Genève. Je suis dans la joie, comme tu le devines, et dans l'impatience de voir mon nouveau trésor.....

Notre course à Kerbala nous a fait du bien à Forget et à moi; elle a été pour nous une sorte de « retraite. » J'avais besoin d'un peu de repos et de calme; la responsabilité de l'œuvre parfois m'écrase; quand je sors d'une difficulté, c'est presque toujours pour en affronter une autre, et bien rares sont les semaines où je n'ai pas quelque pénible affaire sur les bras.

16 décembre.

L'école du dimanche m'occupe beaucoup en ce



NGALÈL, VILLAGE AUX ENVIRONS DE SAINT-LOUIS

moment, à cause des cantiques de Noël qu'il nous faut préparer. Si les enfants profitent de mes leçons, ils chanteront très gentiment, car je suis très sévère. Ils ont une très mauvaise habitude, celle de ne jamais commencer à la première syllabe, aussi cela fait-il le plus déplorable effet. Par exemple au cantique « Louange à Dieu, paix sur la terre, » régulièrement malgré mes recommandations, ils me laissent commencer « Lou, » et ils ne prennent qu'à « ange. » Alors je leur demande s'ils me laissent les menacer du *loup,* pour appeler aussitôt l'*ange* à leur secours. Il ne faut pas pourtant que je me plaigne trop; ils ont fait de grands progrès dans l'art musical, les cantiques de Noël surtout les intéressent, et ils les chantent avec un entrain qui fait plaisir à voir. Ils se promettent tant de merveilles de notre fête !

J'espère que nous aurons une fête réussie..... je voudrais pouvoir ajouter : et bénie. Car nous avons grandement besoin que la bénédiction repose sur nous et sur notre Eglise. Si, pendant l'année qui s'achève, elle a essayé de secouer sa torpeur, elle est encore bien loin d'être bouillante. Aussi, dimanche dernier, me suis-je senti pressé de faire entendre de sérieux avertissements à notre troupeau en prêchant sur ces paroles de l'Apocalypse III, 16 : « Parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. » Demain, nous aurons un service d'humiliation. Puisse cette humiliation être vraiment sincère, et devenir le point de départ d'une ère nouvelle !

Je crois qu'avec l'aide de Dieu nous aurons une bonne année. L'impulsion est donnée, nous n'avons

qu'à continuer. Les réunions marchent, je ne dirai pas très bien, car nos débuts sont modestes, mais suffisamment bien pour que nous soyons encouragés. Nichol a de l'entrain, Forget en a, nos quatre anciens élèves commencent à en avoir un peu. Je compte que nous allons beaucoup travailler, et que ce ne sera pas sans résultat.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été ravi d'apprendre que ma belle-mère accompagnerait Gertrude à son retour ici. Je suis extrêmement heureux qu'elle fasse bonne connaissance avec notre œuvre et avec notre « home » qui est vraiment un bien gentil petit nid, que le petit oiseau, sans plumes encore, va embellir cependant et égayer par son doux gazouillement. Nos fillettes se disputent déjà l'honneur de porter la petite « Miette. » Il y en a sur lesquelles nous pouvons compter, mais d'autres aussi qui ne se feraient aucun scrupule d'exposer notre bébé au plein soleil de midi.

17 janvier 1893.

J'avais décidé avec Nichol de faire une course d'évangélisation hier après-midi. Nous n'avons pas pu. A sept heures du matin, Zénabou, une de nos anciennes élèves, nous apporte son petit garçon mourant. J'appelle le Dr Morin, nous le soignons aussi énergiquement que possible, mais en vain, à huit heures et demie il mourait. Alors j'ai dû faire une foule de démarches : à la mairie, au cimetière, chez le charpentier, pour le cercueil. Enfin, à quatre heures et demie

du soir, j'ai présidé l'enterrement qui n'a pris fin qu'à six heures. Toute ma journée a ainsi été prise.

Le Comité vient de m'autoriser à acheter un terrain dans le faubourg de Sor, et à y construire une chapelle en planches et un petit presbytère pour Nichol.

Je crois que nous ferons dans ce village une œuvre durable. Certes, cette œuvre est difficile, les commencements sont ardus, les déceptions sont parfois vives. J'ai néanmoins la conviction que nous arriverons à quelque chose, et que Sor sera la pépinière où se formeront la plupart de nos paroissiens et de nos membres d'Eglise. Dimanche dernier il n'y avait pas moins de vingt étrangers à notre culte, ce qui est énorme. Ces cultes se font entièrement en wolof, ce que j'aime beaucoup, comme d'aller dans les cases pour engager les gens à venir nous entendre. Je voudrais avoir plus de temps à consacrer à ces visites, car c'est en cela, à mon sens, que consiste la véritable œuvre d'évangélisation.

A M. Krüger.

31 janvier.

Il y a beaucoup de brebis malades dans notre troupeau, et je m'efforce de les fortifier et de les affermir. Mais beaucoup m'en veulent de ne pas les combler de présents, comme M. Taylor avait, paraît-il, l'habitude de faire. C'est la méthode inverse que je désire suivre ; je voudrais amener nos chrétiens à soutenir leur Eglise.

Vous m'exhortez à entrer en contact personnel avec les indigènes. C'est à cela que je travaille d'une manière toute spéciale depuis quelques mois. Nous avons commencé l'évangélisation du village de Sor qui compte trois mille âmes au minimum. Nichol et moi parcourons le village pour nous faire connaître et pour inviter les gens à nos réunions du dimanche. Nous allons chez tous, Wolofs et Bambaras, fétichistes et musulmans, sans distinction. Ce sont ces visites qui me donnent le plus de joie. Certes, j'ai des progrès à faire pour amener la conversation sur le terrain religieux et pour l'y maintenir. J'ai des progrès à faire pour savoir comment m'y prendre suivant que je m'adresse à un fétichiste ou à un musulman. L'expérience m'apprendra cet art-là. Néanmoins, je jouis beaucoup de mes visites ; je tâche de parvenir jusqu'à la conscience des gens, de mettre au jour leur besoin de pardon, de paix et d'espérance, et si même je n'obtiens pas toujours la promesse qu'ils viendront à nos services, je sens que ma journée n'a pas été perdue. Il faut que l'Evangile se montre, ici, ce qu'il s'est montré partout ailleurs : « une puissance à salut pour toute âme d'homme. » Il ne peut pas se faire qu'il ne triomphe pas de l'islam ; et qu'en attendant de remporter sur lui une victoire complète, ce qui sera peut-être l'œuvre d'un siècle, il ne commence pas par remporter quelques victoires partielles. Je travaille donc avec joie. Il fait si bon sentir qu'on travaille pour le Maître et qu'il nous prépare Là-Haut la récompense !

7 février.

La maison est sens-dessus-dessous, car je tiens à recevoir dignement mes voyageuses. Jeudi dernier, jour de congé pour les écoles, je n'avais pas moins de douze jeunes ouvriers et ouvrières, sans compter le maçon et ses aides. Et je devais surveiller tout ce monde-là. Pendant que trois garçons cassaient de la brique pour faire du béton, trois autres nettoyaient mon cabinet d'en haut qui, transformé en atelier photographique depuis plusieurs mois, était devenu un vrai taudis. Quant aux filles, les unes lavaient les fenêtres, d'autres époussetaient les persiennes, d'autres enfin nettoyaient les planchers à grande eau. Il fallait conseiller les uns, tirer l'oreille aux autres, mettre d'accord ceux-ci, réprimander ceux-là, et d'une façon générale, leur mettre à tous l'épée dans les reins..... Le soir, j'étais moulu.

Samedi matin je pars, Dieu voulant, pour Dakar. Je passerai ma journée de dimanche à visiter les protestants de la ville, et le lundi, vers sept heures du matin, je grimperai l'échelle du navire..... Les enfants, garçons et filles, apprennent des poésies pour les réciter à Gertrude. Nous leur permettrons un soir de déployer leur talent de récitation, et de montrer en même temps combien est grand leur amour pour le sirop et les petits gâteaux.



Guet-Ndar, vu de la maison de la mission à Saint-Louis.

ANNÉE 1893

Retour de Madame Escande. — Prédications et travaux. — Le choléra à Saint-Louis. Constructions à Sor. — Arrivée et séjour de Madame Lasserre et de M. Pétrequin.

16 février 1893.

Me voici de nouveau en famille. Quel bonheur ! Mes trois voyageuses sont bien arrivées. C'est lundi 13 que le paquebot est entré au port. Je ne vous décris pas mon arrivée sur le pont..... Petite Miette est bien la plus délicieuse petite créature, de l'avis de tous. Demandez à Dieu qu'il nous la conserve longtemps, si telle est sa bonne volonté. Que de dangers l'entourent dans ce pays! Mais Dieu est puissant pour la garder à l'ombre de ses ailes.

6 mars.

Samba Coumba est à Saint-Louis pour nous aider.

Sa femme restera à Kerbala jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un pour les remplacer. Nichol s'occupe activement de son ministère; il évangélise surtout Sor, et si les réunions que nous y tenons tous les dimanches ne sont pas encore ce que nous les voudrions, du moins nous donnent-elles bien des encouragements. Les visites que je fais dans ce village avec Nichol sont ce que j'aime le plus dans toute l'œuvre de mon ministère, parçe que ces visites me mettent en contact avec l'âme des gens. Mon catéchiste a eu la douleur de perdre récemment son enfant. Dieu veuille que cette consécration douloureuse de son ministère parmi nous soit en bénédiction.

21 mars.

Je suis revenu ce matin de Kerbala où j'étais monté avec ma belle-mère; nous avons beaucoup joui de ce court voyage. Nous avons tenu un culte dimanche. Encore une fois, la semence a été répandue..... l'aura-t-elle été en vain ? Comme il fallait s'y attendre, on m'a supplié d'y envoyer un missionnaire à poste fixe; nos visites ne sont pas suffisantes. On nous a affirmé que le village s'agrandirait beaucoup le jour où la « maison » sera habitée. En effet un grand nombre d'esclaves fugitifs n'osent pas se fixer à Kerbala de peur que leurs maîtres ne viennent les y chercher. Un missionnaire accorderait protection et sécurité aux captifs.....

Voici les fêtes de Pâques qui s'approchent, et avec elles une foule de services français et wolofs. Le lundi, nous aurons une grande cérémonie de baptêmes. Miette

sera baptisée en même temps que la petite Mary Morin et cinq autres enfants noirs de notre Eglise. Je parlerai en wolof, traduit par Samba en bambara. Morin parlera en français, je pense.

9 avril.

C'est dimanche. J'ai prêché ce matin en wolof, je suis allé à Sor, cette après-midi, pour présider notre réunion. Mes occupations se multiplient : depuis plus d'un mois, elles enjambent véritablement les unes sur les autres, sans me laisser de répit. Laissez-moi vous raconter la semaine de Pâques, vous jugerez par là de mon travail.

Jour des Rameaux : deux services en wolof, un le matin à Saint-Louis, l'autre l'après-midi à Sor.

Mercredi saint : réunion de préparation à la Sainte-Cène, en wolof.

Jeudi saint : réunion en bambara à Béthesda.

Vendredi saint : deux services, un le matin en wolof, l'autre le soir, en français.

Dimanche de Pâques : Nichol prêche le matin en wolof. A l'issue du service je distribue la Cène. Aussitôt après, on m'annonce que l'infirmier chef de l'hôpital (un protestant) s'est suicidé, et qu'à quatre heures et demie, j'aurai à présider l'enterrement. Etant donné l'auditoire de choix que j'allais avoir, j'ai dû mettre de côté mon sermon du soir et préparer mon allocution funèbre. A six heures et quart, je rentrais du cimetière. A huit heures, prédication en français.

Lundi : baptême de sept enfants. Comme la liturgie

n'existait pas en wolof, j'avais dû la traduire, ce qui a été un gros travail.

Mercredi : mariage d'une de nos libérées. Pour cette cérémonie j'avais dû également traduire la liturgie en wolof. C'est du travail fait, maintenant, mais que de peine ne m'a-t-il pas coûté !

Je pourrais ajouter que je n'ai pas dû aller moins de douze fois à la mairie, au tribunal ou à l'enregistrement — douze fois, seulement dans la semaine qui a précédé le mariage — pour obtenir les papiers nécessaires.

Si je vous raconte cela, ce n'est point pour me glorifier, c'est pour vous montrer qu'il y a du travail à faire ici, preuve que nous n'y sommes pas inutiles. Je ne crois pas exagérer, en disant que je n'ai pas une heure sans quelque travail un peu pressant à faire.

A Madame Bœgner.

17 avril.

Je viens d'embarquer ma belle-mère qui a passé deux mois avec nous, deux mois qui ont été bien doux..... Nous allons reprendre la vie à trois. Dieu veuille que le bonheur, au lieu de rétrécir nos cœurs, les élargisse et les fasse battre pour les déshérités de ce monde !

Nous travaillons avec joie : l'œuvre est si différente d'il y a deux ou trois ans ! Ah ! quand je me reporte à ce temps-là, je me demande comment j'ai pu vivre dans de telles conditions. Aujourd'hui que beaucoup d'obs-

tacles ont été écartés, nous vivons, l'œuvre marche, et si sa progression n'est guère sensible, du moins pouvons-nous affirmer qu'elle n'est pas stationnaire.

Vous dirai-je combien nous jouissons de notre petite Miette? A quoi bon, vous le devinez sans peine. Je n'aurais pas cru qu'un enfant pût donner tant de joie. Personnellement, j'en suffoque presque.

26 avril.

Hier, je me suis levé à cinq heures pour aller à cheval au terrain de Ngalel, à six kilomètres de Saint-Louis, que je viens d'acquérir contre une redevance annuelle au chef de la province, pour opérer le partage des *lougans* (champs de mil, de patates, etc.) entre nos libérés de Béthesda. Nous y sommes restés jusqu'à onze heures, avec Morin et nos gens, mesurant, plantant des piquets, en plein soleil, au milieu des buissons. J'étais brisé, en revenant.....

Ce matin, je me suis occupé de Niélé, la fugitive. De peur d'être reprise par la police, Niélé s'est réfugiée dans notre maison. Je ne pouvais l'y garder sans autorisation. Je l'ai menée au tribunal où l'on a écouté mes raisons. Je crains que, pour donner le dernier mot à la loi, on ne la rende à son maître qui, d'ailleurs, est un très honnête homme [1].

L'instruction religieuse de nos garçons touche à sa

[1] Cette jeune fille, esclave libérée, avait été confiée par les soins du tribunal à une famille de mulâtres de Saint-Louis où elle devait rester jusqu'à sa majorité. Ne supportant pas cette vie de dépendance, elle s'était enfuie à Béthesda.

fin. Albert m'a demandé le baptême ; Jacques, qui a été baptisé enfant, m'a prié d'être confirmé en même temps ; Morin et Forget les interrogeront et me donneront leur avis. Jean m'a prié d'attendre un peu ; sa conduite n'est pas entièrement satisfaisante, et je préfère ne pas précipiter les choses. Joseph, l'apprenti horloger, vient de dire à Salimata qu'il est *disposé* à recevoir le baptême. Cela ne me suffit pas, et j'attendrai qu'il soit *prêt*. Quant à Mahmadou, le garçon de Morin, il est un peu jeune, et du reste je ne le crois pas encore converti.

3 mai.

Jusqu'à Pentecôte, mon temps va être étonnamment rempli. Sans compter les prédications en wolof, et les réunions intermédiaires, je dois donner deux sermons en français. Puis le jeudi de l'Ascension, je baptiserai Albert et confirmerai Jacques. Quelle joie ce sera pour nous ! Pendant toute la semaine prochaine nous aurons chaque soir une réunion tenue par un évangéliste indigène de Sierra-Leone, en passage ici.

Pendant ce temps, je suis en pourparlers au sujet du terrain de Sor que je veux acheter pour y construire la petite chapelle. Le propriétaire se montre intraitable, son dernier prix est 2150 francs. J'hésite et je parlemente. Je ne puis cependant pas trop retarder, car il faudrait que la maison Nichol soit construite avant l'hivernage. Je crains fort cependant que cela me soit impossible.

18 mai.

Je suis sur le point de conclure l'achat du terrain. Sitôt que ce sera fini, je m'occuperai à réunir les matériaux pour les constructions que je commencerai dès que les pluies auront cessé.

L'œuvre de Sor va donc s'organiser. Je me demande s'il ne serait pas bon d'y avoir une école, la petite chapelle pourrait servir de salle de classe. J'y placerais peut-être Bilali qui va terminer ses études à Bordeaux. C'est une question à l'étude, mais il me semble qu'elle s'impose, et on me conseille beaucoup de la résoudre affirmativement.

5 juin.

Gertrude et moi sommes plus ou moins brisés par suite du temps et surtout des événements. Marguerite Seck et Jean ont fui de la maison, elle hier soir, lui ce matin. Où sont-ils allés ? Oh ! comme nos cœurs sont déchirés ! Nous aurions voulu pleurer toute la journée. Encore pour Marguerite, ce n'a été qu'une escapade, fruit d'un coup de tête ; on vient de nous la ramener, Gertrude est auprès d'elle, tout sera bientôt terminé. Mais Jean ! c'est sur lui que je pleure surtout, sur lui qui nous a donné un moment tant d'espoir et qui vient de chuter si profondément..... Je ne veux pas dire que tout espoir soit perdu, mais il nous en reste bien peu. Un instant j'ai songé à recourir à la violence : l'enfant nous a été confié par le tribunal, et je puis me le faire rendre par la police. J'ai renoncé à ce moyen. Dans sa

situation d'esprit, il n'aurait que des inconvénients. Le mieux est que Jean fasse ses expériences : elles seront rudes, je le crains. Il faudra qu'il travaille pour vivre, or Jean n'aime aucun travail. Dans tous les cas, il sait une chose : ma porte lui est ouverte et il peut revenir quand il voudra ; je lui ai pardonné, il sait que je ne lui garde pas rancune pour ses fautes passées. J'aime à croire qu'au premier jour de disette, il nous reviendra. Albert et Jacques ont une œuvre à faire auprès de lui ; je l'ai mise sur leur conscience. Ces deux chers garçons nous donnent de la joie. Dieu les aide à tenir ferme !

Le rayon de soleil qui perce à travers tous les nuages, c'est notre Miette chérie. Aujourd'hui, en apprenant la fuite de Jean, je me suis mis à arpenter le salon bruyamment, parlant à voix haute, quand soudain Miette, assise sur les genoux de sa maman, éclate de rire et pousse un de ses *oh!* si charmants. J'étais désarmé..... A part quelques petites misères sans gravité, notre trésor va très bien, distribuant ses sourires à tout le monde, sauf à Ntié, qu'elle trouve décidément trop laid !

Il vient de venir pour me demander de lui prêter quinze ou vingt francs. Depuis vingt jours, c'est le septième qui me fait une demande semblable. Je ne sais vraiment pour qui l'on me prend. Depuis longtemps, j'ai pris la résolution de ne point prêter à nos membres d'Eglise. Cela crée toujours des ennuis et n'est presque jamais profitable à celui qui emprunte.... à l'autre non plus ! Thénen-Gertrude est la seule qui m'ait rendu ce que je lui avais prêté. Si l'on ne veut pas de moi comme prédicateur de l'Evangile, eh! bien, tant pis, je ne me

ferai pas prêteur sur gages. Je sais que ma popularité en souffrira, mais que m'importe cette popularité-là?

18 juin.

L'enfant prodigue nous est revenu après dix jours d'absence. Son coup de tête lui a mal réussi. Il a compris tout ce qu'il perdait en s'éloignant de nous. Ou plutôt, j'aime mieux croire que c'est sa conscience qui a parlé et qui nous l'a remené. Il savait que ma maison lui était ouverte et que je lui avais pardonné. Mais il refusait de demander pardon à Forget qu'il avait grandement offensé. Nichol, Salimata, d'autres parmi ses anciens camarades, l'ont vu, exhorté, secouru (car il a jeûné plus d'une fois), enfin l'ont décidé à venir s'humilier. Tout s'est donc raccommodé. Mais comme notre cœur a été ulcéré pendant quelques jours! Dieu veuille que son repentir soit sincère, et qu'il remonte résolument le courant qu'il était en train de descendre si rapidement [1].

6 juillet.

Le choléra a fait son apparition dans la ville. On signale plusieurs décès, et l'on publie toutes sortes d'avis sanitaires. A part de rares exceptions, les noirs seuls sont atteints, à l'inverse de la fièvre jaune qui n'attaque que les blancs. Pour nous-mêmes, nous n'avons donc que très peu à craindre. Mais c'est pour

[1] On peut lire dans le *Petit Messager des Missions évangéliques de Paris*, année 1897, p. 72 et 171, l'histoire émouvante de Jean Damblé.

nos paroissiens que nous craignons, surtout pour nos garçons et filles. Dieu est puissant, et il peut faire bonne garde autour de nous et des nôtres. Entourez-nous plus que jamais de vos prières.

Notre œuvre marche doucement. Nos réunions d'évangélisation se tiennent toujours le dimanche après-midi chez Nichol. Nous sommes encouragés. Il y a quinze jours, j'avais douze adultes et une dizaine d'enfants étrangers (c'est-à-dire n'étant pas de mes paroissiens). Dimanche dernier, au culte français, j'avais un nombre inusité d'auditeurs, surtout des jeunes gens. Cela allait très bien, car, à propos du « jeune homme riche, » c'est à la jeunesse que je m'adressais particulièrement.

15 juillet.

L'épidémie de choléra, sans être aussi forte que celle de 1867-1868, fait pourtant des ravages parmi la population indigène. Le nombre des décès s'est élevé à quinze, puis à vingt, hier il a été de vingt-huit. Encore est-on loin d'en connaître le chiffre exact. Et ce n'est pas fini, nul ne peut dire jusqu'à quand l'épidémie peut durer.

Notre mission a été douloureusement atteinte. Vendredi 7 juillet, à six heures du soir, Niamantou vint m'annoncer qu'à son retour de l'atelier, à cinq heures, il avait trouvé sa femme en proie à la maladie. Je cherche un docteur (Morin est en France), j'attelle ma voiture. A sept heures et demie nous arrivions à Sor, où nous trouvons Jeanne déjà froide. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre : frictionnant, donnant des potions



ÉMILIE ESCANDE AVEC SA BONNE

chaudes, réchauffant la malade avec des briques. Mais hélas! mes aides étaient bien maladroits et bien indisciplinés; on ne trouvait pas les choses dont on avait besoin. Ce que j'ai souffert pendant ces quelques heures!... Jeanne s'est un peu ranimée; elle a reconnu son mari et quelques-uns des assistants; mais son visage portait déjà l'empreinte de la mort. A onze heures, brisé, tout en nage, voyant que tout effort était une fatigue inutile, pour la mourante aussi bien que pour moi, je rentrai à la maison. Une demi-heure après, nous apprenions que Jeanne était morte. Nous l'ensevelîmes le lendemain, samedi. A midi je rentrai du cimetière. Le sermon que j'avais fait la veille (car je les fais toujours le vendredi) ne répondait plus aux besoins, j'en préparai un autre. Aucune prédication n'a jailli de mon cœur comme celle-là. Aussi l'attention était-elle grande, le lendemain..... A quatre heures, je présidai comme d'habitude le service de Sor, exhortant les Wolofs présents à se préparer à la rencontre de Dieu.

Le lundi matin, à cinq heures, j'étais subitement réveillé : Salimata me faisait dire que la petite Madeleine était prise de vomissements. J'accourus. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était le choléra. La maladie s'étant déclarée depuis peu de temps, nous avions des chances pour la sauver. Vous comprenez avec quelle fièvre nous l'avons soignée. Par bonheur, nous avions tout sous la main : chemises à chauffer, couvertures de laine, eau chaude, thé punché....., et le médecin qui fut très dévoué. Vers neuf heures une amélioration se produisit. A midi nous avions tout espoir de sauver notre fillette. Nous lui donnâmes deux bains chauds

qui ranimèrent son pouls jusque-là imperceptible. Dans l'après-midi, la réaction s'accentua. S'accentua-t-elle trop vite ? Je ne sais, mais à six heures et demie, Madeleine était emportée par une embolie. Le docteur appelé en hâte ne put que constater la mort. Quel coup pour nous tous ! Nous ne pouvions croire que ce fût vrai.

Trois heures après, elle reposait dans son cercueil. Trois heures horribles, avec les détails les plus pénibles, causés par les soins nécessités par le danger que couraient toutes nos fillettes..... De suite nous conduisîmes la petite dépouille au cimetière. Il faisait nuit noire. Arrivés au cimetière, situé à trois quarts d'heure de Saint-Louis, nous trouvons porte close. Salimata, qui m'avait accompagné, est prise d'une attaque de nerfs. Que faire ? Un des jeunes gens venus aussi avec moi, Félix, reconduit Salimata à la maison, pendant qu'un autre va chercher les fossoyeurs. Je reste seul avec Moussa... Nous nous promenons pendant une heure et demie dans l'obscurité. Jugez de nos angoisses !

Enfin à minuit, je rentre à la maison. Cette terrible journée nous avait brisés de corps et d'âme. Au moment où nous allions prendre un peu de repos, nous entendons frapper. J'ouvre : c'est notre cuisinière qui, toute tremblante, me dit qu'elle a « attrapé » la maladie. Je l'examine, heureusement qu'elle a la peur pour tout mal. Mais elle ne voulait pas retourner à Sor, il fallut l'installer chez Salimata.

Enfin nous pûmes aller au lit. Ai-je besoin de vous dire que notre sommeil fut rempli de cauchemars ? J'avais fait déloger les filles de la chambre où elles couchaient et où Madeleine était morte, et je les avais

mises dans mon cabinet d'en haut, préalablement désinfecté, comme du reste tout ce qu'elles avaient sur elles. A chaque instant je croyais entendre des pas, et me figurais qu'on venait m'apprendre que quelqu'autre habitant de la maison était pris par la maladie. Je saluai avec joie l'aurore et courus, aussitôt levé, visiter mon monde. Grâce à Dieu, tout allait bien.

..... Hier, vendredi, c'était une de mes vieilles paroissiennes de Sor, non chrétienne, Fatima, qui succombait ; ce matin, c'est une élève externe de notre école.

Cela fait quatre. Vous comprenez la tristesse de nos cœurs. La mort de Madeleine est une immense perte pour nous. Nous n'avions pas de fillette plus intelligente, ni plus dégourdie ; c'était le boute-en-train de la maison. Pourtant nous nous inclinons sans murmurer, car Dieu sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait.

L'épidémie n'est pas finie, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'éprouve une grande confiance. Il me semble que Dieu nous a demandé notre tribut et que les autres membres de la maison sont en dehors des atteintes du choléra. Dieu le veuille !

La municipalité prend des précautions extraordinaires pour enrayer le fléau. De mon côté, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour assainir la maison. Ce n'est pas une mince affaire. Ainsi, en revenant de soigner l'élève externe, morte ce matin, il a fallu désinfecter tous mes vêtements. En outre je suis chargé de surveiller une partie de Sor, et de faire connaître les cases contaminées.

4 août.

Chaque jour nous entendons parler d'un nouveau décès parmi nos connaissances. Un moment, nous avons cru que le fléau quittait Saint-Louis, mais il est revenu. Un petit enfant de quatre ans a été atteint dans une maison qui fait face à la nôtre. Heureusement qu'il a été guéri. Ce matin je suis allé à l'ensevelissement d'un mulâtre qui est mort du choléra en quarante-huit heures.

Nous redoublons de vigilance. Nos fillettes couchent toujours là-haut, dans mon cabinet de travail (je me suis établi en bas). Elles s'y trouvent très bien, elles ont de l'air, de la place sur l'*argamasse*. Chaque soir, nous montons faire la prière avec elles. Je jette de l'eau phéniquée partout, je prends le pouls des fillettes, je m'assure que tout va bien, et nous allons nous coucher tranquilles.

Ah ! ce que j'en ai administré des remèdes, ces dernières semaines, c'est incroyable ! Au moindre petit bobo, on vient me trouver : « Monsieur, j'ai mal au cou ! Monsieur, j'ai mal au côté ! » Quand je vois qu'on abuse de ma bonté, je me fâche ou je me moque. « Ah ! tu as mal au cou..... Léonie, apporte-moi la scie ! » Cela suffit pour que mon malade, instantanément guéri, prenne les jambes à son cou, et dégringole les escaliers. Nous avons envie de fabriquer un remède bien mauvais pour qu'on ne vienne à nous que lorsque le mal en vaudra la peine.

Cependant je ne veux pas ne donner que des remèdes pour le corps. Je profite de l'impression produite sur

l'esprit des gens par tant d'événements douloureux, pour exhorter, pour convier à la repentance, pour prêcher « en temps et hors de temps. » Un jour, certainement, les fruits apparaîtront.

17 août.

L'épidémie semble enfin nous avoir définitivement quittés, après avoir fait, à Saint-Louis seulement, plus de huit cents victimes connues. Nous avons éprouvé une nouvelle perte dans notre Eglise : celle d'une vieille femme, Ndiago, qui avait longtemps demeuré à Ndar-Toute, au milieu de gens hostiles qui la persécutaient pour sa foi ; chaque dimanche elle venait assister au service : toute perclue et presque aveugle, elle mettait trois heures pour faire ce trajet de vingt minutes à peine. Nous avons profondément senti cette perte, la dernière, grâce à Dieu.

7 août.

Nous rentrons à l'instant de Béthesda où nous étions allés en famille. Soudain nous avons entendu le tonnerre, l'horizon s'est obscurci, quelques éclairs ont brillé. Nous nous sommes hâtés de repartir, pour arriver juste un quart d'heure avant la tornade qui, au moment où j'écris, nous gratifie d'une bienfaisante ondée. Nous en avions besoin. Depuis quinze jours, pas une goutte d'eau, et une température..... Hier soir, à onze heures, le thermomètre marquait 31°,3, dans mon cabinet de travail ; ce matin à huit heures, 33°.

Il fallait avoir nuit et jour en main son éventail et son mouchoir.

Vous me demandez où j'en suis de l'étude du wolof et du bambara. Le bambara, je m'en suis occupé avec Samba. Il est remonté à Kerbala, et quand, en novembre, il en reviendra définitivement, je me remettrai à l'étude de cette langue.

Quant au wolof, je le possède assez bien. Je reçois tous mes gens sans interprète, et je fais mes sermons sans difficulté. J'ai mis quatre heures pour composer une de mes dernières prédications.

A part les dimanches où il y a culte français, je préside toujours le service de Sor. Je me prépare à la maison, j'ai trois ou quatre notes sur un bout de papier, et je parle d'abondance.

En outre, j'ai corrigé les cantiques, et j'en ai composé et traduit de nouveaux. Depuis quelques dimanches, plusieurs mulâtres et mulâtresses viennent écouter mon sermon wolof. Je suis donc encouragé de ce côté-là.

Pour ce qui est de mes prédications en français, vous avez raison, l'habitude de la parole simplifie mon travail. Parfois, le vendredi matin, je sais à peine mon sujet, et le samedi soir tout est prêt. Néanmoins je me prépare bien. Les auditoires ont augmenté d'une façon réjouissante. Le premier dimanche de juillet, il y avait vingt-cinq étrangers, dont beaucoup de jeunes gens. Hier soir, le nombreux auditoire que j'avais m'a d'autant plus réjoui, que l'on étouffait dans notre petite chapelle. Cela prouve que l'on s'habitue à en prendre le chemin.

17 août.

Cet hivernage est très pénible; les chaleurs ont commencé de très bonne heure, et la sécheresse est grande, ce qui augmente le mal. Les fatigues causées par le choléra se sont ajoutées aux fatigues, déjà suffisantes, du climat, aussi nous tarde-t-il d'avoir derrière nous cette saison douloureuse à tous les points de vue.

J'ai restreint un peu mon activité. Je m'occupe beaucoup, en ce moment, de reviser notre recueil de cantiques wolofs. J'en ai traduit ou composé plusieurs, et en traduirai encore, sur nos plus beaux airs français, afin d'avoir un bon et intéressant petit recueil qui, je l'espère, deviendra populaire parmi nos paroissiens. Voici un de ces cantiques que j'ai entièrement composé :

Gnowal ẗi man, gnowal ẗi man, Yesou, ki ma sopa; Paré na bayi lep lou ma am Ndig yov rek lâ boga.	Viens en moi, viens en moi, Jésus qui m'aimes, Je suis prêt à abandonner tout ce que j'ai Car c'est toi seul que je veux.
Ben tey souma hol fès on na Ak lendem, ak bakar, Don na out ẗi souf si d̈ama, Lèr, noflay ak yakar.	Jusqu'à aujourd'hui, mon cœur était plein De ténèbres et de péchés, Je cherchais ici-bas la paix, La lumière, le repos et l'espérance.
Wandé mesou ma len tasé; Ndam, mbèh, wala alal Doyou gnou ndah daha d̈ahlé Té may fit ak ndalal.	Mais je ne les ai jamais trouvés; La gloire, les plaisirs ou les richesses Sont impuissants à calmer les inquiétudes Et à donner courage et sécurité.
Mô tah, Yesou, ma la di wô. Ṫi souma hol dougal. Bou ko d̈epi, lèl! yerem ko, Té na nga ko sètal.	C'est pourquoi, Jésus, je t'appelle. Entre dans mon cœur. Ne le méprise pas, oh! aie pitié de lui, Et purifie-le.
Gnowal ndah ma men banehou, Té ṭa kaw mpir am ndam. Ndah ma mos topa la'k takou : Gnowal, gnowal ẗi man!	Viens, afin que je puisse être heureux, Et avoir la victoire sur la tentation. Afin que je te suive toujours avec fidélité : Viens, viens en moi !

Mais en dehors de mon travail ordinaire, que d'autres occupations ! C'est un acte de naissance dont Bilali a besoin en France pour passer son brevet, et qui nécessite cinquante visites à la mairie ou au tribunal. Ce sont des renseignements relatifs à nos immeubles du Sénégal, demandés par le Comité, et qui m'obligent à fouiller à l'enregistrement ou au greffe; et cela n'en finit pas. Parlerai-je de tous les gens qui viennent m'exposer leurs difficultés pour que je les règle ? et de tous ceux qui font appel à ma pitié pour avoir des secours matériels? Ceux-ci sont les plus mal reçus, car je ne suis guère tendre pour les mendiants, quand je sais qu'ils n'ont aucun besoin.

Puis j'ai les visites, à l'hôpital et à domicile. Forget est à l'hôpital par suite d'un commencement d'angine : chaque jour je vais le voir pendant une heure. Hier, j'ai reçu inopinément la visite d'un soldat fort intelligent et instruit, qui a causé pendant une heure et demie avec moi sur des sujets religieux. La semaine dernière, c'est avec une dame catholique et sa fille que je me suis entretenu près d'une heure sur les différences qui existent entre le protestantisme et le catholicisme. Nous commençons à être connus. Nos cultes français sont bien suivis ; nos auditoires doubleraient certainement si nous avions un temple convenable.

Forget nous quittera dans un mois ; nous le regretterons bien ; nous ne savons absolument pas qui le remplacera. Le Comité cherche, mais sans trouver. Après son départ, et en attendant que son successeur arrive, Nichol et sa femme s'installeront à l'école des garçons. Quand ils la quitteront, je compte que ce sera pour

s'installer dans le petit presbytère que je construirai à Sor en même temps que la chapelle.

5 octobre.

Jamais je n'ai été plus convaincu qu'aujourd'hui de la nécessité d'un temple à Saint-Louis. Puisque la station est et sera, avant tout, un poste de représentation, il faut que la mission soit *bien* représentée. Ces quatre derniers mois ont été épouvantables de chaleur ; plusieurs de nos amis n'ont pas pu assister à nos services pour cette raison. On ne respire pas dans notre chapelle, si basse, si étroite.

Dimanche dernier, il y avait foule d'Européens, mais plus de la moitié ont préféré, malgré notre invitation à entrer, rester dans la petite salle d'à côté, où il y a courant d'air. Il arrive constamment que l'un ou l'autre de mes auditeurs est obligé de sortir pour prendre l'air. Et malgré tout, les auditoires restent nombreux ; plusieurs personnes tiennent à être prévenues chaque fois qu'il y a service français. N'est-ce pas bon signe? Avec un temple, on viendrait plus nombreux encore. C'est pour moi une souffrance d'avoir un local si peu convenable. Ne pourrait-on pas chercher les fonds nécessaires ?

15 novembre.

Les écoles ont recommencé, nos fillettes semblent avoir beaucoup d'entrain. Je les suis de très près, et me fais montrer leurs cahiers chaque semaine. Les

garçons ont aussi beaucoup de zèle, particulièrement les cinq jeunes esclaves qui nous sont arrivés du Sou-



Une famille de Béthesda. (Le père avait refusé de poser.)

dan, il y a quatre à cinq mois. Ils se donnent beaucoup de peine pour apprendre, et c'est bien encourageant; je me réjouis que l'instituteur soit arrivé pour les faire travailler sérieusement.

Les réunions de Béthesda vont recommencer dès l'arrivée de Samba. Je voudrais mettre à exécution mon ancien projet de passer quelque temps dans notre maisonnette de Béthesda, afin de faire une instruction religieuse plus serrée à nos gens, et de leur parler à chacun d'eux en particulier. Ah! si nous pouvions enfin découvrir, chez les uns ou chez les autres, la faim et la soif des choses de Dieu!

Nous comptons ouvrir bientôt notre salon, tous les lundis, aux protestants de Saint-Louis, pour des petites soirées littéraires, musicales, ou simplement récréatives. Cela fera une heureuse concurrence aux cercles et aux cafés qui sont la seule distraction offerte aux jeunes gens pour les longues soirées. Nous espérons qu'il sortira un bien réel de ce nouvel effort que nous tentons pour les amener à une vie plus conforme à l'Evangile.

28 novembre.

Je rentre d'une journée bien fatigante. Ce matin, pendant que je parlementais avec le menuisier et le maçon, au sujet de mes prochaines constructions de Sor, un homme vient m'annoncer que le vieux Toumané de Béthesda « a fait son temps, » c'est-à-dire qu'il est mort dans la nuit. J'expédie menuisier et maçon, je fais atteler la voiture, et nous voilà en route, Nichol, Moussa l'horloger, et moi. Le vent d'est soufflait assez violemment, nous envoyant des nuages de poussière et de chaleur. Nous arrivons, nous entrons dans la case où le vieillard reposait, la figure parfaitement calme. Devant ce corps sans vie, nous nous

demandons avec émotion si l'âme de ce vieillard, qui n'avait jamais fait profession de christianisme, est allée vers son Juge ou son Sauveur..... On commence les préparatifs de l'ensevelissement. Pendant que les uns vont creuser la fosse non loin du village, les autres s'occupent à laver le cadavre, puis à l'envelopper dans une longue pièce de calicot que j'avais apportée. Quand tout est prêt, on place le corps sur un brancard, on le transporte sous l'arbre à caoutchouc, qui est à un coin du village, tout le monde s'assemble silencieusement et j'adresse, interprété en bambara par Moussa, quelques paroles sérieuses à nos libérés. Nichol termine par une prière en wolof, puis le cortège se reforme et se rend à la tombe où j'ajoute quelques mots... Il était près d'une heure quand je suis rentré, ayant passé tout ce temps en plein air, par ce vent d'est qui soufflait toujours.

Mon après-midi n'a pas été moins remplie. J'avais appris que la caisse de M. était arrivée. Je me mets en route pour la chercher. Chemin faisant, je pense aux pièces qui me manquent encore pour commencer la chapelle de Sor. Je vais à la mairie : on me renvoie à la direction de l'intérieur. Là on me fait attendre trois bons quarts d'heure, après lesquels on me montre les pièces signées et paraphées. Je retourne à la mairie où on doit me les délivrer. A mon retour je retire la caisse et la fais apporter à la maison. Puis je cours chez le propriétaire du terrain de Sor que je trouve grelottant de fièvre. Je prends rendez-vous avec lui chez le notaire pour demain. Et me voilà enfin chez moi.

J'aurais dû commencer ma lettre en t'annonçant l'arrivée impatiemment attendue du nouvel instituteur,

M. Pétrequin. Il est jeune encore, mais nous espérons qu'il est bien qualifié pour le travail qui lui est confié et qu'il a entrepris avec entrain.

4 décembre.

Nous sommes en plein travail à Sor, et je dois me trouver constamment sur les chantiers pour surveiller et vérifier; Nichol m'est d'un très grand secours. Ne craignez pas que tout ce temps passé là soit du temps perdu. Je pourrai parler à une foule de gens qui me demandent ce que je veux faire, et les inviter à nos services. Déjà un tas de gamins me demandent si nous n'aurons pas une école, promettant d'y venir les mardis et vendredis (c'est-à-dire les jours où l'école arabe est fermée). En tous cas l'école du dimanche ne manquera pas d'élèves. Il y en avait une vingtaine l'autre dimanche à notre service d'évangélisation. Donc la propagande s'organise, et je ne fais pas que surveiller des travaux quand je vais à Sor.

Dimanche 17 décembre.

Nous sortons d'un excellent culte où Nichol a parlé avec force sur : « Le temps est court. » L'auditoire était très nombreux et attentif.

Ces derniers mois, nous avons peu parlé de l'œuvre spirituelle; c'est que, pendant l'hivernage, notre activité se ralentit forcément. J'ai toujours considéré cette saison comme un temps d'activité *intérieure*. Je me suis occupé de photographie, puis du recueil de cantiques,

et aussi des fillettes, pendant cette époque où Salimata ne s'en occupait pour ainsi dire pas. Les plans de Sor, les arrangements avec le maçon et le menuisier m'ont pris du temps aussi..... et voilà comment il se fait que mon activité proprement religieuse ait subi un ralentissement. Je ne dis pas un arrêt, car j'ai continué, non seulement mes services wolofs et français, ainsi que l'école du dimanche depuis le départ de Forget jusqu'à l'arrivée de son successeur, mais j'ai eu de fréquentes et sérieuses conversations avec tels ou tels. Nous avons eu aussi nos réunions de Sor que nous avons transférées chez Niamantou, pendant que Nichol est à Saint-Louis, en attendant que les constructions soient terminées, et nos réunions du mercredi soir, avec moniteurs et monitrices de l'école. C'est donc plutôt l'évangélisation qui nous a surtout manqué, et je vous ai dit pourquoi. Je sais que c'est la chose la plus importante avec les conversations particulières. Mais ce n'est pas toujours très facile de faire de l'évangélisation. Sor est derrière le pont, Béthesda a peu de gens comprenant le wolof; quant à Saint-Louis et à Guet-Ndar et Ndar-Toute, leurs habitants indigènes sont inaccessibles. Pour faire de la vraie mission, il ne faudrait pas demeurer à Saint-Louis, combien de fois ne l'ai-je pas dit ? Et c'est pourquoi j'ai tant tenu, malgré toute la peine que cela m'a donné, à installer solidement l'œuvre de Sor. Nous pourrons y faire beaucoup plus à l'avenir. Je compte que nous y passerons souvent l'après-midi, et que nous visiterons bon nombre de familles. J'ai toujours dit que mes meilleurs moments sont ceux que j'emploie à aller de case en case.

Et maintenant, pour être complet, je dois vous parler de nos encouragements. Il semble que le vent de l'Esprit ait commencé à souffler sur notre Eglise. Oh! c'est encore bien peu de chose, et notre ambition n'est pas satisfaite. Mais enfin, après le calme mort de ces dernières années, c'est pour nous un bien grand encouragement de sentir la légère brise qui commence à gonfler nos voiles. Depuis un certain temps, je me suis senti pressé de placer mes auditeurs en face des questions capitales de l'Evangile, et de leur faire entendre de pressants appels. Et mes efforts ne sont pas vains. Moussa Diara, de Béthesda, a beaucoup réfléchi et désire se convertir; je lui ai parlé plusieurs fois, un travail s'opère en lui. Sohna et Tiané, les deux grandes filles de la maison, sont également bien disposées. Avec celle-ci surtout, j'ai beaucoup causé, et si le sentiment du péché lui manque encore, j'ai du moins l'impression qu'elle cherche. Quant à Ami, de Béthesda, elle m'a positivement déclaré l'autre jour qu'elle est chrétienne. Je n'ai pu encore me rendre compte de la profondeur de ses sentiments; je veux beaucoup la voir pour l'encourager et la fortifier. Jugez si son aveu a réjoui nos cœurs. Lissa, aussi, l'aînée de nos élèves, s'est déclaré convertie. Nos autres fillettes ne marchent pas mal.

..... Les charpentes de Sor sont debout, il ne reste que les vérandas. C'est vraiment joli à voir, et les visiteurs ne manquent pas, noirs et blancs. Mais nous ne serons pas prêts pour Noël : une dernière fois nous aurons notre fête à Saint-Louis.



Berger-Levrault & Cie sc.

PRESBYTÈRE ET CHAPELLE DE SOR



Groupe d'indigènes à Béthesda.

ANNÉE 1894

Organisation de l'activité missionnaire à Sor : chapelle et presbytère, école du dimanche, école de semaine. — Arrivée de Mlle Lasserre.

13 janvier 1894.

Je commence à voir la fin de nos travaux à Sor, et cela avec un inexprimable soulagement. Il faudrait ne pas quitter les ouvriers d'une semelle, et le moyen, avec le travail qui vous tombe chaque jour sur les bras ? Enfin cela s'achève et prend tournure. Encore un mois et Nichol prendra possession de son presbytère, et la chapelle sera inaugurée. Grand jour que celui-là ! Puisse-t-elle être véritablement un Béthel, une maison de Dieu !

Il me tarde de me remettre vigoureusement à l'œuvre spirituelle. Il nous faut profiter du temps présent, car il est favorable. Nos appels sont pressants. Demain, je parlerai sur le mot d'Agrippa à Paul : « Tu

me persuades presque d'être chrétien, » pour montrer le danger du *presque*, et pour exhorter mes auditeurs à devenir *tout à fait* chrétiens.

Nos fêtes de Noël ont été bonnes. Les services français et wolof ont été très nombreux. La fête des enfants a bien réussi avec notre *filao,* un arbre du pays qui remplace assez bien le traditionnel sapin.

Le Comité a décidé *en principe* l'envoi d'un second missionnaire à Saint-Louis. Quelle joie ! Malheureusement il reste à trouver l'homme. Espérons que ce sera vite fait. Le travail est considérable, c'est bon signe. L'œuvre est en bonne voie, et les conversions qui se sont produites récemment nous ont donné un nouveau courage. Dieu veuille que ce ne soit pas tout, et que d'autres profitent de ce que l'Esprit de Dieu passe sur nous pour ouvrir leur cœur à son influence.

9 mars.

Nos réunions à Sor ont commencé dans notre chapelle, et sont bien suivies. Nous avons eu un bon culte d'inauguration le 18 février. On nous écoute bien. Mais beaucoup de gens se méfient, car ils nous considèrent comme les ennemis de l'islamisme (ce qui est vrai en un sens), aussi n'est-ce pas toujours facile de se faire écouter, quand on parle de Jésus. On les voit alors qui chuchotent, qui sourient, ou qui se moquent. C'est toute une étude, pour savoir comment s'y prendre avec eux, et j'avoue qu'à cet égard, j'ai encore mes expériences à faire.

Ce qui manque dans ce pays-ci, comme dans bien

d'autres, hélas ! ce sont des gens qui aient faim et soif des choses de Dieu. Dans notre ville, il semble que la recherche de l'argent et des plaisirs absorbe toutes les pensées, de sorte que, quand vous venez à parler à quelqu'un de son âme, il vous prend pour un fâcheux, ou pour un importun. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

7 avril.

Je commence à voir un peu clair dans mon travail. Les fêtes de Pâques sont toujours un moment de presse. Tout s'accumule dans l'espace de quelques jours, aussi éprouve-t-on ensuite le besoin de se détendre un peu. La course que nous avons faite l'autre jour à Diaoudoun, à douze kilomètres de Saint-Louis, a été une vraie détente. Nous en avons d'autant plus joui, que nos fêtes de Pâques s'étaient passées à notre pleine satisfaction, nos auditoires français ont été exceptionnellement nombreux, en sorte que nous avons été fort encouragés. Beaucoup d'Européens et même de mulâtres sont lassés du catholicisme et cherchent quelque chose de mieux ; ils forment un petit noyau de fidèles autour duquel se groupent les curieux. Un pasteur aurait une belle œuvre à faire, aussi faut-il espérer que Saint-Louis possédera bientôt son pasteur officiel.

Notre œuvre de Sor est maintenant lancée. C'est le mauvais moment de l'année, celui du jeûne des musulmans, en sorte que pendant la journée ils ne sont bons à rien. Le jeûne finit jeudi prochain. A ce moment, nous redoublerons d'efforts pour attirer du monde à

notre chapelle. Je viens de recevoir de Genève un appareil à projections ; les vues représentent des sujets religieux, et me permettront d'annoncer l'Evangile de manière à être écouté.

Nous venons de commencer une école du dimanche en wolof qui promet de compter des élèves. Nos deux aînés, Albert et Jacques, y sont moniteurs ; Nichol en est spécialement chargé.

Il me tarde d'ouvrir l'école de semaine, avec Bilali ; pour faire du bon prosélytisme, il faut soustraire les enfants aux écoles arabes. N'aurions-nous que dix élèves, la semaine, que ce serait déjà un bon commencement.

17 avril.

Nous avons eu, mardi dernier, notre première séance de projections dans notre chapelle de Sor : elle a bien réussi. C'étaient seize vues sur la vie de Jésus. Beaucoup de monde. Cela m'a permis d'annoncer l'Evangile à bien des gens qui ne l'avaient jamais entendu. Sous peu, je recevrai d'autres vues, afin d'avoir un programme très varié. De cette manière les enfants et les adultes prendront l'habitude de venir à notre lieu de culte. Notre école du dimanche, et notre service d'évangélisation ne pourront qu'en bénéficier.

Je ne puis pas vous dire combien cette œuvre de Sor nous tient au cœur et nous donne de la joie. Certes les succès ne sont pas éclatants. Je crois même que nous aurons de bien grandes résistances à vaincre. Mais nous faisons là, au moins, de la vraie mission,

nous luttons contre le paganisme ou l'islamisme, tandis qu'à Saint-Louis (sauf en ce qui concerne l'œuvre française auprès des Européens) nos plus beaux coups d'épée ressemblent terriblement à des coups d'épée dans l'eau.

9 mai.

La question de l'extension à donner à l'œuvre est loin d'être mûre. J'hésite entre le Soudan et les Rivières du Sud. Tout me porterait vers le Soudan (Niger supérieur), mais rien n'est encore venu nous montrer que la porte est ouverte, tandis que des propositions sérieuses nous ont été faites pour les Rivières du Sud, et même pour le Bénin où le gouverneur Binger nous invite à porter nos efforts. Ce qui manque, c'est en premier lieu *les hommes*. L'argent aussi, mais l'argent suit les hommes, et je suis sûr que le jour où notre nouvelle œuvre serait lancée, ce ne sont pas les dons qui lui manqueraient. Pour nous, nous sommes prêts à partir quand le signal sera donné. Mais comme Moïse, nous disons à Dieu : « Si ta face ne vient, ne nous fais point monter d'ici » (Exode XXXIII, 15). Il nous tarde cependant de plier nos tentes pour les planter ailleurs.....

Dimanche prochain, jour de Pentecôte, je baptiserai un de mes anciens catéchumènes, Joseph. Travaillé depuis longtemps par le désir d'être chrétien, il a fini par se décider à la suite d'une vision où il entendit Dieu lui dire : « Pourquoi n'es-tu pas baptisé ? »

T'ai-je dit que je me porte toujours bien ? Cela va tellement de soi, que facilement je l'oublie.

29 mai.

S'il faut marcher avec prudence, il faut aussi marcher avec foi, et si l'appel du capitaine Binger est bien réellement une porte que Dieu lui-même nous ouvre, il faut résolument y entrer, sûrs que Dieu nous y précédera pour nous y bénir.

Mais comme le déficit me pèse ! Quel boulet ! J'espérais que notre mission du Sénégal allait recevoir une nouvelle impulsion, je commence à perdre courage. On s'use ainsi à passer de l'espoir au découragement, et depuis que je suis ici, depuis cinq ans, que fais-je d'autre, sinon de courir d'un extrême à l'autre ? Parfois je me dis : Dans dix ans y aura-t-il quelque chose de fait par ici, la mission aura-t-elle enfin pris son essor... ou bien en serons-nous encore à attendre qu'un vent favorable souffle du ciel pour gonfler nos voiles ? Oui, l'on s'use à toujours penser ainsi. Ah ! si les chrétiens de France voulaient faire un effort généreux pour porter le budget de l'œuvre au demi-million, et nous permettre d'aller en avant pour la gloire de notre Maître !

18 juin.

Hier dimanche, nous avons eu une bonne journée : le matin, passablement de monde au culte wolof ; l'après-midi, trente-sept enfants à l'école du dimanche de Sor, et une dizaine d'adultes à la réunion d'évangélisation. C'était vraiment bien encourageant, et nous permet d'espérer que cette œuvre de Sor prospérera avec l'aide et par la grâce de Dieu.

J'ai passé, ces derniers temps, par des moments de grande tristesse. Moi qui suis absolument gagné à l'idée du réveil, qui avais rêvé, quand j'étais en cours d'études, d'avoir une Eglise vivante, « réveillée, » et de pousser mes laïques au travail, je suis parfois honteux d'avoir une Eglise morte (malgré mes prières et mes efforts), et des laïques sans activité. Oui, c'est humiliant pour moi, et j'en suis à me demander si le principal obstacle au réveil, ce n'est pas en définitive *moi*, moi avant tout..... Ah! que ces humiliations me conduisent à rechercher toujours plus la communion de mon Sauveur!

A M. Krüger.

16 juillet.

Vous ai-je parlé de mes projets concernant le transfert de l'œuvre proprement missionnaire à Sor ? A mon avis, elle ne peut pas se développer à Saint-Louis même. Les habitants indigènes de l'île, pour rien au monde, ne mettraient le pied dans notre chapelle, tandis que plusieurs sont déjà venus à nos réunions de Sor. Dès le début, c'est à Sor qu'on aurait dû établir l'œuvre ; si on l'eût fait, je crois pouvoir dire qu'elle n'eût pas végété de la sorte. Il n'est pas trop tard pour revenir sur son erreur. Quand le temple sera construit et que le pasteur sera établi à Saint-Louis, rien n'empêchera le missionnaire, avec les écoles, de se transporter à Sor. Là est la véritable œuvre missionnaire. Là, notre

influence (je veux dire celle de l'Evangile) pourra avec l'aide de Dieu entamer les masses. Là, nos écoles auront des élèves, tandis qu'ici nous n'avons guère que nos internes. Du reste nous allons faire l'expérience. Dès novembre prochain, nous ouvrirons une école à Sor, et nous verrons bien si on la fréquente. Personnellement je n'ai aucun doute. Ce que je crois plutôt c'est que Bilali seul ne suffira pas à la tâche. Nous aurions alors une indication très précise, qui ne nous permettrait plus d'hésiter à transférer l'école des garçons de Saint-Louis à Sor. Notez bien que les élèves de l'école de semaine viendront à l'école du dimanche, ce que nous ne pouvons pas obtenir de nos quelques externes de Saint-Louis. Déjà cette école du dimanche est prospère. Nous y avons compté un jour soixante-deux élèves, un autre jour cinquante-sept. La moyenne est d'une trentaine... et nous sommes au début. C'est un début encourageant qui nous donne à croire que notre travail dans ce faubourg ne sera pas entièrement vain.

Les adultes sont plus difficiles à conquérir. Dans la mesure du possible je les visite de case en case, cherchant à amener la conversation sur les sujets sérieux. Ils écoutent, ont l'air de vous comprendre, de vous approuver même. Mais de tout cela que reste-t-il? Dieu seul le sait. C'est du grain que nous jetons en terre. A Dieu de le faire germer. Il est évident que si jamais nous transportons nos pénates à Sor, cette évangélisation de case en case nous sera plus facile. Ce sera vraiment de l'œuvre missionnaire et c'est après cette œuvre-là que je soupire depuis bien des années déjà.

16 août.

Salimata, à qui le Comité avait offert un congé en France, vient de le refuser pour des raisons d'ordre privé. Mais comme je vais recevoir, en novembre prochain, une institutrice européenne, Salimata quittera la maison. Je ne la crois plus capable de diriger nos fillettes devenues grandes. Si elle reste au service de la Société, ce sera probablement comme institutrice adjointe. Bilali, qui vient de revenir de Bordeaux, commencera dès l'automne notre nouvelle école de Sor, sous la surveillance de Nichol.

15 septembre.

L'hivernage, qui est sous tant de rapports une période de souffrance, nous offre aussi des spectacles magnifiques. Hier soir, entre neuf et dix heures, nous lisions au salon. Sur la maison voisine se reflétaient des éclairs de toute beauté ; mais le ciel était trop pur, illuminé par la lune dans son plein, pour nous inspirer la moindre inquiétude. A dix heures, je sors sur le balcon : le ciel venait de se couvrir, les éclairs se succédaient de seconde en seconde. Nous courons réveiller les fillettes pour rentrer les bancs et tables de l'école, qui étaient dans la cour pendant les réparations de la salle de classe. A peine avions-nous fini, qu'un vent épouvantable se déchaîna, soulevant des tourbillons de sable; cinq minutes après, le plus bel orage qu'on puisse imaginer éclatait sur nos têtes, accompagné des éclairs de plus en plus beaux et du fracas du tonnerre. On ne se lasse pas d'admirer de tels spectacles.....

6 octobre.

Il semble que la saison pluvieuse touche à sa fin ; ce ne sera pas trop tôt, car je n'ai pas pu faire grand chose pendant cet hivernage.

En attendant que nous recevions une institutrice européenne, c'est nous qui nous occupons des fillettes. Le lundi et le jeudi nous allons toujours à Béthesda. Les filles d'abord, les garçons, Pétrequin et moi, ensuite, nous nous baignons dans le fleuve avec délices. Nos garçons manquent un peu de poli — cinq d'entre eux savent à peine le français ; mais nos fillettes sont bien gentilles et nous jouissons beaucoup d'elles.

9 novembre.

Le 6 dernier, ma nouvelle école de Sor a été ouverte. Comme je désire choisir mes élèves (je prends ceux sur lesquels nous pouvons avoir le plus d'influence), nous ne comptons encore que onze écoliers ; mais d'ici à peu, nous atteindrons la vingtaine. Je n'irai guère plus loin, car il faut que Bilali puisse suffire à la tâche. Je crois qu'avec cette école-là nous ferons de la bonne besogne, et qu'elle donnera un bon coup de main à l'œuvre proprement missionnaire. Le Comité de l'*Alliance française* de Saint-Louis, dont je fais partie, me donne pour cette école un subside annuel de 450 francs.

16 novembre.

Vous savez que dans l'impossibilité de trouver une

institutrice pour notre école, le Comité nous a envoyé ma belle-sœur, Mlle Emilie Lasserre, pour cet hiver. Elle vient d'arriver au milieu de nous en bonne santé. Je ne vous dis pas notre joie de la posséder pendant quelques mois.

Dès que ses bagages seront arrivés, nous serons prêts à recevoir le nouveau trésor qu'il plaira à Dieu de nous donner.

A Madame Bœgner.

7 décembre.

Je pense que vous avez été informée de l'heureux événement qui nous est survenu le 28 novembre dernier : la naissance de notre petit Gustave. Grâce à Dieu tout va aussi bien que possible : ma femme reprend rapidement ses forces, l'enfant est très prospère; notre joie est sans mélange. La présence de ma belle-sœur est pour nous un inappréciable secours. Je ne sais, vraiment, ce que j'aurais fait sans elle. A nous deux nous pouvons faire toute la besogne, l'école des filles a été à peine interrompue.

L'année va se terminer..... Quel bonheur s'il nous était donné de vous revoir l'année prochaine! Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. C'est à lui que nous nous en remettons pour le choix de la route que nous devons suivre.



Le *Bourdiaux* à Dagana.

ANNÉE 1895

Réveil religieux dans les écoles et à Béthesda. — Séjour à Kerbala. — Congé retardé. — Départ de Mlle Lasserre et de M. Pétrequin. — La question du Soudan. — Arrivée de M. et Mme Pétrequin, et de Mlle Buttner.

2 janvier 1895.

Nous avons eu de bonnes fêtes de Noël... Le jeudi 27 décembre, a eu lieu notre arbre de Noël à Sor; nous étions cent vingt dans notre petite chapelle. Contrairement à ce que nous prévoyions, il y a eu beaucoup d'ordre, et tout s'est fort bien passé. Nos internes chantaient les cantiques, Nichol et moi avons parlé en wolof, Pétrequin en français. Puis est venue la distribution qui consistait en billes, toupies, porte-monnaie pour les garçons; en perles et petites poteries pour les filles; en aiguilles et fil pour les femmes; et pour tous des bonbons. L'arbre lui-même, un filao, n'était pas mal du tout. Bien enguirlandé et bien illuminé, il faisait un effet superbe, dans notre chapelle toute décorée de verdure. Inutile de vous dire si nos jeunes « Soriens »

ont été éblouis et charmés; nous espérons n'avoir pas jeté en vain la bonne semence.

Le lendemain 28, c'était au tour de nos libérés de Béthesda d'avoir leur fête. Nous avons remplacé l'arbre par des lanternes vénitiennes dont nous avons garni toute notre case-chapelle, et qui ont fait le ravissement des quarante hommes, femmes et enfants qui s'y pressaient. Quelques vêtements que nous avions reçus de Paris peu de jours avant ont fait leur bonheur, ainsi que les bonbons que nous y avons annexés.

Nous avons enfin eu une bonne soirée de longue-veille. Nous étions quinze en tout. Cela a été très cordial : nous avons beaucoup chanté, lu des choses sérieuses, prié; nous en avons beaucoup joui.

5 janvier.

Les 5000 francs que nous avons demandés au Conseil général, pour notre futur temple, nous ont été accordés. Il est vrai que, le même jour, le Conseil votait 35,000 francs pour achever une chapelle à Notre-Dame de Lourdes à Sor! N'en soyons pas jaloux, et estimons-nous heureux qu'on ne nous ait pas répondu par un *non* très poli. J'espère que les choses marcheront rapidement et que la construction des charpentes en fer pourra commencer pendant mon prochain séjour en France, d'où je les ramènerai à mon retour ici. En attendant, je soupire après un collègue. Que Dieu le choisisse lui-même et me l'envoie bientôt pour partager avec moi une tâche qui devient de plus en plus lourde!

9 janvier.

A la longue-veille, nous avions décidé de nous réunir tous les quinze jours, le mercredi, pour une étude biblique. Aujourd'hui a eu lieu la première réunion ; nous nous entendons sur le caractère de ces réunions, et nous choisissons quelques sujets. *(Journal.)*

17 janvier.

Au culte de Béthesda, aujourd'hui, je parle sur Zachée, et je termine en disant : « Quel est le premier d'entre vous qui viendra m'annoncer qu'il a suivi l'exemple de Zachée, c'est-à-dire qu'il a reçu Jésus dans sa maison et dans son cœur? » Dieu veuille que cet appel, fait en son nom, ne reste pas sans réponse !

19 janvier. — Ce matin, sont venus Lamine et Adama, sa femme, de Béthesda ; ils venaient me dire qu'ils veulent se convertir et être des chrétiens. Le mari m'apprend que, depuis quelque temps déjà, il voulait me le dire ; seule, la crainte que sa femme ne fût pas d'accord avec lui, l'avait retenu. Maintenant qu'elle aussi s'était décidée, il venait tout heureux m'annoncer la nouvelle. J'ai longtemps parlé avec eux, et j'ai pu me rendre compte combien leur démarche était sérieuse. Adama m'a déclaré que, se sentant mauvaise (mauvaise au point d'être détestée des autres gens de Béthesda), elle voulait changer de vie, et voilà, elle s'était déterminée à se tourner vers Dieu.

20 janvier. — Au culte de Sor, cette après-midi, je me sens pressé, après avoir lu le récit du magnifique

réveil au Zambèze, d'adresser un sérieux appel à nos garçons et à nos fillettes. (*Journal.*)

22 janvier.

Nous avons eu l'immense joie de voir plusieurs de nos enfants se décider pour le service de Dieu. Une de nos fillettes s'était déjà convertie à la fin de 1893 et nous a toujours donné satisfaction depuis. Six de ses compagnes viennent de suivre son exemple; la huitième est trop jeune pour comprendre ces choses, elle n'a que six ans. Deux d'entre ces nouvelles converties auront bien des luttes pour rester fidèles, nous tremblons pour elles, mais Dieu est puissant pour les garder.

24 janvier.

Au culte de ce matin, pour encourager nos jeunes converties, je leur parle sur Esaïe XL, 11 : « Comme un berger, il paîtra son troupeau, il prendra les agneaux dans ses bras. » Samuel Vauvert m'annonce qu'il s'est converti. C'est trop de joie que Dieu nous donne! Oh! si Dieu pouvait toucher le cœur des adultes, comme il a touché le cœur des enfants!

3 février. — Quel bonheur! Lamine et Adama sont venus me dire qu'ils ont fait le pas décisif, que maintenant ils ne désirent pas seulement devenir chrétiens, mais qu'ils le sont. Dieu soit loué! (*Journal.*)

5 février.

En même temps que ces conversions s'accomplis-



UNE COURSE D'ÉCOLE A BÉTHESDA

saient, une femme de Sor nous a manifesté son désir d'être chrétienne. Elle est une nouvelle venue au milieu de nous; il y a six mois, elle nous ignorait; elle sait donc très peu de chose, aussi est-ce trop tôt pour dire qu'elle est convertie; du moins pouvons-nous affirmer qu'il y a chez elle beaucoup de bonne volonté et un réel désir de trouver Dieu.

Il y a à Béthesda un autre couple qui est sous de sérieuses impressions. L'homme voudrait être chrétien; sa femme résiste et l'en empêche. Je leur ai beaucoup parlé à tous deux; cette après-midi encore, je vais aller les voir. J'aimerais tant qu'ils se décidassent... Il faut que nous obtenions encore de Dieu d'autres bénédictions.

12 février.

Première leçon de catéchuménat à Ami, Lamine et Adama. Quelle joie pour moi d'aller deux fois par semaine à Béthesda pour ce cours d'instruction religieuse! *(Journal.)*

16 février.

Si nous avons eu nos joies, grâce à toutes ces conversions que Dieu nous a données, nous avons eu nos chagrins, et ils ont été grands. Deux de nos jeunes gens, anciens élèves, vont sous peu recevoir l'avis de leur mise sous discipline. Et pourtant, que n'avons-nous pas fait pour eux, pour les attirer à nous, pour les engager dans un travail, ce qui eût pu les préserver

en une certaine mesure au moins, des grandes tentations qui s'offraient à eux! Rien n'a réussi. A ces jeunes gens il faut la pleine indépendance, il faut fumer, boire de la bière, aussi est-ce en fumée et en vapeur que leur piété s'est dissipée.

20 février.

..... J'avoue que je n'ai guère le courage de parler de mon congé aussi longtemps que je ne vois pas mon successeur poindre à l'horizon. Si ce successeur ne se trouve pas il faudra bien que je reste. J'estime cependant qu'il serait plus prudent que je rentre en France. Je suis fatigué au moral plus encore qu'au physique. C'est épouvantable comme l'âme s'anémie sous ces latitudes. Il est vrai que le réveil dont je vous ai entretenu nous a largement réconfortés.

La santé de ma femme n'est pas mauvaise; pourtant elle aussi est bien fatiguée. Quant à ma fillette il lui faut *à tout prix* l'air du pays natal. Même si je ne rentrais pas, je l'enverrais en Europe. Je suis effrayé rien qu'à la pensée qu'elle doit encore rester ici cinq ou six mois. Nous faisons de cette question un sujet spécial de prières.

2 mars.

Si une maison suinte l'ennui, ce n'est pas la nôtre, grâce à Dieu. Jamais plus grande cordialité n'avait régné entre les divers membres de notre maisonnée. A part Marguerite Diop, qui a dû être punie assez sévère-

ment, voilà bien, bien longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de sévir contre nos fillettes. Il a fallu gronder quelquefois, mais c'est tout. En les prenant par le sentiment, en faisant appel à leur conscience, nous obtenons d'elles ce que nous voulons. On sent chez elles un désir de bien faire qui facilite singulièrement notre tâche.

Je continue à aller deux fois par semaine à Béthesda pour l'instruction religieuse de nos chers catéchumènes. J'ai bien craint, un moment, de falloir suspendre les leçons à cause d'Adama qui a été vraiment très peu bien ces derniers temps : une toux opiniâtre et une faiblesse d'estomac l'ont beaucoup amaigrie. Je n'ai rien négligé pour la soigner. Heureusement qu'elle va enfin un peu mieux. Aujourd'hui, elle assistait à la leçon avec son mari et Ami. Celle-ci est extrêmement craintive, elle se cachait la figure dans les mains quand je l'interrogeais. Aux deux dernières leçons cela allait mieux et je ne désespère pas de la voir arriver à une complète aisance, qui me permettra de mieux m'assurer si elle comprend et retient les choses. Ce qui complique la besogne, c'est qu'il me faut, en quelque sorte, enseigner de front le catéchisme et l'histoire sainte, celle-ci leur étant à peu près complètement inconnue. Inutile de vous dire que je le fais aussi simplement et aussi brièvement que possible. J'espère néanmoins qu'à la fin de l'instruction, ils sauront l'essentiel, et auront une vue nette de l'ensemble. Samba n'est pas celui qui profite le moins de ces leçons.

Quatre nouveaux venus se sont établis dans notre petit village cette semaine, et vont incessamment se

construire une case. En comptant les enfants nous dépassons maintenant la cinquantaine. Oh! pourquoi tous ces braves libérés ne suivraient-ils pas l'exemple d'Ami, Adama et Lamine et ne viendraient-ils pas grossir notre petit troupeau?

..... Nos fillettes nouvellement converties voudraient bien que je fasse leur instruction religieuse. Je les trouve un peu jeunes et je préfère attendre. Quand j'aurai mon collègue, je verrai avec lui comment, et par qui, cette instruction doit être faite.

9 mars.

Mon temps est de plus en plus absorbé. Outre mon cours d'instruction religieuse à Béthesda, je vais souvent à Sor, soit pour inspecter l'école, soit pour visiter les indigènes. Ajoute à cela que je visite régulièrement un jeune soldat protestant, actuellement en prison, et qui doit prochainement passer en conseil de guerre. S'il a le bonheur d'être acquitté, nous essayerons de l'avoir de temps à autre chez nous pour tâcher de le ramener dans le bon chemin.

On n'a aucune idée de la vie déréglée que mènent trop souvent les jeunes gens aux colonies. Aussi beaucoup de nos coreligionnaires ont-ils peur de se faire connaître. Ils craignent que nous les surveillions de trop près. Nous en avons un pourtant qui nous est très attaché et qui suit toutes nos réunions. De temps en temps, quelques autres viennent à nos soirées du lundi et à nos cultes français. Il y en a un qui, pendant cinq ans, n'était jamais entré à la chapelle, et qui a assisté

à nos deux derniers services. Le futur pasteur aura une grande, mais difficile tâche auprès d'eux.

16 mars.

Je me suis beaucoup occupé ces derniers temps d'un jeune soldat auquel je me suis énormément attaché, et que j'ai tenu à soutenir jusqu'au bout.

Elle est bien triste, son histoire. Sa famille est des plus honorables. Après avoir brisé le cœur des siens par ses rébellions et son inconduite, il s'engagea, à peine âgé de dix-huit ans, et bientôt après on l'envoyait au Sénégal dans l'infanterie de marine. Hélas ! celui qui refusait de se plier sous l'autorité paternelle n'était guère préparé à se courber sous la discipline militaire. En vingt-trois mois, il attrapa la jolie somme de deux cent soixante-neuf jours, soit de consigne, soit de cellule, soit de prison ! et cela presque toujours pour paroles insolentes, pour attitude arrogante, pour mauvaise volonté dans le service.

Naturellement qu'il s'était bien gardé de se faire connaître à moi comme coreligionnaire. Il avait trop intérêt à n'être point surveillé.

Après s'être fait donner, coup sur coup, quinze, puis six, puis encore quinze jours de prison, il fut enfin traduit devant le conseil de guerre et transporté dans la prison de Saint-Louis.

C'est de cette prison qu'il m'écrivit pour me faire connaître sa triste position et me demander de l'aider. Je l'allai voir, il me fit ses confidences, me permit de lire comme à livre ouvert dans sa vie passée, et ne me

cacha rien de ses torts et de ses turpitudes. Cette confession le soulagea d'un grand poids, et m'attacha beaucoup à lui. Je sentis qu'il y avait là un terrain bien préparé, et j'y semai la semence de vie, je veux dire que je m'appliquai à faire aboutir ce retour sur lui-même à une vraie conversion.

Je me chargeai de lui trouver un avocat. Mais comme les avocats civils demandaient cinq cents francs pour défendre la cause, nous nous rabattîmes sur un maréchal-des-logis. Ensemble, lui et moi, nous préparâmes la plaidoirie. Il n'eut plus qu'à la lire à l'audience.

L. fut condamné à *un an* de prison et aux frais. Ce qui m'a réjoui, c'est qu'il reconnaît la justesse de sa condamnation. Tout en en souffrant, il ne récrimine pas. Il y a en lui un regret très vif de sa faute, et un désir, que je crois sincère, de se réhabiliter et de profiter de la leçon. Mais ce regret est encore insuffisant, il faut qu'il s'achève en repentance, c'est-à-dire que, s'élevant par dessus les hommes qu'il a offensés, il aille jusqu'à Dieu, qu'il a jusqu'à présent dédaigné et oublié. Alors, mais alors seulement, l'œuvre sera complète, et l'on pourra avoir quelque espoir que sa vie future ne ressemblera en rien à sa vie passée.

Comme réponse à cet espoir, nous aimons à transcrire ici un fragment d'une des lettres que L. écrivait dans la suite à M. Escande :

« *** 19 janvier 1896.

« ..... Peut-être me trouverez-vous un peu ambitieux en vous appelant mon ami. Cependant je puis vous assurer que (quoique avec tout le respect que je dois à votre personne et aux fonctions que vous remplissez) je me sens et je me dis bien franchement votre ami. Et cela pour deux raisons. D'abord votre personne m'a été sympathique et les soins

que vous avez eus pour moi m'ont rempli de gratitude. Mais surtout vous m'avez fait gratuitement don d'un bien inestimable, en me livrant un secret que je ne compris pas tout de suite, tant mon cœur était entouré de ténèbres, mais qui, il y a quelques mois, m'a paru si éclatant, lorsque, dans un moment de souffrance, je m'adressai à Dieu en pensant à ce que vous m'aviez dit au sujet de son amour, et en m'adressant cette fois à lui, non plus par devoir, mais par un besoin irrésistible d'affection, en ne disant plus : « O mon Dieu aie pitié de moi, » mais : « O mon Père, aime ton enfant qui est ici sans affection et sans secours, fais-lui sentir cet amour, et soutiens-le par cet amour. »

« Dès ce jour ma tâche fut légère. C'était à *** où le travail était dur parfois. J'avais souvent des faiblesses, et je pensais souvent à la maison, mais tout à coup je me souvenais de cette première prière qui put être bénie, et je sentais mon cœur trop plein pour contenir la joie qui chassait ma tristesse.

« C'est pourquoi je vous dis : Merci, bon ami, qui avez su me comprendre, et voir ce qui me manquait. Avant vous j'avais la foi par la volonté, maintenant je l'ai par l'amour, un peu faible encore, mais déjà si douce..... »

2 avril.

Je me suis un peu occupé de photographie ces derniers temps, mais cela ne m'a guère réussi. Lorsque j'ai



Construction d'une case à Béthesda.

été à Béthesda, l'autre jour, il faisait un vent affreux qui m'a bien dérangé. La plus intéressante des vues que

j'ai prises, est celle qui représente nos gens construisant une case, ou plutôt plaçant le toit sur une case presque finie.

C'est il y a huit jours que la chose s'est passée. J'étais allé ce jour-là à notre petit village pour donner ma leçon d'instruction religieuse à nos trois catéchumènes, lorsqu'en arrivant, je m'aperçois qu'il règne une activité fébrile tout derrière la case d'Ami. J'apprends alors que c'est Ngolo, son mari, qui, trouvant son logement actuel insuffisant, s'en bâtissait un autre plus vaste. Il avait convoqué les hommes du village, ainsi que plusieurs Bambaras de Sor ou d'ailleurs, et ils étaient là tous, vingt au moins, occupés à cette construction d'un genre très primitif. On a commencé par placer la porte (c'est toujours par là qu'on commence). Ensuite, on trace un grand rond sur le sable, et sur la ligne ainsi tracée, de distance en distance, on plante en terre de solides piquets unis transversalement par de longues perches flexibles. Cela fait, on prend le roseau par poignées, et avec de la corde goudronnée, on le ligotte aux piquets. Quand l'entourage est complet on passe au toit ; ce n'est pas le plus facile, car nos braves noirs n'ont guère le compas dans l'œil. C'est presque toujours trop grand pour la paroi (ainsi que cela est arrivé pour Ngolo), ou bien trop petit ; rarement c'est juste.

Le plus beau moment est celui que représente ma photographie, celui où l'on hisse le toit sur la case. C'est alors un tapage indescriptible, car chacun crie et s'agite pour donner des ordres. Quand le toit est mis, c'est fini : la case est prête ; il ne reste plus qu'à la

UNE RÉUNION A BÉTHESDA

paver avec de la boue de marigot qui, en se durcissant, forme un plancher très résistant. On enduira aussi la paroi de roseaux de bouse de vache pour préserver l'intérieur des invasions d'insectes et des courants d'air.

Commencée à huit heures du matin, la case en question était achevée à quatre heures de l'après-midi. Tu vois par là que nos braves libérés savent travailler, quand ils s'y mettent.....

9 avril.

J'apprends que hier, Adama et Ami ont eu une dispute, suivie de rixe..... Oh ! que le diable est donc fort et rusé pour mettre des bâtons dans les roues..... Du coup voilà l'instruction religieuse ajournée.....

18 juin. — Passé la matinée à Béthesda pour régler l'affaire Fatimata-Adama au sujet d'un ancien terrain de Fatimata qu'Adama avait choisi pour elle. Disputes et coups entre les deux femmes. Toutes les femmes se plaignent de la méchanceté d'Adama. Je vais être obligé de l'éloigner de Béthesda. Voilà donc ma seconde catéchumène qui chute. Que c'est triste ! et que le diable est donc puissant parmi nous ! *(Journal.)*

6 avril.

C'est aujourd'hui samedi, veille des Rameaux. C'est toujours avec émotion que je vois arriver la semaine sainte. Si j'avais eu avec moi le collègue qui m'est depuis si longtemps promis, nous aurions pu avoir une

série de réunions sur semaine, réunions d'évangélisation et d'appel. Hélas! cette année encore il faudra nous passer de ce privilège. Nous nous contenterons d'avoir pour les Français trois services : un demain, un vendredi prochain, et le troisième à Pâques. J'aurais voulu davantage, mais je dois m'en tenir là, aussi longtemps que je n'aurai pas de collaborateur. Le Comité cherche toujours. Mais le poste est difficile, peu enviable, et l'ouvrier ne se trouve pas. J'en suis à me demander s'il me sera possible de prendre mon congé cette année. Je commence à croire que non. Je suis prêt à faire mon devoir jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive, ma belle-sœur partira en juillet prochain, soit seule, soit avec nous. Si nous restons, je pense que nous lui confierons notre petite Miette chérie, car elle est pâlotte, peu robuste et a grand besoin de respirer l'air de la mère-patrie. Pour ce qui est de Gertrude et d'Avy, je ne sais encore ce que j'en ferai. Ce sera à voir un peu plus tard quand nous saurons comment les choses se présentent. Grâce à Dieu ma santé est solide, et je puis sans grave inconvénient faire une année de plus au Sénégal.

Kerbala, 26 avril.

C'est de Kerbala où nous sommes depuis huit jours, que je vous écris cette fois. Tandis qu'autour de moi tout un essaim de jeunes ménagères plument la volaille ou cuisent le riz pour le repas du soir, tranquillement assis sous la véranda de la maison, à l'une des tables de classe que M. Jaques avait fabriquées lui-même, en vue de sa future école, je trace au galop ces quelques lignes dont vous excuserez le décousu.

Voilà plusieurs semaines que nous projetions cette expédition champêtre. Comme il devient de jour en jour plus probable que notre retour en Europe sera ajourné, nous nous sommes dit qu'une courte villégiature dans ces parages-ci ne pourrait avoir que d'excellents effets sur nos santés à tous. De plus, depuis ma dernière visite à la station deux ans ont passé : en vérité il était temps d'aller refaire la connaissance de nos amis qui attendent toujours leur missionnaire, et de les exhorter, pour la centième fois peut-être, à prendre patience..... pour quelque temps encore.

Vous donnerai-je un aperçu de nos journées ? Depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures, Pétrequin et moi nous travaillons à réparer le toit endommagé par les derniers hivernages. Il s'agit de clouer les essentes, de remplacer celles qui sont tombées, et de passer sur le tout une forte couche de peinture. Ni Pétrequin ni moi n'avons été initiés aux métiers de charpentier ou de peintre. Qu'importe ? Le missionnaire ne doit-il pas savoir mettre la main à tout ?

Plus d'une fois aussi, nous profitons des heures matinales pour faire un tour de chasse, autant pour apprendre à manier le fusil que pour relever nos menus un peu maigres. Les ressources du pays sont, en effet, bien restreintes : des œufs, des poules, des patates, parfois du mouton, et c'est tout. N'oublions pas le riz, qui forme le fond de la nourriture indigène, mais dont on se lasse à la fin, à force de le voir reparaître matin et soir, soir et matin, sur sa table.

A neuf heures, la chaleur est déjà telle qu'il n'est plus question de travailler dehors. Il faut avoir passé par là,

pour savoir ce que c'est que d'avoir 44° centigrades à l'ombre ! Bien que nous soyons en pleine saison des vents d'est, depuis mardi, nous jouissons pourtant d'une température plus supportable : le maximum oscille entre 35° et 37°, ce qui est assez gentil quand même.....

Vers quatre heures, le thermomètre baisse. Nous sellons nos chevaux et nous allons en bande dans les villages d'alentour. Nous y arrivons à la nuit tombante, juste au bon moment pour voir les gens, car c'est à cette heure que les cultivateurs rentrent des champs et que les bergers (fort nombreux dans le pays) ramènent leurs troupeaux. Comme ces villages (sauf Kerbala) sont en majeure partie composés de Wolofs, il m'est facile de m'adresser à eux dans leur langue. Ensemble, les fillettes et nous, nous entonnons un chant, puis quand on a fait cercle autour de nous, j'annonce l'Evangile. Il faut voir alors ces mines étonnées, ces chuchotements de surprise, ces « bissimilaï » dont ils soulignent mon allocution, et qui est leur manière à eux de manifester leur approbation !

Semer ainsi en passant, c'est peu de chose, semble-t-il. Pourtant, qui nous dit que quelques grains ne tomberont pas dans une bonne terre ? que quelques âmes n'auront pas senti s'éveiller en elles cette faim et cette soif de justice dont parle Jésus et qu'il s'engage à satisfaire ?

L'autre soir, après avoir parlé dans le village de Jatma sur la nécessité d'avoir un cœur pur pour voir Dieu, deux hommes — parmi lesquels un Maure, oh ! miracle ! — voulurent à toute force nous faire escorte

un bout de chemin, et, au lieu de causer de la pluie et du beau temps, m'interrogèrent sur ce que j'avais dit et manifestèrent le désir de renouveler l'entretien.

Avant-hier, de bonne heure, nous vîmes arriver une femme de Kersouleyman qui venait nous trouver pour s'entretenir avec nous des choses de Dieu. On lui avait raconté ce que j'avais dit la veille dans son village dont elle était momentanément absente, et cela l'avait tellement frappée qu'elle voulait en savoir davantage. Ma belle-sœur a, depuis lors, plusieurs fois causé avec elle..... Il semble bien que son désir de connaître l'Evangile corresponde chez elle à un besoin réel. N'aurions-nous fait que préparer dans ces cœurs le terrain pour l'avenir, que notre séjour ici ne serait pas perdu.

C'est naturellement sur Kerbala même, peuplé de Bambaras autrefois captifs, que se sont concentrés nos efforts. Dimanche dernier, la cloche les a convoqués pour un service fait dans leur langue, et plusieurs fois nous sommes allés en chœur au village pour la prière du soir. Nous avons réuni chaque fois d'assez beaux auditoires. On sent qu'ils ne sont pas blasés sur les choses de la religion, comme c'est malheureusement trop souvent le cas à Saint-Louis. On sent qu'ils vous écoutent, qu'ils sont curieux de vous entendre et que vos paroles font impression sur leur cœur.

A tous égards, du reste, l'œuvre de Kerbala se présente sous un aspect moins désavantageux que sur le littoral. Les indigènes de par ici ne s'étant pas encore frottés à la civilisation, sont restés plus eux-mêmes, plus près de l'état de nature, et, partant, semblent moins réfractaires à l'influence de l'Evangile.

Ce que nous avons aussi constaté avec plaisir, c'est qu'on ne trouve pas chez les noirs d'ici les habitudes de mendicité qu'on rencontre à Saint-Louis, et qui font, entre autres choses, que nos paroissiens attendent tout ou presque tout de leur missionnaire. Ici je n'ai pas entendu une seule fois le traditionnel : « Blanc, donne-moi un sou, » dont les gamins du chef-lieu, — et aussi les adultes, — ne cessent de vous rassasier les oreilles. On nous a traités en véritables amis ; on nous a donné de tout : du lait, des œufs, de la volaille.

Enfin, tandis qu'à Saint-Louis le centre de la vie indigène, c'est le marché, à Kerbala c'est la maison de la mission ; c'est vers elle que tout converge. Cette position éminemment favorable permettra au missionnaire d'exercer sur le pays tout entier une influence incontestable, influence dont l'œuvre proprement religieuse ne manquera pas de bénéficier.

Saint-Louis, 6 mai.

C'est aujourd'hui seulement que nous redescendons de Kerbala. Nous sommes enchantés de notre séjour qui a duré quatorze jours ; notre absence totale a été de dix-huit jours, parce que nous avons dû un peu attendre à Dagana. Le bateau que nous comptions prendre pour rentrer à Saint-Louis, samedi, a fait défaut et il a fallu contremander le service français de hier par dépêche. A part cet ennui, tout a bien été ; les deux derniers jours à Kerbala ont été de nouveau brûlants, et nous avions un peu de peine à supporter cette effrayante chaleur. Les deux bébés seuls avaient l'air

de ne pas en souffrir. Miette n'avait pas une minute de tranquillité; même quand la sueur coulait à grosses gouttes de son front, elle était à courir de çà, de là, bougillonnant toujours.

Les gens de Kerbala ont été extrêmement gentils pour nous; ils réclament à cor et à cri un missionnaire pour eux. Jeudi soir, la veille de notre départ, nous avons eu un culte d'adieux, très nombreux; le lendemain matin, une cinquantaine de gens sont venus nous serrer une dernière fois la main. Le soir, à notre départ, ils sont revenus nous accompagner un bout de chemin, pleurant, nous suppliant de revenir..... Notre cœur se serrait douloureusement en leur disant adieu...

Le *Bourdiaux* regorgeait d'officiers et de soldats revenant du Soudan. Quelques-uns de ces officiers avaient quitté leur poste le 6 février, il y a trois mois juste qu'ils sont en route..... Et tandis qu'on trouve en foule des hommes pour exposer leur vie à la recherche d'un peu de gloire, il ne se trouve personne pour aller porter à Kerbala l'Evangile de Dieu?.....

16 mai.

Il nous semble que notre devoir, à Gertrude et à moi, est de rester à notre poste, et je crois qu'en prenant cette décision, nous avons suivi les directions de l'Esprit.

Je n'ai guère besoin de vous détailler les inconvénients que présenterait l'arrangement qui nous avait été proposé (et qui aurait consisté à laisser à Saint-Louis ma belle-sœur Emilie et Pétrequin, en leur adjoignant

Mlle Buttner, la nouvelle institutrice). Il faut quelqu'un, à Saint-Louis, pour représenter la mission auprès du gouvernement, ou auprès du public. Ni Pétrequin, ni Nichol, ne peuvent se charger de ce rôle. Et les questions d'argent, qui les eût prises en main? Manier 2000 ou 2500 francs par mois, ce n'est pas une sinécure. Et les cultes français, il eût fallu les supprimer. Et les visites à l'hôpital? Et les ensevelissements? Et tout ce travail de renseignements à prendre, de démarches à faire, qui me vole une si grande partie de mon temps..... qui se fût chargé de tout cela?

Il y avait enfin la question de santé pour Emilie et Mlle Buttner; faire venir celle-ci juste pour l'hivernage, c'était bien l'exposer.

Pourtant s'il nous avait absolument fallu partir, si notre congé se fût imposé, il n'y avait pas à hésiter, il eût fallu accepter. Grâce à Dieu, tel n'est pas le cas. Nous sommes un peu éprouvés par le climat, mais pas outre mesure. Et surtout, nous savons que si Dieu nous appelle à faire ce sacrifice, il se chargera de nous garder de tout mal, et de pourvoir à tous nos besoins. J'ai la ferme assurance qu'il se tiendra tout particulièrement près de nous.

Aux membres du Comité des Missions.

16 mai.

Quoique les raisons qui nous faisaient désirer de rentrer en Europe cette année subsistent encore, l'im-



LA MAISON DE KERBALA

possibilité où vous vous trouvez de nous pourvoir d'un remplaçant, même provisoire, nous montre clairement que notre devoir est de rester à notre poste. Aussi bien y resterons-nous sans arrière-pensée, avec joie même, certains que notre Dieu qui nous appelle à faire ce léger sacrifice saura nous garder de tout mal et renouveler jour après jour notre provision de force et de courage.

Je puis vous dire en toute franchise que si l'ajournement de mon congé me cause quelques regrets, cela tient pour beaucoup à ce que j'espérais qu'il servirait à hâter la réalisation de certains projets en suspens relatifs à notre œuvre du Sénégal.

C'est ainsi que je comptais faire avancer, et si possible, résoudre avec vous la question de notre futur temple, arriver à une décision au sujet de son emplacement, qui sait même? réunir quelques fonds supplémentaires et arrêter avec les architectes les plans définitifs de l'édifice. Nos superbes auditoires de ces derniers temps nous font soupirer — et combien ardemment — après le jour où le premier coup de pioche sera donné.

Je comptais également régler avec vous cette autre question — capitale à mon sens — du transfert à Sor de l'œuvre missionnaire proprement dite. Il me semble que pour que notre œuvre soit tout à fait dans les conditions voulues pour prospérer, ce transfert est nécessaire. Bien des réformes en ce moment à l'étude ne pourront être entreprises aussi longtemps que le siège de la mission ne sera pas déplacé.

Enfin, j'aurais aimé placer sur le cœur des Eglises

mes plans relatifs à l'avenir de notre mission du Sénégal. Car enfin cette mission ne restera pas éternellement en l'état actuel. Le jour viendra — bientôt, je l'espère — où nos vœux si longtemps contenus auront leur accomplissement, où nous pourrons nous étendre, soit vers l'intérieur, soit vers le sud. A certaines heures nous trépignons d'impatience en voyant, d'une part, l'immensité du champ qui s'étend devant nous — de l'autre, les ressources limitées de la Société et la pénurie d'hommes.....

18 mai.

Nous renonçons à partir cette année, à moins, bien entendu, de circonstances extraordinaires que nous ne pouvons prévoir.

Dieu nous a amenés peu à peu à comprendre que notre devoir est de rester. Notre départ, bien que nous ayant paru désirable, ne *s'impose pas*. Il n'est *pas absolument urgent*. C'est plutôt une question de prudence que d'urgence qui m'avait fait demander mon congé. *L'an prochain nous serons un peu plus fatigués, voilà tout, car j'ai le ferme espoir que jusqu'alors nous tiendrons bon.*

6 juin.

J'ai comme un pressentiment que la mission du Soudan ou des Rivières du Sud n'est plus très éloignée. Est-ce le résultat d'une illusion qui me ferait prendre mes désirs pour la réalité? Je ne puis le croire. Il me

semble plutôt que c'est une conviction que Dieu lui-même a mise dans mon cœur. Une conversation suggestive avec M. M., un entretien non moins suggestif avec un administrateur protestant qui revient d'un voyage sur le Haut-Niger, ont été pour moi sinon des appels du Seigneur, du moins une confirmation des projets que je nourris depuis si longtemps déjà. Cet administrateur me disait : « Par delà Benty et Konakry, vers les hauts plateaux qui s'étendent jusque près du Niger (et où la fièvre est à peu près inconnue), il y a un pays absolument magnifique et entièrement neuf. A peine un ou deux postes français très éloignés l'un de l'autre. Pourquoi n'iriez-vous pas vous établir dans ce pays? A défaut de vous, les catholiques iront, soyez en certain, car la situation me semble fort avantageuse. »

Cette dernière éventualité est en effet tout ce que je crains. Les rév. pères se répandent un peu partout dans le Soudan, bien que, pour le moment, ils semblent plutôt viser vers le nord. Mais après le nord, viendra le tour du sud, et si nous ne profitons pas de l'heure extrêmement favorable, ils nous couperont l'herbe sous les pieds.

Ma femme et moi nous brûlons d'impatience. Je crois que si le Comité le permettait, nous partirions demain pour ces pays qui ont déjà tout notre amour. Pour cette nouvelle mission, l'argent viendra, j'en suis certain, les ouvriers non plus ne manqueront pas. J'en connais déjà. Oui, nous rongeons notre frein. Ah! quand le cri de : « En avant! » retentira-t-il pour nous?

17 juin.

J'ai eu véritablement mal au cœur, l'autre jour, en apprenant que les missionnaires catholiques, après s'être installés à Kayes et à Kita (ce qui m'est bien égal) ont fondé une nouvelle station à Dinguiray (ce qui ne m'est plus égal du tout). Dinguiray est, à peu de chose près, sous la même latitude que Siguiri, l'objet de mes rêves. Ainsi chaque année, ils avancent, et bientôt, si nous ne les prévenons pas, ils auront créé un réseau de stations qui rendra très difficile notre établissement dans cette partie du pays, la meilleure à tous égards. Que faire? Attendre? Mais voici bien longtemps que j'attends, et pendant cette attente les événements marchent. Ne risquons-nous pas à ce jeu, de laisser passer l'heure favorable?

16 juillet.

Nous voici donc entrés en plein dans un nouvel hivernage. Nous ne nous plaignons pas : Dieu nous garde et nous gardera. Ma belle-sœur est partie, emmenant avec elle notre petite Miette..... Le vide est bien grand, mais il fallait qu'elles quittassent au plus vite ce climat. Et nous sommes à nous demander si Pétrequin, sérieusement atteint dans sa santé, ne doit pas, lui aussi, rentrer pour la saison en France. Il me sera plus facile de le remplacer cette année-ci que l'an prochain, pendant mon congé.

J'ai une bien triste affaire sur les bras. Bilali, notre instituteur adjoint, vient de se fiancer, à mon insu, avec

une jeune fille catholique, élève des sœurs. A toutes mes remontrances, il a fait la sourde oreille. Je l'ai averti qu'il ne pourrait rester à notre service, s'il persistait dans sa résolution. Comment tout cela se terminera-t-il? Je ne sais. Nous avons remis la chose entre les mains de Dieu; lui seul est puissant pour faire sortir le bien du mal. Priez avec nous, nous en avons besoin. Ces huit derniers jours, nous avons à peine vécu tant notre douleur était grande et notre découragement profond.

Que vos enfants doivent être impatients de pouvoir s'amuser au grand air! Que ne puis-je me mêler un instant à leurs jeux! Il faudrait parfois pouvoir se détendre, redevenir enfant, car le fardeau du missionnaire est véritablement accablant. Par quelles douleurs ne faut-il pas passer pour enfanter les âmes à la vie de l'Esprit!

20 juillet.

Ma belle-sœur nous a beaucoup aidés à traverser le moment de crise qui a suivi le départ de Salimata. Son œuvre scolaire, si elle ne brille pas au grand jour, n'en est pas moins considérable : elle a appris aux enfants à apprendre. Son influence morale (surtout succédant à l'autre) a été plus précieuse encore. Son séjour au milieu de nous nous laissera les meilleurs souvenirs.

Depuis que nos fillettes se sont converties, elles éprouvent un grand désir de faire quelque chose pour Dieu. L'une d'elles me disait l'autre jour : « Mais enfin, est-ce que je ne pourrais pas aller comme mission-

naire, par exemple là-bas où est maintenant M. Forget (Congo) ? J'aimerais tant annoncer l'Evangile aux pauvres enfants noirs ! »

Quand nous montâmes à Kerbala, nos fillettes avaient emporté avec elles, à notre insu, une provision d'images bibliques, celles qu'on leur donne à l'école du dimanche. Un jour, elles nous demandèrent de les laisser aller au village pendant notre sieste (entre midi et trois heures). Nous craignions un peu d'autoriser cela, mais nous avons bien vite donné la permission demandée quand nous sûmes que c'était pour montrer et expliquer ces dites images aux enfants du village. N'était-ce pas une jolie idée ?

Je compte bien que parmi nos garçons, il y en a quelques-uns qui deviendront soit instituteurs, soit évangélistes. Deux d'entre eux sont bien sérieux ; depuis sa conversion, l'aîné n'a pas mérité un seul reproche. Puis, un des nouveaux Bambaras nous donne aussi toute satisfaction. Il a une bonne volonté hors ligne. C'est lui qui s'occupe de l'intérieur de Pétrequin. Dès qu'il a un moment, sans qu'on le lui dise, il va dans les chambres, regarde si tout est bien en ordre, s'il n'y a pas une table à essuyer, une tasse à laver ; il pèche presque par excès de zèle ; pourtant il n'y met point de pose. Chez plusieurs de nos fillettes, aussi, nous avons vu se développer la conscience dans le travail, et cela nous prouve la sincérité et la profondeur de leur conversion. Elles ont encore bien des progrès à faire, mais nous ne demandons pas tout à la fois, et nous nous réjouissons de ceux qui se sont déjà accomplis et qui sont plus grands qu'il ne paraît à un examen super-

ficiel, et surtout pour ceux qui n'ont pas connu nos enfants dans leur premier état. Je redouble de vigilance pour mes cultes du matin. Nous venons de lire de suite les principaux psaumes, et je crois que les uns et les autres, nous en avons retiré du bien.

15 août.

Le départ de Pétrequin a augmenté encore ma besogne. Six des garçons sont chez Nichol, les deux autres, que nous remplaçons à tour de rôle, couchent ici pour nous servir de commissionnaires et pour soigner le cheval. Jusqu'ici, ils ont fait bon ménage avec les fillettes. Deux ou trois fois, après souper, Gertrude et moi nous avons joué avec eux dans la cour. Le lundi et le jeudi, nous allons les faire baigner à Béthesda.

25 août.

Un de nos jeunes gens, un mulâtre, membre de notre Eglise, vient de mourir à l'hôpital. Il nous avait donné beaucoup de chagrin, ayant entraîné au mal une de mes anciennes catéchumènes. Il est parti dans la pleine assurance de son pardon et de son salut. D'autre part la pauvre Thiané, très ébranlée par cette mort, semble vouloir saisir la main secourable que nous lui tendons au nom de Dieu.

Oh! que le mal est puissant autour de nous! Cela dépasse l'imagination et vous épouvante. Sans exagérer, on peut bien dire de Saint-Louis ce que Dieu disait de l'Eglise de Pergame : « C'est un lieu où Satan a son

trône. » (Apoc. II, 13.) Cette démoralisation explique bien des choses : la petitesse de notre œuvre, sa marche saccadée et incertaine, nos défections. Est-ce là une raison pour nous décourager ? Non certes. C'est, au contraire, une raison de plus pour redoubler de zèle, pour marcher *par la foi*, car l'Evangile est la puissance même de Dieu. Cette puissance se montre d'autant mieux que les obstacles sont plus grands et plus nombreux. Oui, plus la conversion de l'homme semble impossible, plus la gloire de Dieu éclate en amenant cette conversion. Seulement, pour que Dieu fasse de grandes choses parmi nous, il faut qu'il trouve en nous des serviteurs fidèles, des instruments dociles dont il puisse se servir à sa guise. Et c'est là ce que nous demandons et cherchons, une consécration toujours plus décisive, et toujours plus complète de tout notre être au Seigneur.

5 octobre.

Hélas ! nous commençons à souffrir du climat. Cet hivernage, et surtout le mois de septembre, a été particulièrement mauvais. Autour de nous la mort a fait de terribles ravages, on n'avait jamais vu de si fréquents enterrements. Après avoir longtemps résisté, nous avons enfin été atteints, Gertrude par la fièvre, moi par une gastralgie. Seul notre vigoureux garçon est resté indemne. Aujourd'hui tout va bien de nouveau. Au moment où j'écris, Gertrude est au milieu des fillettes qui cousent des chemises.

Les noirs eux-mêmes ont souffert de cette période



UNE VISITE A KERSOULEYMAN

critique. La semaine dernière, en allant à Béthesda, j'ai cru entrer dans un hôpital : le tiers des gens était malade. Malic a été bien mal, mais il se remet peu à peu. A ce propos, nous avons eu hier soir une belle peur. A neuf heures et demie une députation des gens de Béthesda vint frapper à ma porte. Ma première pensée a été que Malic était mort. Il n'en est rien, grâce à Dieu. C'était une fugitive qui venait d'arriver avec ses deux enfants et qu'on me demandait d'héberger, selon notre habitude, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu sa liberté [1].

15 octobre.

Commencé mes visites particulières à Béthesda avec Samba. Vu Colaco, Adama et Aminata. Cette dernière m'a déclaré que depuis quelque temps, elle désirait venir vers moi pour que je fasse son instruction religieuse, et que je la baptise, mais que Moussa l'ayant appris, il lui avait dit d'attendre que lui et sa femme, qui sont plus anciens dans le village, soient baptisés. Quelle curieuse conception du baptême !

16 octobre. — A Béthesda, vu Moussa et Noumounké. Le premier s'est déclaré converti et disposé au baptême. Le second m'a dit que ce qui l'empêche de se convertir, c'était le projet qu'il avait de congédier sa femme actuelle, pour se marier avec une plus jeune. Quand sa situation sera régularisée, alors il songera à la conver-

[1] Cette femme est restée trois semaines à la maison missionnaire, puis elle s'est établie à Béthesda où son mari et ses deux autres enfants l'ont rejointe le 1er janvier suivant.

sion. En somme il m'a paru très bien disposé, comprenant assez bien l'Evangile.

19 octobre. — Quatrième visite à Béthesda avec Samba. Presque tout le monde est aux champs. Je puis cependant parler à Fatimata, ainsi qu'à Malic que j'exhorte à avoir une réunion de prières dans l'après-midi du dimanche. *(Journal.)*

16 octobre.

C'est seulement dans le courant du mois prochain que la vie active recommencera. Vers le 30 novembre, M. et Mme Pétrequin, et Mlle Buttner viendront prendre ou reprendre leur tâche dans nos écoles et faire cesser notre solitude. Un peu plus tard, mon nouveau collègue, M. Bolle, viendra me prêter main forte, en attendant de me remplacer pendant mon congé. Il nous tarde de recevoir tous ces collaborateurs qui nous aideront, j'espère, à pousser l'œuvre en avant.

25 octobre.

Voyage à Rufisque. A cinq heures, ensevelissement de R. F. Plus de quarante Européens suivent le convoi. Mon allocution, au cimetière, roule sur ce texte : « Après la mort, suit le jugement. » Reçu avec la plus aimable cordialité par M. et Mme Morin. *(Journal.)*

9 novembre.

Marguerite Seck se plaint de sa gorge, qui semble lui faire affreusement mal.

11 novembre. — Les souffrances de Marguerite empirant, nous nous décidons à faire venir le docteur, qui déclare qu'elle a le tétanos. Quel coup pour nous ! Nous sommes atterrés à la perspective de perdre cette chère fillette. La vie est comme suspendue dans la maison..... O Dieu ! pourquoi cette épreuve ?

12 novembre. — Peu de changement dans l'état de la fillette. Sachant que la science humaine est impuissante à guérir cette maladie, nous appelons Nichol, et, tous ensemble, nous remettons notre fillette entre les mains de Dieu, pour qu'il lui accorde ce qui lui vaut le mieux : soit la guérison (il est puissant pour la lui accorder), soit la délivrance.

16 novembre. — Je n'ai pas noté les événements jour par jour. A quoi bon ? L'état de la malade était stationnaire. Aujourd'hui cependant il semble que la maladie se soit aggravée. Quelques-unes de ses contractions sont horribles.

Dimanche 17 novembre. — Ce matin, Gertrude était restée près de Marguerite pendant que nous étions au culte. A un moment donné elle l'entendit murmurer : « Adieu tout le monde. » Gertrude s'approche. « Madame, je m'en vais. » — « Où vas-tu ? » — « Je vais vers mon Père. » — « Es-tu heureuse ? » — « Oh ! oui, bien heureuse ! Là-Haut je chanterai auprès de Jésus. » Gertrude lui parle et prie. Puis Marguerite lui dit : « Merci, je t'aime, et monsieur aussi, et tout le monde. Je voudrais que tu viennes avec moi..... Mon Sauveur, tiens ma main ! C'est si bon d'avoir Jésus à côté de soi ! Il est là !..... Je vois un peu le ciel, c'est si joli !..... »

Gertrude m'envoie chercher ; puis, quand tout le monde est sorti de la chapelle, elle fait venir Nichol et les fillettes pour leur faire ses adieux. Comme nous ne pouvions maîtriser notre émotion : « Ne pleurez pas, nous dit-elle, chantez. » Et elle nous demande de chanter le cantique :

Avançons-nous, joyeux, toujours joyeux,

que nous terminons avec peine.....

Ces moments, où la plus pure joie se mêle à la plus poignante tristesse, sont des moments ineffables. Pour ma part, je remercie Dieu de me les avoir fait traverser. Oh ! comme à ces heures-là on sent la vanité des choses de ce monde, et la vivante réalité des choses du ciel ! Puisqu'il semble bien que ce soit la volonté de Dieu de nous reprendre notre fillette, nous voudrions la voir s'envoler sous l'empire de ces dispositions. Dieu ne juge pas comme nous. L'après-midi se passe un peu moins agitée que le matin. *(Journal.)*

14 novembre.

Nous passons par des jours de grande angoisse. Marguerite Seck est depuis cinq jours couchée sur un lit de tortures. Sans cesse il faut être auprès d'elle, pour la changer de position, lui étirer les membres et lui rendre cent autres soins plus pénibles les uns que les autres. Or, il suffit du moindre bruit, ou du moindre attouchement pour provoquer d'épouvantables crises. Juge de ce qu'elle doit souffrir !..... Nos fillettes nous aident

de tout leur pouvoir, mais nous n'en avons que quatre qui soient en mesure de nous rendre service.

Ce qui nous éprouve le plus c'est l'angoisse morale, c'est la perspective de perdre cette chère fillette à laquelle nous nous sommes tant attachés, et qui est l'une des nouvelles converties. Nous nous sommes « déchargés de notre fardeau sur l'Eternel, sachant qu'il prendra soin de nous. » Il ne nous éprouvera pas au delà de nos forces. Mais nous savons que, même si elle doit se terminer par la guérison, la maladie sera longue, et que nous avons encore devant nous bien des jours tristes.....

Notre affliction est d'autant plus vive, qu'elle survenait après une autre d'un genre tout différent. Bilali a complètement déraillé..... Il a rompu avec la mission et s'est fait envoyer comme instituteur des *Affaires indigènes* à Baback, au pays des Séréres. Il est parti avant-hier, sans un mot d'excuse. Son mariage a été rompu par cette fille qui n'a pas voulu le suivre si loin.

Pour recevoir tant de chocs divers, nous sommes seuls. Nos collaborateurs n'arriveront que plus tard. Oh! que nous serons heureux de les recevoir! Le mois prochain sera excessivement chargé pour moi. Nichol va prendre un congé en Gambie; et comme M. Bolle n'arrivera qu'en février, je serai seul pour la fin de l'année, toujours si remplie.....

18 novembre.

Ce qu'ont été pour nous ces derniers jours, nul ne

peut le comprendre. Nous étions vraiment dans les « lieux profonds, » dont parle le Ps. CXXX.....

Tout d'abord, Marguerite ne voulait que Lissa auprès d'elle, puis elle a accepté les services des autres fillettes; puis elle a réclamé la présence continuelle de Gertrude, enfin, elle me demande très souvent auprès d'elle, maintenant.

23 novembre.

Le docteur constate un léger mieux dans l'état de notre malade. Grâces en soient rendues à Dieu! *(Journal.)*

17 décembre.

Nous traversons une période de calme. Plus de graves inquiétudes à l'horizon. Marguerite se relève à notre entière satisfaction. Grâce à nos instituteurs qui sont enfin arrivés, les classes ont repris leur cours normal. Tout chemine bien, et nous comptons que Dieu nous donnera de bonnes fêtes de Noël.

Durant cette année-ci, nous avons senti bien vivement que Dieu est vraiment le Dieu « de toute grâce. » Il nous a merveilleusement gardés; il nous a donné de très grandes joies, comme le réveil du mois de janvier, et nous savons que l'œuvre de Dieu se fait dans plus d'un cœur. Et même dans nos épreuves, nous avons senti sa grâce. N'est-ce pas cette grâce, et cette grâce seule, qui a ressuscité notre chère Marguerite? C'est un miracle qu'il a accompli en notre faveur, afin de

fortifier notre foi. Pendant ces jours d'angoisse, nous avons fait des expériences bénies qui, je veux le croire, nous rendront encore plus aptes à travailler pour notre Maître. Ce que nous avons surtout vu, c'est ceci : c'est que Dieu a fait pour nous ce qu'il avait fait pour Abraham. Quand le sacrifice a été joyeusement accepté par Marguerite et par nous, alors il a envoyé son ange pour empêcher que le sacrifice se consommât et nous a rendu notre malade « par une sorte de résurrection. »

A Madame Bœgner.

21 décembre.

Les malades et les morts ont été nombreux, cette année. Cela est bien sérieux. Grâce à Dieu tout va bien pour nous et pour notre gros garçon qui nous donne tant de joie. Un peu usés, voilà tout; l'air de France nous fera du bien.

Si la solitude nous a paru longue et lourde, surtout avec les complications des dernières semaines, l'arrivée de nos chers collaborateurs nous a rendu force et vaillance.

L'école des garçons, transférée à Sor, marche très bien, avec un nombre réjouissant d'externes. Les Pétrequin sont installés dans une petite maison avec jardin qui touche à notre terrain; la classe se tient dans notre chapelle. L'école des filles est moins brillante; d'ailleurs, elle ne pourra prendre son véritable développement que quand elle sera à sa place définitive, à Sor.

Il nous tarde beaucoup que la mission tout entière soit transportée à Sor. Jusqu'alors, elle ne pourra que boîter, comme elle a fait jusqu'ici, ce qui ne nous empêchera pas de chercher à la pousser en avant.

31 décembre.

Notre Eglise est loin d'être ce qu'elle devrait être. Nous sommes affligés de sa tiédeur, de sa mondanité, de son manque d'amour. Les chrétiens vraiment fidèles se comptent sur les doigts. Oh ! quand donc l'Esprit-Saint viendra-t-il faire revivre ces os desséchés ? Nous le lui demandons, et si nous croyons, Dieu nous fera voir de grandes choses.

..... Nous continuons à réunir notre jeunesse plusieurs fois par mois : tous les lundis pour une soirée récréative, et tous les quinze jours, le mercredi, pour étudier des sujets bibliques à la fois édifiants et instructifs. Nous voulons apprendre ainsi à mieux connaître notre Bible. Dernièrement, j'ai étudié les chapitres II, VII et VIII de Daniel. Bientôt nous étudierons l'histoire d'Abraham, de Moïse, de David, d'Elie, pour nous rendre compte en quoi nous devons suivre leur exemple, et en quoi nous devons l'éviter.

A Sor, l'œuvre continue modestement, mais sûrement, sa marche en avant. Ma belle-sœur a beaucoup vu un homme et sa femme qui avaient manifesté des besoins religieux. Depuis lors ils hésitent. Dès que j'aurai du temps à moi, je les visiterai de nouveau fréquemment pour les engager à faire le pas décisif.

A Béthesda, il semble que le moment de récolter



LES CINQ CATÉCHUMÈNES BAMBARAS

quelques gerbes soit venu. Trois de nos libérés se sont déclarés chrétiens, deux autres sont près de se convertir. Après l'arrivée de mon collègue, je pense ouvrir pour eux un cours d'instruction religieuse. Le village grandit tous les jours. Il y a maintenant quarante adultes et vingt enfants; le double de ce qu'il contenait il y a quatre ans, quand je suis revenu de France. Là non plus, le travail ne manque pas.

..... Et maintenant, puissions-nous, pendant cette année 1896, appliquer tous nos soins à mieux connaître notre Dieu et Sauveur, à mieux l'aimer, et à mieux le servir. Pour faire l'œuvre du Maître, pour étendre son règne de justice et d'amour, il réclame des hommes de franche volonté. Offrons-nous tous à lui pour être de ces hommes-là.





Le pont Faidherbe et Saint-Louis (vus de Sor).

ANNÉES 1896-1897

Arrivée de M. Bolle. — Cours de catéchuménat. — Arrivée en Europe. — Appel du Comité pour Madagascar. — Départ. — Activité à Tananarive et en Imérina.

28 décembre 1895.

Notre fête a eu lieu hier, à Sor, et a fort gentiment réussi. Chose extraordinaire ! il n'y a pas eu de tapage. Aussi, avais-je ordonné une police sévère. La petite chapelle et les galeries étaient pleines ; et tout ce monde, où se coudoyaient des Européens, des mulâtres, des Wolofs, des Bambaras, des protestants, des catholiques, des musulmans et des païens, a paru vivement intéressé. Pétrequin a parlé en français, moi en wolof, le tout entrecoupé de quatre cantiques qui n'ont pas été trop massacrés.

Notre jeune malade n'était malheureusement pas encore assez forte pour assister à la fête. Il y a une

amélioration très sensible dans son état (elle commence à marcher), mais il eût été prématuré de la faire sortir. Alors ses camarades ont eu l'idée de prendre une branche de l'arbre, avec les bougies non brûlées, et de lui faire, ce soir, sa petite fête à elle.

Mardi prochain, nous comptons avoir, comme l'an dernier, notre soirée de longue-veille, et nous espérons bien que bon nombre de nos amis y prendront part.

16 janvier 1896.

Nichol et sa femme sont revenus de Gambie, après un congé de quelques semaines. Ils s'y sont fait du bien. Nichol s'est immédiatement remis au travail d'évangélisation, visitant les indigènes de Sor, allant de case en case, tâchant de découvrir les gens sur lesquels nous puissions exercer une influence.

Les Pétrequin, qui se sont installés tout à côté d'eux, s'y trouvent très bien, et ne regrettent nullement d'avoir échangé Saint-Louis contre Sor. Leur école marche très bien ; il y a vingt-cinq élèves réguliers. L'école du dimanche aussi nous donne toujours beaucoup de satisfaction. Notre essai d'attaquer directement le village de Sor est donc en voie de succès.

J'ai remarqué qu'on ne gagne rien à mitiger les termes, ou à adoucir les expressions, lorsqu'on parle de Jésus à des disciples de Mahomet. Il faut qu'ils sachent très exactement ce que nous pensons de lui. Il ne faut surtout pas qu'ils voient que nous cherchons à combler, au moyen de compromis, la distance qui sépare leur religion de la nôtre. Il y a un abîme entre

elles, on ne peut mettre le pied sur les deux à la fois : il faut carrément se déclarer pour l'une ou pour l'autre, pour ou contre Jésus-Christ, Fils de Dieu.

16 février.

M. Bolle nous est arrivé hier soir en très bonne santé. Notre famille missionnaire est donc maintenant au complet. Dès demain nous allons commencer, à nous deux, nos visites aux blancs, aux mulâtres et aux noirs. Après cela nous nous partagerons la besogne, et nous nous organiserons solidement. L'arrivée de ce dernier renfort nous met le cœur au large; nous sentons que nous pourrons prendre notre congé sans arrière-pensée. A moins d'événements imprévus, l'œuvre poursuivra sa petite marche habituelle.

Jeudi, nous comptons aller tous en famille à Béthesda, avec nos internes, pour y tenir une grande réunion, et voir quels sont ceux qui veulent suivre une instruction religieuse. Quels sont ceux qui se décideront? Je ne sais. Au dernier moment, peut-être, surgiront des difficultés : tel homme empêchera sa femme, telle femme son mari. Nous prions beaucoup pour cette réunion qui sera peut-être décisive pour plusieurs.

17 mars.

Maintenant que mon collègue est arrivé, nous comptons les jours qui nous séparent de notre retour. M. Bolle est tout à fait lancé. Les visites d'arrivée sont données et rendues. Il a, aussitôt après, commencé son

ministère actif. Nous avons eu la joie de l'entendre, ces deux derniers dimanches, prêcher sur : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et « Crois au Seigneur Jésus ». Il a beaucoup d'onction, et sa prédication, très évangélique, témoigne d'un sérieux moral très grand. Nul doute que Dieu ne se serve de lui pour faire du bien à notre Eglise. Après-demain, il commencera l'instruction religieuse de Marguerite, Lissa, Emilie, Pauline et Samuel.

Depuis son arrivée, les services français ont lieu, non plus une fois par mois, à huit heures du soir, mais tous les dimanches, à cinq heures. Tant que je suis ici, je prêche assez souvent ; quand je serai parti, il s'en tirera tout seul, n'ayant pas les services wolofs dont Nichol se chargera.

Je continue à aller à Béthesda pour l'instruction religieuse des cinq catéchumènes bambaras, Moussa Diara et sa femme Fatimata, Lamine, Adama, et Noumounké. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'éprouve à instruire ces néophytes, pour lesquels tout ce que je dis, ou à peu près, est nouveau. Mais qu'il faut être simple avec ces grands enfants, incapables de suivre longtemps un raisonnement, et de comprendre les notions abstraites les plus élémentaires !

Pendant mon absence, Nichol leur apprendra l'histoire sainte. A mon retour, je les reprendrai pendant deux ou trois mois pour bien voir où ils en seront, et combler leurs lacunes. Après cela nous verrons quels sont ceux qui seront dignes de recevoir le baptême. Dix catéchumènes ! c'est pour nous un beau chiffre, et nous ne pouvons que remercier Dieu de nous avoir

accordé cette grande joie, avant de nous permettre le repos.

Vous me demandez si l'expérience de Sor semble réussir. En toute franchise, je puis vous assurer que nous sommes tous plus convaincus que jamais qu'à Sor est la vraie place de la mission. A vrai dire, nous avons du mal à attirer les adultes. Même ceux qui, sur semaine, vont librement chez Nichol ou Samba, franchissent difficilement la porte de notre chapelle, le dimanche. Ce sera là un travail de longue haleine. D'ailleurs, tant que le culte indigène a lieu à Saint-Louis (et vous savez que j'attends avec impatience de pouvoir le transférer à Sor), nous nous trouvons dans des conditions défavorables pour faire du prosélytisme auprès des gens d'âge mûr.

Auprès de la jeunesse, c'est une autre affaire. Pétrequin vient de recevoir son dix-neuvième externe. Nous n'en avions jamais eu autant à Saint-Louis. Notez que tous ces élèves fréquentent notre école du dimanche; bien d'autres aussi. C'est sur les plus âgés d'entre eux que nous cherchons surtout à exercer une influence chrétienne. Chaque jeudi, Nichol réunit les huit aînés des externes, pour une leçon de catéchisme, laquelle a, jusqu'ici, été très bien suivie. Il nous faudrait quelque chose de semblable pour les filles, mais cela ne se pourra que quand notre école sera, elle aussi, transférée de Saint-Louis à Sor. Ce que nous attendons pour opérer ce transfert, c'est d'abord un second missionnaire, ou plutôt un pasteur, pour Saint-Louis; puis il faudra que le temple soit construit en ville, et enfin que nous ayons trouvé un terrain convenable à Sor,

ainsi que les fonds nécessaires pour l'acheter et pour élever nos constructions.

17 avril.

Qu'il sera doux de pouvoir bientôt mettre en commun nos expériences, et nous exhorter mutuellement à servir notre Maître avec toujours plus d'intégrité et de zèle! C'est certainement cette perspective-là qui me réjouit le plus quand je songe à notre prochain congé! Ce congé sera, je l'espère, un temps de rafraîchissement spirituel qui nous permettra de reprendre la lutte avec plus de vigueur.

Mazamet, 13 juin.

Notre voyage s'est très bien effectué, et nous n'avons qu'à remercier Dieu de nous avoir semblablement favorisés. Nous avons mis pied à terre à Marseille, le 10 au matin. Le lendemain, j'ai pris part à la réunion de prières qui se tient chaque jeudi au temple de la rue Grignan...

Nous sommes arrivés ici hier soir et avons trouvé nos parents en bonne santé... Le 19, nous irons d'ici à Bordeaux, et le 27, j'espère être à Paris pour assister à la séance de mission du lendemain.

Le 4 juillet, il arrivait avec les siens à Genève, où les attendait la petite Emilie. C'est à Genève qu'il reçut, le 20 juillet, l'appel pour Madagascar; les deux lettres qui suivent sont adressées à M. Bœgner.

Genève, 20 juillet.

Il s'en est fallu de peu que votre lettre n'allât me rejoindre à la montagne. C'est ce matin, en effet, que je devais partir avec ma famille. Une subite indisposition de mon petit Gustave, nous a forcés, ma femme et moi, à ajourner notre départ à demain. Je pense que vous avez reçu en temps utile mon télégramme ainsi conçu : « Suis à la disposition du Comité, que Dieu vous dirige. » Après en avoir causé ensemble, ma femme et moi, et avoir pris conseil de Dieu, nous avons, en effet, résolu de vous répondre par l'affirmative, quoiqu'il nous en coûtât énormément de modifier nos plans. Notre cœur est si attaché à l'œuvre du Sénégal, que ce serait pour nous un grand sacrifice que de retarder le moment de notre retour. Pourtant si cela est nécessaire, si vous croyez mon concours utile, je suis tout prêt à aller faire cet *intérim* à Madagascar, bien que je sente le premier toute mon insuffisance et toute la difficulté de la tâche. Oui, que Dieu dirige nos chers directeurs, dans les décisions qu'ils auront à prendre à ce sujet, afin que ce soit le bien de nos missions du Sénégal et de Madagascar qui en résulte.

Ernen (Haut-Valais), 24 juillet.

Je reçois à l'instant votre billet du 20, m'informant que la Commission exécutive a définitivement ratifié votre proposition de m'envoyer à Madagascar pour un *intérim* de quelques mois. Ce n'est pas sans émotion, ni sans tremblement que je l'ai reçu, le désir naturel de

mon cœur étant plutôt de rejoindre mon champ de travail à la fin de mon congé. Néanmoins, j'irai volontiers où Dieu m'appelle, persuadé qu'il m'y précédera et qu'il m'y gardera.

25 juillet.

Nos plans ont été modifiés entièrement. Nous comptions rester deux longs mois à la montagne, mais voici qu'un événement imprévu a traversé ces projets. Il ne s'agit de rien moins que d'aller passer huit à dix mois à Madagascar, pour remplacer provisoirement MM. Lauga et Krüger dont la mission est terminée, et qui vont incessamment rentrer en France. Il est de toute importance que Madagascar ne soit pas abandonné, pas même une semaine, et le Comité, n'ayant personne sous la main, s'est adressé à moi. Cet appel nous est arrivé au milieu de circonstances si particulières que nous y avons vu le doigt de Dieu, et que nous n'avons pu faire autrement que d'y répondre affirmativement, quelque regret que nous éprouvions à la pensée de ne rejoindre notre champ d'activité qu'à la fin de l'année prochaine.

Certes, c'est un grand sacrifice qui nous est demandé là, à Gertrude et à moi. Mais si Dieu a besoin de moi à Madagascar, pourquoi refuserais-je de l'y suivre ? N'est-il pas assez puissant pour veiller sur notre œuvre de Saint-Louis, même si notre absence se prolonge ?

Je sens combien la tâche qui m'est confiée est lourde et délicate. Je compte, pour la remplir, non sur moi, mais sur Dieu, qui sera « ouvrier avec moi » dans cette œuvre.

Marseille, 25 août.

Les amis de Marseille m'ont fait un accueil extrêmement cordial. Nous avons eu hier, à trois heures, dans la salle du Consistoire, rue Grignan, une bonne réunion d'adieux. Le soir, à la chapelle de l'Eglise libre, j'ai assisté à une autre réunion extrêmement vivante, terminée par un thé fraternel. J'en ai été tout réchauffé. Il faisait si bon se sentir au milieu de ces frères au cœur chaud, débordant de sympathie !

Et maintenant, je pars, comptant sur Dieu, sur l'assistance permanente de son Esprit, disposé à me livrer à lui sans réserve pour qu'il me dirige dans le travail que j'aurai à accomplir en son nom.

A un ami.

Tananarive (Madagascar), 31 octobre 1896.

Voici un mois, cinq jours que j'ai atteint la capitale de notre nouvelle colonie française, et de jour en jour, pour une raison ou pour une autre, je remettais de t'écrire, ou plutôt, ma grande raison, c'est le manque de temps. Ne va pas t'écrier : « Connue, la vieille excuse ! » ; si tu pouvais assister à l'une de mes journées, tu verrais que l'excuse est valable. Pour dire le vrai mot, l'œuvre que j'ai à faire ici est écrasante ; elle me déborde, il faudrait cinq hommes pour l'accomplir. Songe un peu qu'il me faut surveiller l'œuvre religieuse de tout le pays, au moins la partie de l'œuvre qui est

entre les mains des missionnaires anglais. Ceux-ci étant (bien à tort), tenus en suspicion, il n'est taquinerie — je devrais dire méchanceté — qu'on ne leur fasse subir. Les prêtres les calomnient, et cherchent à se mettre bien avec les autorités locales, de manière à s'emparer peu à peu des temples et des écoles. Nous avons bien à la tête du gouvernement un homme intègre et juste, le général Galliéni, mais, à son insu, il se commet des horreurs, des injustices criantes, des crimes même. Je sais pertinemment que plusieurs protestants indigènes, qui, par leur droiture et leur fermeté, gênaient les jésuites, ont été jetés en prison sous des prétextes mensongers. C'est une lutte ouverte, une lutte au couteau, dans toute l'île. Mais voici : du côté des catholiques, c'est une lutte offensive, du côté des protestants, c'est une lutte défensive. Ceux-ci cherchent à défendre leurs convictions, et pour cela ils n'emploient que des armes légales. Puisse le proverbe être vrai pour Madagascar : « Le méchant fait une œuvre qui le trompe. »

Chaque semaine ce sont des réclamations en masse qui nous pleuvent dessus. Il faut les écouter, et souvent il faut se rendre sur les lieux mêmes pour voir les choses de près, pour parler aux officiers ou résidents, ou enfin pour rassurer les populations terrorisées par les prêtres. Enfin il nous a fallu plus d'une fois aller voir le général lui-même.

A cette branche de notre activité s'en joignent plusieurs autres. Tous les pasteurs nous demandent d'aller prêcher dans leurs Eglises respectives, soit en ville, soit à la campagne. Or comme les Eglises se comptent par centaines, tu vois que ce n'est pas une mince affaire.

Ajouterai-je qu'outre ces prédications pour les indigènes, nous avons à prêcher en français tous les dimanches ?

Enfin, point important, nous donnons des leçons de français, car d'ici à quelques mois il faut que le français soit enseigné dans toutes les écoles de Madagascar. Il faut donc préparer des professeurs. Pour ma part, je donne onze heures de français par semaine.

J'ai dit *nous* tout le temps, parce que M. Lauga est encore avec moi. Mais, comme tu le sais, il me quitte et part pour la France en même temps que cette lettre. Il me laisse seul. Oh ! la tâche serait effrayante si je ne savais pas que je puis compter en tout temps sur le secours tout-puissant du Seigneur. C'est là ce qui me rassure, et me donnera la patience voulue pour attendre le renfort. Il faut que ce renfort arrive vite, et il faut qu'il soit considérable, si nous ne voulons pas risquer de voir compromise l'admirable œuvre religieuse accomplie ici par les Anglais et par les Norvégiens. Oh ! que Dieu lui-même suscite des vocations, non seulement pour Madagascar, mais aussi pour les autres champs de travail de notre Société, sans oublier, bien entendu, le Sénégal.

26 novembre.

Les leçons de français m'intéressent beaucoup. A la grande école de miss Craven, j'ai une belle classe de cent cinquante jeunes filles environ, de treize à dix-huit ans, et c'est un vrai plaisir que de les instruire. Une des choses les plus importantes, c'est de leur

apprendre à bien prononcer; je leur fais faire une foule d'exercices où abondent certains sons difficiles à obtenir, comme le *g*, le *ch*, l'*s* et l'*u*; cela les divertit beaucoup.

Une école qui me plaît encore plus est celle de la mission norvégienne, qui compte quatre-vingt-quinze élèves-pensionnaires. Deux jours avant le départ de M. Lauga, nous sommes allés les voir et elles nous ont chanté à deux voix une quantité de cantiques français, malgaches et norvégiens. C'était délicieux de les entendre si bien chanter.

Je suis allé voir la reine, cette après-midi. Maintenant que je suis son pasteur officiel, je compte aller la voir toutes les semaines. Depuis l'avènement du régime militaire, on la tient pour bien peu de chose; on lui a enlevé presque toute son autorité. De plus, on a éloigné d'elle plusieurs de ceux en qui elle avait confiance. Elle est bien triste, bien mélancolique. Je cherche à l'encourager, et à la prémunir contre les tentatives de conversion que les catholiques font auprès d'elle. Une des choses qui la soutiennent, c'est la pensée que les chrétiens de France l'aiment et prient pour elle.

A un ami.

30 décembre.

Vous connaissez suffisamment les affaires de Madagascar pour savoir que la situation religieuse de l'île, pas très brillante à mon arrivée, a, depuis lors, chaque

jour empiré, tant et si bien qu'elle est aujourd'hui (non pas désespérée, car nous ne voulons pas oublier que l'Eternel règne), mais extrêmement grave. Les jésuites nous combattent, sur le terrain religieux et scolaire, avec un acharnement que je n'hésite pas à traiter d'infernal. Leurs bandes de partisans parcourent le pays, semant l'effroi dans le cœur des populations, forçant les enfants à suivre l'école catholique, menaçant des plus grands châtiments ceux qui ne se joindront pas au prêtre, inventant les bruits les plus calomnieux contre les missionnaires anglais. Ce qui leur donne une force incomparable, c'est que presque tous les gouverneurs des villages appuient leur propagande. Cela n'a rien que de très naturel, puisque ces gouverneurs sont, la plupart du temps, désignés au choix du gouvernement par les pères, qui, dès lors, les tiennent dans leurs mains et les font agir comme bon leur semble. Il y a plus : les officiers français, très souvent, favorisent le prosélytisme des catholiques, faisant une pression énorme sur les populations, créant toutes sortes d'ennuis à nos évangélistes et à nos instituteurs, plus d'une fois même acceptant des accusations mensongères contre eux, et les jetant dans les fers, après avoir fermé les temples. Que vous dirai-je encore, si je voulais vous donner la mesure des vexations qu'on fait subir aux protestants de l'Imérina, et cela aux portes mêmes de Tananarive ? Vous me demanderez peut-être si l'on ne peut pas en appeler à l'autorité supérieure. C'est ce que je m'efforce de faire, mais ce n'est pas facile. Voici pourquoi. Le colonel qui commande un des cercles les plus populeux de l'Imérina s'est déclaré notre ennemi.

Il ne se gêne pas pour prêcher la conversion au catholicisme. Il exécute docilement les plans savamment combinés par le prêtre, en sorte qu'il est tout à fait superflu de s'adresser à lui pour qu'il redresse des torts faits par lui-même. Quant au général, il est très occupé, et il n'aime pas du tout qu'on porte devant lui ces luttes religieuses. Ah! si au lieu d'être seul missionnaire français, j'avais avec moi trois ou quatre collègues sur la brèche, comme tout changerait! Comme nous pourrions alors prévenir les plans machiavéliques des jésuites, courir sur les points menacés, rassurer les populations troublées, insister auprès des divers commandants de cercle, jusqu'à ce que justice nous fût rendue! Mais seul, je ne puis suffire à la tâche. Je ne peux pas prêcher le dimanche, matin et soir, à Tananarive, donner deux ou trois heures de leçons de français chaque matin dans les grandes écoles protestantes de la capitale, recevoir chaque jour dix ou quinze visites, écouter les innombrables plaintes qu'on m'apporte, les faire parvenir à qui de droit, et en même temps parcourir le pays dans ses quatre directions. Cela est impossible. Mais comme j'en souffre! Comme je déplore qu'il ne se soit pas trouvé quelques jeunes gens de bonne volonté, prêts à partir au premier appel du Comité, et qui m'eussent aidé, ou plutôt qui eussent aidé les Eglises protestantes à Madagascar, à traverser les temps exceptionnellement difficiles où nous vivons! Quand donc verrons-nous un vrai réveil missionnaire se produire dans mes chères Eglises de langue française, pour les mettre en mesure d'accomplir la tâche, chaque jour agrandie, que Dieu leur donne à faire chez les peuples païens?



LA FAMILLE MISSIONNAIRE A SAINT-LOUIS (MARS 1896)

Mlle Buttner. Samba-Coumba. M. Bolle. M. Nichol. M. Pétrequin.

Pardonnez-moi de m'être ainsi abandonné au courant de mes impressions. Il n'y a pas que des choses tristes à écrire sur Madagascar : aux Elies découragés, Dieu rappellerait qu'il y a sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Oui, grâce à Dieu, il y a encore de la fidélité, de la vie, dans le protestantisme malgache. Il y a aussi de l'héroïsme. Et c'est un réconfort pour le cœur que d'assister à ces assemblées qui vont jusqu'à mille personnes, davantage parfois, et qui, malgré l'impopularité momentanée du protestantisme, ne craignent pas d'unir leurs voix et leurs cœurs pour chanter les louanges de leur Sauveur. Non, tout n'est pas perdu. Deux des écoles protestantes qui se sont rouvertes hier, après les vacances de Noël, ont, contrairement à toute attente, gagné des élèves ; celle des filles compte trois cent vingt-cinq élèves ; celle des garçons en compte cent de plus. Il était à craindre qu'avec l'obligation, pour tous les enfants, d'apprendre le français, les catholiques fissent aux Anglais une concurrence sérieuse. A la vérité, ils en ont bien perdu quelques-uns, mais le gain a de beaucoup dépassé la perte, et nous en bénissons Dieu.

Vous aurez su que ma santé continue à être excellente. C'est fort heureux, car avec ma besogne, il ne m'est pas permis de me reposer. Le repos viendra plus tard...

Je ne saurais vous dire à quel point je regrette d'avoir été loin des miens au moment des fêtes de Noël. Depuis si longtemps je me réjouissais de les passer dans ma famille. Oui, je puis bien dire que cela a été un crève-cœur pour moi de les passer ici seul... J'étais au poste

18

que Dieu m'a assigné, et c'est pourquoi je ne veux point murmurer.

A un autre.

4 mai 1897.

J'ai vécu tous ces mois passés dans un tourbillon qui me permettait à peine de me ressaisir moi-même, surtout depuis que les quatre cent trente-huit écoles de l'Imerina me sont tombées en quelque sorte sur les bras. Du jour au lendemain mon travail a triplé, et j'étais seul... Heureusement qu'aujourd'hui le renfort m'est arrivé. Tout d'abord MM. Durand et Galland m'ont rejoint. Mais ils ont été si souvent pris par la fièvre, l'un et l'autre, qu'ils ne m'ont pas toujours apporté tout le secours qu'ils eussent eux-mêmes désiré me donner.

Et maintenant que mes autres collègues sont ici, je passe mes journées à faire des visites avec eux, ou à en recevoir, ou bien à les initier à leurs tâches respectives; c'est à se demander si jamais j'aurai une heure à moi pour m'occuper de l'arriéré de mon travail. Ah! ce n'est pas une mince affaire d'organiser une mission, surtout une mission comme celle de Madagascar! Elle passe, en effet, par une phase de transition, par où il faut entendre que tout, ou presque tout, est à reviser et à établir sur de nouvelles bases. Par suite de l'obligation où nous sommes d'enseigner le français dans toutes nos écoles, les programmes sont à refaire du commencement à la fin, puisque l'enseignement se faisait auparavant

exclusivement en malgache. Il faut avoir en conséquence des instituteurs connaissant notre langue, et c'est toute une affaire que de la leur enseigner sans leur faire déserter leurs écoles.

..... Figurez-vous que, dans le Betsiléo, les jésuites s'étaient emparés de près de trente temples et en réclamaient encore quatre-vingt-onze autres ; l'autorité supérieure les avait fait fermer, en attendant la décision du général. Celui-ci a ordonné qu'ils fussent rouverts sur-le-champ, et rendus aux protestants. Il reconnaît que les jésuites ont eu leur utilité, en ce sens qu'ils ont longtemps représenté l'influence française à Madagascar, mais il reconnaît aussi que, sans eux, la situation serait infiniment plus facile. Ils sont une cause de troubles continuels dans le pays. Grâce à eux, bien des indigènes hésitent à se ranger sous le drapeau de la France. S'il y en a qui ne font pas aimer la France, ce sont eux.

Personnellement, je crois que tôt ou tard une réaction se produira contre eux, et que le protestantisme reconquerra une bonne partie du terrain qu'il a perdu depuis l'avènement du régime militaire. Il est un fait : c'est que les Malgaches, dans leur grande majorité, sont attachés à la religion protestante, et souhaitent d'y rester fidèles. S'il y a eu tant de conversions au catholicisme, c'est beaucoup plus par crainte que par conviction. Un fait le montrera. A une heure de Tananarive, il y a une série de petits villages groupés autour d'un centre important, Alasora. Aussi longtemps que ces villages ont dépendu d'un colonel hostile au protestantisme, nos congrégations sont restées fondues, dispersées, au point que les temples étaient presque totale-

ment désertés. Depuis qu'un nouveau colonel, homme juste et bienveillant, est à la tête de ce territoire militaire, les protestants sont revenus en masse; dimanche dernier, le missionnaire anglais a eu deux cent cinquante auditeurs, là où, il y a deux mois, il n'en aurait pas eu dix.

A un autre.

11 mai.

Il m'est impossible de dire la joie que j'ai éprouvée à l'arrivée de mes nouveaux collègues. C'était plus qu'un secours qui m'arrivait dans leur personne, c'était en quelque sorte une délivrance.

Personne sur la terre ne peut s'imaginer ce que j'ai souffert moralement pendant ces six mois. Pour que j'aie tenu bon jusqu'au bout, il a fallu un miracle de la miséricorde divine. Tout n'est malheureusement pas encore fini, mais il y a progrès, pas très considérable encore, appréciable pourtant. Serait-ce l'indice que l'orage est près de cesser? En tous cas il a soufflé épouvantablement fort sur nos pauvres populations protestantes. Une foule de temples sont détruits, et ce qui est plus grave encore, une foule de congrégations ont été dispersées, ruinées par les intrigues ou les violences des jésuites. Oui, c'est sur des ruines qu'en bien des endroits mes collègues auront à travailler.

Moi-même j'en verrai beaucoup, durant le voyage que je projette de faire dans la province du Betsiléo. Je

pars lundi prochain avec le frère Minault, qui est désigné pour Fianarantsoa. Nous nous proposons de parcourir en tous sens le pays, de manière à donner du courage à tous nos gens, à repeupler les écoles et les temples protestants. Il semble qu'une réaction soit sur le point de se produire. De divers côtés on nous écrit que les populations désirent revenir à leur ancienne foi. C'est donc le moment de paraître et de parler. Avec l'aide de Dieu, notre visite fera, je crois, quelque bien.

Je me suis extrêmement attaché au pays et à l'œuvre qui s'y poursuit. Beaucoup me supplient de rester définitivement ici, comme ils avaient déjà supplié MM. Krüger et Lauga de ne point les quitter. Je répondais, hier même, à quelqu'un qui me parlait dans le même sens : mon cœur est partagé en deux parties à peu près égales; une de ces parties est pour le Sénégal, l'autre est pour Madagascar. Ce que Dieu me dira de faire, je le ferai; s'il m'appelle à rester ici plus longtemps que je ne l'avais d'abord supposé, je resterai; si, au contraire, il me permet d'aller reprendre ma place au Sénégal, à la fin de l'année prochaine, c'est avec une très grande joie que je reviendrai à Saint-Louis. Je crois que c'est quand on se met ainsi à la disposition de Dieu que Dieu nous utilise, et qu'il remplit nos cœurs de paix et de joie. Il faut que nous apprenions chaque jour mieux à renoncer à tout ce qui constitue notre *moi*, c'est-à-dire notre égoïsme, notre amour-propre, la recherche de notre intérêt personnel. *Tout à Jésus et pour Jésus,* telle doit être notre devise.

A un jeune homme.

Saint-Louis, 18··.

Les vœux que je forme pour toi à l'occasion de ton anniversaire sont très nombreux et très divers, mais ils peuvent tous se résumer dans ce conseil de l'apôtre Paul à son cher Timothée : « Sois homme! » Certes, quand on a posé le pied dans sa dix-huitième année, comme ce sera bientôt le cas pour toi, ce n'est pas nourrir de trop hautes visées que de vouloir être un homme. Cette ambition est légitime, voilà pourquoi je te la souhaite, à la condition toutefois qu'elle soit bien comprise. Si l'on cherche à devenir homme en portant cigare à la bouche, binocle au nez et canne à la main (voilà pour le physique), ou bien encore en faisant montre d'un scepticisme frivole et gouailleur (voilà pour le moral), cela ne vaut rien, et n'aboutit à rien sinon à faire de vous une caricature d'homme. Ce n'est pas là ton idéal, j'en suis sûr, bien que j'ignore l'état actuel de tes sentiments. Dans tous les cas c'est un idéal bien différent que je te désire. Sois homme, c'est-à-dire place toujours le devoir au-dessus de tes préférences, de tes plaisirs et de tes intérêts; c'est-à-dire aussi, travaille à acquérir, en luttant contre le mal et les influences délétères qui t'environnent, à ton insu peut-être, toutes ces vertus aimables et fortes dont Paul nous a donné la liste entière et qui t'aideront à réaliser ta vraie destinée; c'est-à-dire encore, rappelle-toi que ta vocation

d'homme te défend de vivre une vie terne et stérile, qui te tienne courbé comme un captif vers les choses d'ici-bas ; c'est-à-dire enfin, et pour tout résumer, que tu ne seras vraiment homme, vraiment digne du titre de créature libre de Dieu, que si tu t'unis à lui par les liens de l'amour et de la foi. Cet idéal est beau, il est fait pour te tenter, car il permet de donner essor à tout ce que l'on possède d'énergie et d'enthousiasme. Puisse-t-il être le tien ! Alors, mais alors seulement, cette année sera bonne pour toi, bénie et fructueuse.

Au même.

Saint-Louis, 18...

C'est avec sollicitude que je te suis dans ton développement physique, intellectuel et religieux. C'est ce triple développement que je te souhaite de poursuivre et de perfectionner pendant la nouvelle année qui s'ouvre devant toi.

Tout d'abord, puisses-tu pouvoir toujours répondre à la façon des Wolofs, quand on s'enquiert de leur santé. A la question : « Ḍam' ng' am, » ils répondent : « Ḍama dàl. » (« As-tu la paix, ton corps a-t-il la paix ? — La paix seulement. ») Oui, que Dieu donne la paix à ton corps, je veux dire la force, la santé et l'accroissement désirable pour que tu puisses remplir plus tard les devoirs de ta vocation.

Au point de vue intellectuel mes vœux sont analogues. J'ai été bien réjoui en apprenant les excellentes

notes que tu as obtenues à diverses reprises. Ces succès ne doivent pas devenir un oreiller de paresse, mais tout au contraire ils doivent être pour toi un stimulant. Tu peux, *si tu veux*, arriver à quelque chose de bien : il te faut *vouloir*. Est-ce à toi ou à H*** que je rappelais dernièrement ce fameux mot de Virgile : *Labor improbus omnia vincit* (Un travail opiniâtre vient à bout de tout). Souviens-t-en pour ton compte et ne te contente jamais d'un idéal à bon marché, mesquin et rabaissé.

Enfin au point de vue religieux, que te souhaiterai-je? Te voilà en train tout à fait de devenir jeune homme. C'est un moment critique, car c'est le moment où l'on choisit pour tout de bon sa route. Laquelle choisiras-tu ? Celle dans laquelle a marché ton père, dans laquelle en servant Dieu il a aussi servi ses frères, ou bien la route de la mondanité et de l'indifférence qui devient souvent la route de l'incrédulité ? N'oublie pas que tu es libre dans ton choix, et que si par impossible, il était mauvais, tu ne pourrais t'en prendre à personne qu'à toi-même. Quelle chose terrible et consolante à la fois de se dire qu'on est maître de sa destinée, qu'on peut à son gré manquer, gâter, perdre sa vie, ou au contraire la rendre digne, et grande, et utile. Place-toi bien face à face avec cette pensée, et je suis sûr que ta décision sera aussitôt prise, la bonne, bien entendu. A notre école du dimanche nous venons d'étudier l'histoire de Daniel. En voilà un jeune homme vraiment digne de ce nom ! En présence du mal il sait dire : *Non!* Et il ne dit pas ce petit mot par opiniâtreté, par désir de se singulariser. ou de contredire les autres, il le dit pour rester fidèle à son Dieu. Toi de même, si

tu veux devenir homme dans toute la force du terme, apprends à dire : *Non !* chaque fois que les intérêts de ta conscience seront en jeu. On n'a rien à perdre, on a tout à gagner, à rester le serviteur incorruptible de sa conscience.

Allocution à l'Oratoire, à Paris.

28 juin 1896.

Il m'eût été bien doux, au moment où je rentre de mon champ de travail, de me présenter devant vous, comme notre vénéré frère Coillard, les mains pleines de gerbes. Il m'eût été doux de vous dire : Partis en votre nom pour prêcher Jésus-Christ aux peuples de la Sénégambie, nous avons vu des foules accourir pour entendre notre message, des pécheurs par centaines passer des ténèbres du paganisme à la merveilleuse lumière de l'Evangile.

Hélas ! il me faut être plus modeste, et au lieu de vous parler de gerbes, je dois me borner à vous parler d'épis.

Est-ce à dire qu'à cette heure où nous venons vous rendre compte succinctement de notre mandat, ce soit la tristesse ou le découragement qui assiègent nos cœurs ? Loin de là. La parole que je désire vous faire entendre ce soir est au contraire une parole d'action de grâce et de joyeux espoir.

Que de fois vos missionnaires du Sénégal ne sont-ils pas revenus vers vous malades, fatigués à l'excès ou (ce

qui est pire) moralement lassés, n'ayant guère à vous entretenir que de leurs difficultés en apparence insurmontables dans l'ensemencement du champ confié à leurs soins ou de leurs très vagues ou très lointaines espérances.

Moi-même, il y a cinq ans, n'est-ce pas le cœur serré que je suis retourné ici pour vous dire que si l'œuvre missionnaire à poursuivre dans notre vieille colonie d'Afrique était immense, notre pauvre et chère Eglise de Saint-Louis — malgré les travaux et les souffrances des ouvriers qui s'y sont succédé, — restait, à peu de chose près, stationnaire.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, j'ai mieux à vous dire et mon désir serait de vous associer à la joie qui fait battre nos cœurs pour qu'ensemble nous répétions avec le psalmiste : « Mon âme bénit l'Eternel. »

Ce n'est pas que les épreuves nous aient manqué. Nous avons connu des jours sombres, des heures de lutte, d'angoisse, je dirai même d'accablement, soit par exemple quand la terrible épidémie de choléra est venue, il y a trois ans, faire une brèche sensible dans les rangs déjà trop clairsemés de notre petit troupeau, — soit surtout quand notre frère, M. Taylor, nous a définitivement quittés. Nos indigènes s'attachant plus volontiers aux hommes qu'aux principes, — l'Eglise a traversé après ce départ un temps de crise (oh ! combien triste et combien douloureux!) durant lequel il a semblé, à plusieurs reprises qu'elle fût près de sombrer.

Et certainement nous aurions sombré si comme Pierre lorsqu'il marchait sur les eaux nous n'avions regardé qu'à nous-mêmes ou qu'aux hommes. Mais

nous avons levé les yeux vers Celui que l'Apocalypse nous représente se promenant au milieu des sept chandeliers d'or, vers le chef de l'Eglise, vers Jésus, et nous avons repris pied aussitôt sur le terrain ferme de la foi et de la confiance.

Et le Sauveur n'a pas trompé notre attente. Les premiers moments de désarroi passés, notre Eglise s'est ressaisie. Une éclaircie s'est faite dans notre ciel, le soleil de la grâce nous a visités de ses rayons salutaires. Coup sur coup dix conversions survenues tant parmi les enfants de nos écoles que parmi les adultes sont venues nous montrer que Dieu avait mis sa bénédiction et son sceau sur l'œuvre de nos mains.

Dix conversions — peut-être onze — c'est peu, je le sais, et voilà pourquoi tout à l'heure je disais qu'il nous convient d'être modestes, c'est quelque chose cependant et nous serions des ingrats si nous oubliions de remercier Dieu.

C'est peu, mais n'est-ce pas là la preuve que l'évangile peut être au Sénégal comme ailleurs, comme au Lessouto ou au Zambèze, la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient.

C'est peu, mais me trompé-je si je dis que ces conversions sont pour notre œuvre du Sénégal ce que fut pour Elie la petite nuée du mont Carmel. Qu'était-ce que ce léger nuage gros comme la paume de la main ? Rien pour un œil profane. Pour le prophète, c'était le signe avant-coureur d'une abondante pluie ; c'était l'exaucement manifeste de ses prières. Car il avait prié. Le récit sacré ne nous rapporte-t-il pas que, tandis que son serviteur gravissait par sept fois le sommet du Car-

mel pour scruter l'horizon, lui, le prophète, se penchait contre terre pour implorer son Dieu?

Et c'est également parce que nous avons prié; parce que nous avons lutté à genoux, que Dieu nous a répondu. Nous n'avons pas été seuls à le faire. Vous l'avez fait avec nous et pour nous, bien-aimés frères de Paris et d'ailleurs. Vous avez été nos collaborateurs en ce sens que vous avez levé vos mains vers le ciel comme Moïse tandis que là-bas nous combattions dans la plaine. Par ces prières autant que par votre sympathique intérêt, vous nous avez aidés, vous nous avez soutenus, vous avez décuplé nos forces et c'est pourquoi en mon nom comme au nom de mes compagnons de travail je tiens à vous dire ce soir un cordial *merci*.

Mais quoi! ce n'est pas seulement le petit nuage qu'il nous faut. Notre ambition ne s'arrête pas là. Ce que nous voulons maintenant, c'est la pluie fécondante. Nous la voulons pour Saint-Louis où grâce à notre annexe de Sor nous essayons d'entamer l'islamisme. Nous la voulons pour le pays tout entier, pour ces vastes régions de l'Afrique occidentale française qui vont du fleuve Sénégal à la Côte d'Ivoire et de l'Océan au lac Tchad au centre même du continent noir, pour cet immense domaine colonial huit fois grand comme la mère-patrie et que seuls les missionnaires français ont le droit d'évangéliser.

Nous la voulons, cette pluie fécondante, pour que « le désert et le lieu aride se réjouissent, » selon la parole du prophète. Nous la voulons : Dieu veut nous la donner. Il faut et il suffit pour cela que nous nous placions dans des conditions telles qu'il puisse réaliser

pour nous ses promesses. Il faut et il suffit que nous fassions les uns et les autres tout notre devoir.

Nous venons ici prendre vos ordres. A vous de nous dire (puisque nous sommes vos envoyés) ce que vous attendez de nous. A vous de nous dire si nous devons continuer à marquer le pas, ou bien si nous devons nous mettre en marche vers l'intérieur du Sénégal pour conquérir ces héritages désolés du Seigneur.

Ou plutôt, je me trompe. C'est à Dieu et à Dieu seul qu'il appartient de tracer notre route, et c'est lui, n'est-il pas vrai, que nous voulons avant tout consulter.

Puissions-nous seulement prendre toujours mieux conscience, vous ici, nous là-bas, de ce qu'il réclame de nous, des travaux qu'il nous propose, des sacrifices auxquels il nous appelle! Et puisse-t-il nous trouver partout et toujours à notre poste incorruptiblement fidèles — fidèles à le prier — fidèles à le servir — fidèles à nous tenir dans une humilité véritable pour qu'à lui et à lui seul soit la gloire pour l'éternité! *Amen*.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 5

Benjamin Escande 13

Enfance de Benjamin 15
Période des études 20
Activité missionnaire 25
Madagascar. La dernière étape 28

Années préparatoires 1881-1888 :

Offres de services. — Ecole des Batignolles. — Maison des Missions. — Etudes et activités. — Suffragance à Londres 35

Année 1889 :

Traversée. — Installation. — Premières impressions : le pays, les habitants. — Entrée en activité : étude des langues, prédications françaises, œuvre pastorale. — Premier voyage à Kerbala 57

Année 1890 :

Congé retardé. — Instituteur et agriculteur. — Voyage sur le Haut-Sénégal. — Arrivée de M. Bœgner 117

Année 1891 :

Voyage dans les Rivières du Sud et à Sierra-Leone. — Préparatifs de départ. — Vacances de missionnaire. — Mariage et retour 141

Année 1892 :

Retour à Saint-Louis. — Incendie de Béthesda. — Départ de Madame Escande. — Arrivées de MM. Forget et Nichol. — Évangélisation à Sor 159

Année 1893 :

Retour de Madame Escande. — Prédications et travaux. — Le choléra à Saint-Louis. — Constructions à Sor. — Arrivée et séjour de Madame Lasserre et de M. Pétrequin. 183

Année 1894 :

Organisation de l'activité missionnaire à Sor : chapelle et presbytère, école du dimanche, école de semaine. — Arrivée de Mlle Lasserre 209

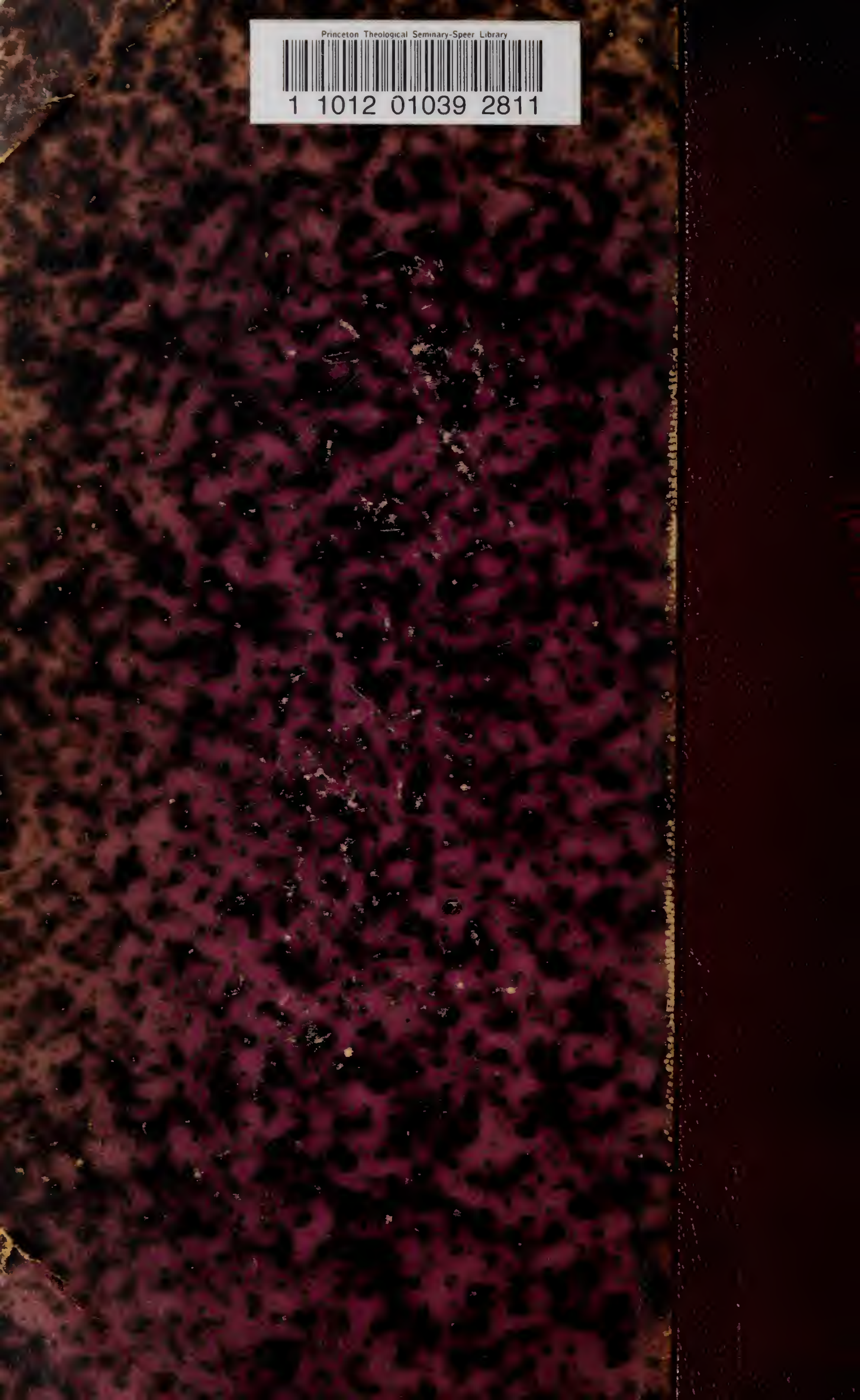
Année 1895 :

Réveil religieux dans les écoles et à Béthesda. — Séjour à Kerbala. — Congé retardé. — Départ de Mlle Lasserre et de M. Pétrequin. — La question du Soudan. — Arrivée de M. et Mme Pétrequin, et de Mlle Buttner 221

Années 1896-1897 :

Arrivée de M. Bolle. — Cours de catéchuménat. — Arrivée en Europe. — Appel du Comité pour Madagascar. — Départ. — Activité à Tananarive et en Imérina......... 259





Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01039 2811